HISTOIRE DES MERVEILLES

DE

NOTRE-DAME DU LAUS

TIRÉE

DES ARCHIVES DU VÉNÉRABLE SANCTUAIRE

et continuée jusqu'à nos jours

Par l'abbé F. PRON

CHANOINE HONORAIRE DE GAP

SOUS LA SURVEILLANCE D'UN COMITÉ HISTORIQUE

publiée par l'ordre

DE

Mgr L'ÉVÊQUE DE GAP

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

AU LAUS, chez les Pères Missionnaires

A GAP, chez J.-C. Richaud, impr.-libraire de l'Évêché

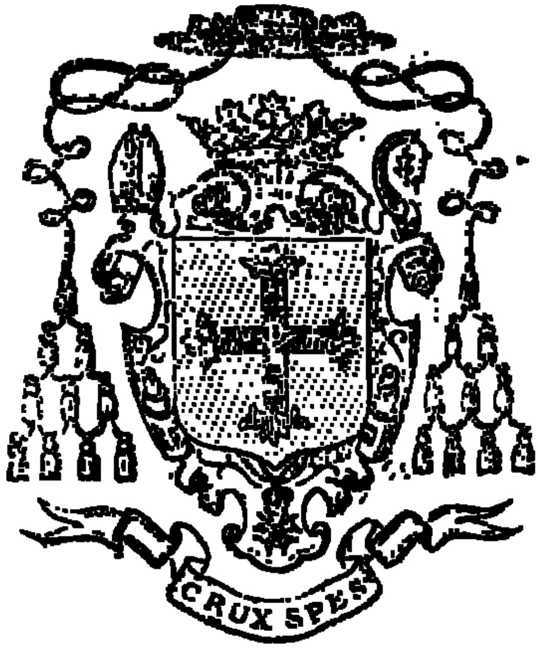
A PARIS, à la Librairie de la Société de St-Victor

Rue de Tournon, 10

—

M DCCC LXXV





NOUS, AIMÉ-VICTOR-FRANÇOIS GUILBERT.

Par la Miséricorde divine et la grâce du St-Siége apostolique.
Évêque de Gap.

APPROUVONS ET ORDONNONS la réimpression de l'*Histoire des Merveilles de Notre-Dame du Laus,* par M. l'abbé PRON.

Ce très-remarquable ouvrage, digne, assurément, des éloges de notre vénérable prédécesseur, vient d'être revu avec soin et complété par l'auteur, qui nous semble, dans cette troisième édition, avoir atteint, pour le fond et pour la forme, à toute la perfection possible.

Nous ne doutons pas que cet excellent livre ne contribue puissamment, comme il l'a déjà fait, à propager de plus en plus la dévotion à Notre-Dame du Laus si chère à nos Alpes

Aussi le recommandons-nous, avec une entière confiance au Clergé et aux âmes chrétiennes qui s'intéressent à la gloire de la Vierge Immaculée.

Donné à Gap, en notre Palais épiscopal, sous notre seing et le sceau de nos armes, et le contre-seing du Secrétaire général de notre Evêché, le 2 août 1875, fête de Notre-Dame des Anges.



† Aimé-Victor-François, Evêq. de Gap.

Par Mandement:

L'abbé HAAS, chanoine, Secrétaire général de l'Evêché.



JEAN-IRÉNÉE DEPÉRY, *par la Miséricorde de Dieu et la grâce du St-Siége apostolique, Evêque de Gap, Comte romain, Prélat assistant au Trône pontifical, membre de la Légion d'honneur, Commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.*

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE NOTRE DIOCÈSE,

Salut et Bénédiction en N. S. J.-C.

Dès le premier jour, nos très-chers Frères, que nous avons pris possession, en qualité de Pasteur de vos âmes, du vaste héritage que le Seigneur Jésus nous a mesuré sur la terre de vos Alpes, nous avons regardé l'insigne Sanctuaire de Notre-Dame du Laus comme la portion la plus fertile de ce riche domaine ; nous l'avons estimé le joyau le plus précieux de notre couronne épiscopale, et nous nous sommes appliqué, avec un pieux empressement, à seconder de tout notre pouvoir sa fécondité native et à lui rendre, aux yeux de tous, son plus brillant éclat.

Déjà nous avions sollicité et obtenu de la magnificence de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, le couronnement, en son nom, de l'image de Celle qu'on y vénère. Mais ce solennel hommage en appelait un autre dont il serait le complément. Nous devions satisfaire à la confiance des populations religieuses de nos montagnes, en faisant publier l'histoire de la naissance et des développements de cet étonnant pèlerinage, histoire si touchante et si naïve, qu'on la dirait une page arrachée aux plus merveilleuses légendes des premiers âges de l'Eglise.

Pour mener à bonne fin un travail de si haute importance, nous avions besoin d'un homme au jugement sûr, à l'esprit droit, au cœur dévot à Marie ; il fallait, pour traiter convenablement ces prodiges, une étude approfondie de la mystique divine, une plume exercée et des loisirs assez

patients pour ne point se rebuter devant de longues, minutieuses et difficiles recherches. Tout cela, nous l'avons heureusement trouvé dans M. l'abbé Pron, qui, après deux années passées à compulser les volumineux manuscrits du Sanctuaire, vient de nous soumettre son *Histoire des Merveilles du Laus*. Nous avons fait examiner cet ouvrage avec le plus grand soin par un Comité historique nommé à cet effet et dont nous avons présidé nous-même toutes les séances (1). Or, il résulte de cet examen que l'*Histoire des Merveilles du Laus* est la reproduction fidèle, mais nécessairement abrégée, de l'histoire manuscrite conservée aux archives du Sanctuaire ; que tous les faits et miracles qu'elle contient défient la critique la plus scrupuleuse et la plus sévère ; qu'elle offre dans son ensemble, comme dans chacune de ses parties, les plus hautes garanties de veracité. bien que l'auteur n'ait pas cru devoir payer le plus mince tribut à la délicatesse exagérée du siècle, à l'endroit des faits merveilleux.

Tel est le fond. La forme qui, dans un ouvrage de ce genre, plus qu'en tout autre, n'est que l'accessoire, nous a paru heureuse. Il est difficile d'écrire de si douces. de si étonnantes *Merveilles* sans que leur reflet ne colore le style et ne l'élève à leur hauteur et à leur sérénité.

Aussi avons-nous la douce confiance que cette histoire atteindra le but que nous nous sommes proposé en la publiant : elle édifiera tous les enfants de Marie, et. pareille à ces suaves et balsamiques senteurs qui maintes fois ont embaumé le vallon sacré du Laus, elle portera au loin le parfum de ce célèbre Pèlerinage, tout chargé de grâces, de conversions et de salut.

Donné à Gap, dans notre Palais épiscopal. sous notre seing et le sceau de nos armes. et le contre-seing du chancelier de notre évêché, le 1er mai 1856.



† JEAN-IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE GAP.

Par Mandement :

L'abbé LÉPINE, Chan., Chancelier de l'Evêché.

---

(1) Ce Comité d'examen, présidé par Mgr Depéry, évêque de Gap, était composé de MM. Joubert, vicaire général ; Lépine, vicaire général, secrétaire ; Blanchard, Zéphirin, supérieur des missionnaires de N.-D. du Laus, aujourd'hui supérieur du grand séminaire, et l'abbé Calvin, transcripteur des manuscrits.

HISTOIRE

DES

MERVEILLES DE N.-D. DU LAUS

N.-D. DU LAUS

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

ORIGINE. SPÉCIALITÉ. DOCUMENTS HISTORIQUES DU PÈLERINAGE

La plupart des pèlerinages établis en l'honneur de la sainte Vierge reposent sur une image ancienne, peinte ou sculptée, d'origine souvent mystérieuse, miraculeusement trouvée ou sauvée, qui a désigné elle-même par certains signes le lieu, toujours charmant, où s'élève son sanctuaire. Ces signes providentiels sont ordinairement confiés à la simplicité et à l'innocence, dans la personne d'un petit berger ou d'une humble bergère, qui, après avoir accom-

pli sa mission, disparaît de la scène, sans même laisser un nom ; semblable en cela aux pasteurs de Bethléem, qui, les premiers, adorèrent l'Enfant Jésus dans les bras de sa Mère. La dévotion naissante prend le nom d'une colline, d'un rocher, d'un arbre, d'une forêt, d'une fleur, d'un lac. La légende, qui est l'histoire poétique des pèlerinages, s'empare des faits ; et la foi des peuples accomplit le reste.

Le Sanctuaire de Notre-Dame du Laus, d'origine moderne, si on le compare à ceux qui ont déjà traversé le moyen âge, ressemble à ses aînés par les données traditionnelles : comme eux, il s'élève en un lieu charmant, dont le choix est providentiel ; comme eux, il porte un nom modeste, qui est celui du lieu ; comme eux, il est présidé par une bergère ; mais il se distingue d'eux par des différences telles, qu'il les surpasse tous en excellence.

I

Éclos en plein dix-septième siècle, presque en même temps que le règne de Louis XIV, il se montre, dans son genre divin, à la hauteur de tout ce qui a signalé ce grand siècle. Comme pour confondre cette science orgueilleuse qui, sous le voile d'une critique éclairée, avait commencé à dépouiller la légende de sa poésie, les phénomènes

les plus incroyables de l'ordre surnaturel s'accomplissent au grand jour et ont pour témoin, non plus un bon *moine*, mais une foule innombrable d'hommes de toute condition, incrédules, beaux esprits, philosophes, protestants, jansénistes, croyants et incroyants, qui se précipitent au Laus, bien moins pour admirer que pour nier, et qui s'en retournent convaincus et souvent convertis. On a le temps de revenir et de bien examiner; les prodiges se multiplient à l'infini pendant plus d'un demi-siècle. Ils deviennent même si patents et si communs; chacun les voit si bien de ses yeux; l'esprit des peuples en reste si frappé, que l'histoire n'en est pas encore publiée : nous n'avons de l'époque que des manuscrits; et il n'a paru dans la suite que des *Abrégés*, propres plutôt à édifier les pèlerins qu'à transmettre des faits à la postérité.

La grande nouvelle, que toutes les populations émues n'ont qu'une voix pour acclamer une MERVEILLE, est que, dans un vallon solitaire des Alpes, au lieu d'une image quelconque de la sainte Vierge, c'est la Reine du Ciel qui APPARAIT EN PERSONNE, QUI PARLE, QUI COMMANDE ET ENIVRE LA FOULE DE CÉLESTES PARFUMS QU'ELLE EXHALE. Cette merveille, dont personne ne doute, d'autant moins qu'elle se renouvelle pendant cinquante-quatre ans, en appelle d'autres : les prodiges de toute sorte pleuvent

des mains de Marie ; ils sont littéralement innombrables ; les plus zélés serviteurs de son autel n'ont jamais pu venir à bout d'en laisser une liste complète ; et nous serions trop heureux nous-mêmes de pouvoir seulement en énumérer les genres divers.

Si la sainte Vierge descend dans ce coin de terre à jamais célèbre, on comprend que nous ayons pu dire que la dévotion qui s'y établit l'emporte sur toutes celles de même ordre ; et l'on a, dès lors, la mesure de sa supériorité : il suffit de rapprocher la céleste réalité de l'image matérielle et grossière. On pensait déjà comme nous dès le principe. Nous nous rappelons seulement qu'un juge scrupuleux en pareille matière faisait exception en faveur de N.-D. de Lorette, lorsqu'il nommait N.-D. du Laus le plus fameux des pèlerinages.

II

Une bergère intervient là, comme ailleurs ; mais elle ne disparaît pas, après avoir transmis les volontés du Ciel : elle passe sa vie sur les lieux et au grand jour ; puis, après une longue carrière toute pleine de rares prodiges et de vertus plus rares encore, elle meurt en odeur de sainteté là où elle a vécu, et reçoit la sépulture au pied de cet autel devant lequel elle a tant prié ; en sorte que, morte ou vivante, elle est toujours là.

La place qu'elle y occupe pendant sa vie est même très-remarquable.

Si plusieurs sont attirés au Laus par la curiosité et l'amour du merveilleux, ils sont bientôt saisis de plus nobles sentiments. Chacun se sent remué à la vue de prodiges aussi palpables qu'extraordinaires, et le même cri s'échappe de toutes les consciences : « Ciel, que demandes-tu de moi par ces signes ? et « que dois-je faire pour être sauvé ? » Il était donc dans l'ordre, selon la coutume de Dieu, qui associe toujours des hommes à l'accomplissement de ses miséricordes, qu'il y eût, au milieu de ces concours, une *voix humaine* qui répondît au cri des consciences alarmées et indiquât à chacun le chemin qu'il doit suivre. La tâche était grande. Eh bien, Marie la confie à une bergère, comme Jésus-Christ avait confié à des pêcheurs le soin de prêcher l'Évangile, et, de toutes les bergères, elle choisit la plus naïve, la plus simple, la plus pauvre. N'est-ce pas avec de tels éléments que Dieu confond la sagesse des hommes ? C'est donc cette petite créature qui préside ces grandes assemblées ; c'est vers elle que tous les yeux se tournent ; c'est elle qui répond aux difficultés les plus insolubles, qui éclaircit les doutes les plus obscurs, qui ranime les âmes les plus énervées, qui soutient les faibles et trace aux pécheurs la voie difficile de la conversion. Elle dirige même les directeurs, dont les confessionnaux sont assaillis la

nuit comme le jour. Les docteurs viennent la consulter; les puissants lui obéissent; les obstinés sont gagnés par elle; et pendant qu'elle découvre aux yeux de la foule étonnée des trésors de sagesse, on la voit toujours aussi simple, aussi humble, aussi pauvre que jamais.

Le secret de sa grande autorité est en partie dans son abaissement : plus elle s'efface, plus la Divinité qu'elle représente devient visible. Elle ne parle pas seulement par elle-même, selon que sa foi et son cœur l'inspirent, souvent elle n'est que l'organe de la sainte Vierge, et ne fait que répéter aux pécheurs, mot pour mot, sans même comprendre certains termes étrangers à ses mœurs pures, des avertissements dictés par Marie, nominativement pour chacun d'eux, et à mesure qu'ils arrivent. D'ordinaire, ces avertissements roulent sur des faits si personnels à celui qui les reçoit, si intimes et si cachés, qu'il lui est impossible de méconnaître la puissance qui le devine. Dans ces cas, qui sont fréquents, on aperçoit, à ne pas s'y méprendre, la très-miséricordieuse Vierge derrière la Bergère : on écoute donc celle-ci, et on lui obéit comme si l'on entendait la Mère de Dieu. — A la place de Marie, on aperçoit quelquefois un Ange.— Et l'humble créature est elle-même un ange visible de Marie. Elle possède la pénétration des Anges ; comme eux, elle sonde les cœurs; comme eux, elle parcourt les régions invisibles;

elle est pure comme les Anges ; ils lui sont familiers ; ils l'aiment comme une sœur, et ne dédaignent pas de réciter le rosaire avec elle. Par la souffrance, elle surpasse les Anges, car elle souffre comme Jésus-Christ..... Certes de tels priviléges peuvent imposer aux hommes autant que le sceptre et le glaive. Remarquons aussi qu'au besoin elle prédit la mort, et que la mort arrive inévitablement, à jour fixe.

Le don de sonder les cœurs, par l'usage qu'elle en fait, est à lui seul toute une grande mission.

Il semble que les divers sanctuaires de Marie vers lesquels se portent les pèlerins, se distinguent les uns des autres aussi bien par des grâces particulières que par leurs positions sur la terre et leurs appellations charmantes. L'Étoile de la mer veille au salut des matelots sur le bord de l'Océan; la Tour d'ivoire protége les villes crénelées du moyen âge ; ici, la Rose mystique charme les vierges consacrées au Seigneur ; là, sous le nom de Notre-Dame des Victoires, Marie conduit les armées au combat ; plus loin, elle se fait la Consolatrice de tous les affligés.— Au Laus, elle répand toutes ses grâces à la fois, dans un *but unique*, hautement proclamé par elle, à savoir : LA CONVERSION DES PÉCHEURS. Mais elle n'apporte pas des sacrements nouveaux ; elle ne vient pas changer les moyens de salut établis par

son Fils : ici, comme ailleurs, il faut confesser ses péchés. Tous ses efforts vont donc concourir à rendre facile ce travail de la pénitence. Par l'éclat des prodiges, elle attire les coupables ; elle les instruit par ses avertissements, les attendrit par les grâces dont ses mains sont pleines et les séduit par d'incomparables bontés. Cependant, il y a dans la vie secrète de l'homme des turpitudes dont il rougit jusque devant son ombre, et qu'il n'a pas la force d'avouer, même au prêtre qui peut les effacer et doit les oublier. Eh bien, cette inertie terrible, Marie a donné à la frêle créature dont elle a fait son instrument le pouvoir de la briser, en lui communiquant simplement le don de lire dans les plus secrets replis du cœur à première vue, et, en même temps, une si grande douceur qu'on n'a pas même à rougir en s'entendant accuser par elle. Le coup était magique : aussitôt que le coupable avait entendu articuler son fatal secret par une voix modeste et pure, sa honte prenait immédiatement un autre cours ; ne pouvant plus rester sous l'œil qui le devine et le pénètre, il partait, mais pour aller se jeter aux pieds d'un prêtre et effacer par l'aveu ce qu'il n'avait pu dissimuler par le silence. — On conçoit qu'en usant ainsi de sa seconde vue, au milieu d'une foule sans cesse renouvelée de chrétiens dont plusieurs sont avides d'expérimenter sur eux-mêmes cette divination étrange, l'ignorante Bergère dut

ramener plus d'âmes à Dieu que les plus éloquents prédicateurs pendant toutes leurs missions. Les uns étaient pris à la curiosité : « Voyons, puisque vous « savez si bien ce qu'on a fait, faites-nous connaître « ce que nous sommes, » lui disaient-ils en l'abordant, et, frappés de sa réponse, ils rentraient immédiatement en eux-mêmes. D'autres, qui savaient à quoi s'en tenir sur sa clairvoyance, allaient modestement, après s'être confessés, lui demander s'ils n'avaient rien oublié. D'autres encore avaient peur de la rencontrer ; mais elle savait les joindre, les adoucir, et poser la main sur leurs plaies sans irriter le mal.

Du reste, tous ses efforts, comme ceux de sa divine Maîtresse, devaient tendre au grand but : *ramener les pécheurs*. Après avoir facilité à ceux-ci l'aveu de leurs fautes secrètes, il fallait souvent leur *inspirer la volonté*, quelquefois leur *donner la force* de rompre avec de vieilles habitudes et de commencer une vie nouvelle. C'était le plus difficile, et, pour en venir à bout, les dons gratuits ne suffisaient plus. Elle dut exhorter, prier, expier. Elle dut, comme Jésus-Christ, s'offrir pour eux en holocauste, et donner de l'exubérance de sa vie sainte, pour que cette forte sève fût transvasée dans leurs âmes ébranlées, mais flétries. Là est le secret de ces longs martyres volontaires et aimés qu'on rencontre dans la vie mystique, et dont le monde s'étonne. Le monde

ne sait donc pas qu'un grand cœur ne s'arrête point dans l'amour, et que l'amour sans mesure produit le sacrifice? Ceux qui sont entrés dans les voies sublimes de l'immolation peuvent, du reste, se passer de l'approbation des hommes; l'ingratitude de ceux-ci ne fait qu'ajouter un prix de plus à leur mérite; mais les joies singulières dont ils surabondent au milieu de leurs tribulations, leur disent assez qu'ils ont l'approbation de Dieu. Aussi, Dieu vient-il souvent en aide à cette soif des souffrances, en lui donnant un élément divin; et c'est ainsi qu'il en agit avec notre admirable Bergère. Après qu'elle eut livré son cœur à la charité, ses sens à la virginité, son corps aux veilles, au froid, au jeûne, aux pointes de fer, toute sa vie aux contradictions d'un siècle déshabitué de sainteté et de prodiges, Jésus-Christ l'associa à son martyre divin, en lui donnant l'impression des sacrés stigmates. Ce martyre dura quinze ans. Mais les signes trop manifestes de la douloureuse passion la livraient à l'admiration des hommes; son humilité en souffrait; elle demanda d'autres douleurs plus grandes, s'il était possible, mais plus cachées. Dieu l'exauça. Dès lors commencèrent contre elle les plus affreuses persécutions de l'enfer, pour durer trente-neuf ans; c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie. Ce charmant bassin du Laus a été, comme l'Idumée et l'Egypte, aux temps de Job et d'Antoine, l'arène de luttes effroyables entre les

puissances de l'abîme et une faible femme qui resta victorieuse. Quinze ans de participation aux épreuves hebdomadaires de la Croix ne furent qu'un prélude à cet autre genre plus terrible d'expiation. — Après cela, faut-il s'étonner que les conversions dont le Laus est le théâtre soient nombreuses, surprenantes, merveilleuses comme tout ce qui se passe pour les produire ! A côté d'un grand sacrifice, il y a toujours de grandes bénédictions.

Nous en avons assez dit pour faire voir que le rôle de la Bergère fut grand. Il est temps de répondre à l'impatience du lecteur qui demande sans doute, dans le cas où l'histoire du Laus lui serait peu familière, si tant de choses extraordinaires sont bien vraies, si c'est une véritable histoire ou une légende que nous transcrivons ici.

Lecteur, voyez : voici les témoignages, les écrits et les écrivains ; jugez vous-même. Après examen, vous prononcerez comme nous, c'est notre confiance, qu'il n'y a pas de faits mieux vus, mieux attestés, plus sûrs que les *Merveilles* du Laus.

III

Nous avons dit que l'histoire des anciens pèlerinages a revêtu la forme poétique de la légende : ici, la légende n'est plus possible ; mais la poésie reste, sans sortir des limites du vrai. Au temps où

se passent les faits qui nous occupent, la légende est rejetée comme tant d'autres créations, pourtant belles, du moyen âge. Le dix-septième siècle l'arrachait du Bréviaire, pendant qu'il brisait les vitraux émaillés où elle se reflétait, pour y voir plus clair, disait-on, dans les deux cas. Comme jamais réaction ne s'accomplit sans dépasser le but, on insulta même ce qu'on ne comprenait plus, en l'appelant *gothique*, pour dire *barbare*. Le siècle ne comporte donc plus la légende. Ensuite les faits se présentent sous un jour si précis, à une date si récente, tant de témoins les regardent s'accomplir, que l'histoire la plus sévère les revendique, bien que très-merveilleux. La légende, nageant quelquefois pendant des siècles dans le vague des traditions avant d'être écrite, paraît naturellement sous l'anonyme ; puis elle s'embellit en passant par l'imagination religieuse des peuples ; et l'éloignement qui la met à l'abri des contradictions, la prive aussi des témoignages des contemporains, quoique toute légende, reposant sur un fond historique, suppose des témoins. — Au Laus, tout se passe autrement : les faits sont consignés, jour par jour, par des témoins oculaires et connus ; loin de les exagérer et de les embellir, ils se plaignent de ne pouvoir suffire à les enregistrer tous, ni à les rendre avec le charme qu'ils font éprouver ; et, à chaque instant, ils invoquent en témoignage « une infinité de personnes. » Les

Merveilles du Laus ont eu, en effet, des millions de témoins.

Il y eut, certes, des clameurs inspirées par l'enfer ; mais elles restèrent sans écho, et n'osèrent affronter le grand jour. Chose remarquable, il n'a pas été publié une seule pièce pour démentir le moins sûr de tant de prodiges qui agitent la province. Ce que l'on imagine de plus fort, les appuie, loin de les ébranler : les *Merveilles* du Laus sont si évidentes, que, ne pouvant les nier, les pharisiens modernes les attribuent..... au pouvoir de Béelzébuth !

En voyant la dévotion nouvelle en face des contradictions, on demande, sans doute, quels étaient ses appuis. Nous répondons : excepté une main invisible, rien, ni personne. On ne voit au milieu d'un désert qu'une pauvre villageoise, qui se réjouit de ces contradictions !..... Il n'est pas un homme, pas un prêtre qui ose dire : ce lieu est à moi ; qui ouvre ou ferme d'autorité le sanctuaire ; qui dispose à son gré des aumônes des fidèles ; qui commande en maître. Le lieu faisait pourtant partie d'un prieuré et d'un diocèse ; mais il arrive que le Prieur et l'Ordinaire se tiennent comme étrangers devant ce lieu redoutable, tant ce qui s'y passe se montre au-dessus de toute juridiction.

Les phénomènes du Laus sont encore récents ; une seule génération nous sépare du temps où a

vécu l'illustre Bergère qui en fut l'instrument : il n'y a aujourd'hui (1857) (1), que cent trente-neuf ans qu'elle est morte (1718) ; nos vieillards ont donc vécu avec ceux qui l'ont vue. Or, des faits aussi admirables ont dû laisser des souvenirs profonds dans des traditions si jeunes encore. Aussi, qu'arrive-t-il ? Chaque année, toutes les populations des Alpes affluent au Laus, poussées par un sentiment unique, irréfléchi, désintéressé, presque instinctif, qui est la force mystérieuse de la tradition locale. Il y a peu d'années (1847), quarante-deux processions s'y sont rencontrées à la fois. Dernièrement (1855), nous y avons vu trente-cinq mille âmes en un seul jour : c'était le temps de la Pentecôte, précisément l'époque commémorative du premier concours. A peu de jours de distance, quatre-vingt mille âmes ont passé là ; douze mille communions ont été distribuées ; et, quoique les prêtres attachés au sanctuaire passassent les jours et les nuits au confessionnal, ils ne suffisaient pas à l'empressement religieux des foules. Des processions arrivaient de quinze, dix-huit et vingt lieues, et de différents diocèses. Et tout ce peuple est tellement dominé par le sentiment qui le guide, qu'il se préoccupe peu du corps ; sa nourriture est un morceau de pain que chacun apporte, et l'eau du torrent ; quant au logement,

(1) C'est la date de la première édition de cette histoire.

tout lui est bon, une étable, un hangar, de la paille, des planches; mais il préfère l'église, qui ne se ferme jamais devant les pèlerins de la *Bonne Mère;* et lorsque l'église est pleine, eh bien ! il dort sous le firmament étoilé. Certes, de pareilles assemblées, réunies périodiquement sur le théâtre d'événements accomplis une fois, rendent un beau témoignage à ces événements; le marbre et le bronze ne seraient pas si sûrs. Puis, le témoignage de ces concours traditionnels et périodiques est d'autant meilleur, qu'ils n'ont point commencé insensiblement comme la boule de neige, dont le point de départ reste douteux; mais dès le premier instant, ils se sont montrés majestueux comme la multitude, semblables à l'avalanche qui laisse après elle une large trace, égale sur tout son parcours, et, à l'origine de sa route, une grande lacune dans les neiges éternelles. Pendant les deux premiers étés, cent trente mille âmes sont venues voir ce qui était « advenu, » au témoignage du juge de paix de la vallée, qui se tenait là par mesure d'ordre.

Après le témoignage des concours, parlons de celui des écrivains : le bon juge marche à leur tête. C'est un laïque qui, le premier, entreprend de raconter ces scènes toutes religieuses, tant il est vrai que le clergé en restait ébahi et que Marie le laissait d'abord en dehors de son œuvre : en recueillant

sous son manteau les brebis égarées, elle avait aussi à cœur de réformer les pasteurs négligents ou infidèles.

Le bruit de faveurs singulières accordées à une petite bergère de la vallée de l'Avance, s'étant répandu dans la ville de Gap, M. Grimaud, avocat en cette ville et juge de paix de la baronnie d'Avançon, crut, comme il le dit lui-même, remplir un devoir de sa charge en s'informant de tout ce qui se passait, pour éclairer l'opinion. Il se rendit donc sur les lieux, et procéda à une enquête. Il interrogea la Bergère avec soin, et arrêta sur elle son œil habitué à poursuivre la ruse et le mensonge dans tous leurs méandres. Il y mit du temps, et y revint à plusieurs reprises. Mais le temps marchait vite : le Laus fut bientôt envahi par des flots de peuples émerveillés. M. Grimaud contempla avec la foule, et adora avec elle. Puis, il écrivit ce qu'il voyait et adorait, en attendant, comme il le dit encore, qu'un plus digne prît la plume. Ainsi, la froide enquête qu'il préparait se changea en une *Relation* pieuse et charmante.

M. Grimaud était digne de raconter ce qu'il contemplait avec tant de bonheur. Cependant, des matières aussi relevées et aussi saintes réclamaient un homme versé dans les sciences de l'Église et ayant rang dans ses dignités. Il se présenta bientôt dans la personne de Pierre Gaillard, prêtre, docteur en

sainte théologie, conseiller et aumônier du roi, archidiacre et chanoine prébendé en l'église cathédrale de Notre-Dame de Gap, et auteur de plusieurs ouvrages, entre autres, d'un *Traité sur l'Immaculée Conception.*

La première fois que Pierre Gaillard vint au Laus, sur le bruit des prodiges qui s'y opéraient, il s'arrêta au sommet de la montagne, à l'aspect de l'heureux vallon qui se montre tout à coup à l'œil étonné du voyageur, et là, saisi subitement d'un charme particulier, il se mit à genoux et demanda « trois grâces pour son âme, » avec la confiance qu'il serait exaucé. En se relevant il n'était plus le même. — C'est lui qui nous l'apprend. — Depuis ce moment, il aima le Laus comme on aime une oasis et un orphelin. Sans se démettre de sa charge de grand vicaire, il revint souvent au fortuné désert, et résolut de « s'y faire enterrer. » Il comprit bien vite qu'il fallait garder mémoire de ce qui s'y passait, pour le transmettre à l'admiration de la postérité. Il se mit donc à observer, et il nota pendant quarante-trois ans. Son intention était de laisser une histoire, et il en donne le nom à son travail. Mais, par le fait, ce n'est qu'un *Journal*, seule forme possible de l'histoire, lorsque les événements se continuent..... Les *Merveilles* du Laus durèrent plus que lui. N'ayons pas de regret : un journal exact et un point de vue assez éloigné sont

bien les meilleures conditions pour écrire l'histoire. — Quant à l'exactitude du narrateur, elle ne peut être plus grande ; on sent à chaque page le scrupule du prêtre qui traite des choses saintes. Le digne archidiacre ne se contente pas de former pieusement son bouquet sur cette terre enchantée, il n'écrit rien sans le soumettre à l'examen de la Bergère « qui ajoute ou diminue ce qu'elle sçait selon la « vérité. » En courbant ainsi sa tête vénérable devant l'enfant du village, le docteur en sainte théologie a donné une haute approbation à ses écrits, car la Bergère domine ostensiblement toute l'histoire du Laus, et il est visible que Dieu est avec elle. Aussi, Pierre Gaillard a-t-il laissé de sa volumineuse histoire deux copies, dont la dernière, corrigée sous les yeux de l'Ange du Laus, a, de plus, la sainteté d'un testament, car il l'écrivit sur le bord de la tombe.... Pierre Gaillard avait quatre-vingt-sept ans lorsqu'il y mit la dernière main. Homme droit et consciencieux, mais positif et froid, il ne cède, en écrivant, qu'à l'évidence, il n'admet que ce dont il est sûr, et il avoue ingénument qu'il est *obligé* de rapporter des choses qu'il n'aurait pas crues autrefois. Habitué aussi à faire la leçon, à réprimander sans flatter jamais, c'est à peine s'il se contient devant l'héroïne, qu'il admire pourtant : on dirait qu'il lui cherche des torts, loin d'exagérer ses vertus ; c'est ainsi qu'après avoir dit comment elle

n'avertit point un saint prêtre de l'heure de sa mort qu'elle avait apprise par révélation, il ajoute : « Elle « a eu bien tort, si le secret ne lui a pas été com- « mandé. » Oui, mais si le secret lui a été commandé !.... D'un désintéressement à toute épreuve, loin de retirer quelque bénéfice de l'œuvre qu'il sert, il s'appauvrit graduellement en sa faveur, heureux des trois grâces « qu'il connut bien lui avoir été accordées » et de la tombe qu'il attend à l'abri de ce sanctuaire où son cœur habite déjà. — Il ne sera pas même soupçonné d'avoir entrevu la gloire de son pays ou de son diocèse dans la gloire de Dieu et de sa très-sainte Mère : Pierre Gaillard était de Grenoble : son diocèse était celui de Gap ; et le Laus ressortissait de l'archevêché d'Embrun. Cette dernière circonstance donne à son témoignage une valeur inappréciable. Rival importun sur un diocèse étranger ; obligé de lutter contre le pouvoir qui le tolère, de blâmer sa grande incurie, ses hostilités même, avec quelle rigueur ne dut-il pas se renfermer dans les limites du vrai, pour ne pas s'exposer à d'éclatants démentis ?

Certes, tant et de si belles garanties sont rares ! Qui pourrait en désirer davantage ? Qui oserait ne pas croire à un pareil témoin ? Qu'on nous cite un seul historien qui mérite plus de confiance. Il semble que la Providence l'ait formé tout exprès pour le mettre à la hauteur des faits admirables qu'il raconte.

Ce n'est pas tout.

Pendant que le digne Vicaire général rédigeait patiemment sa *grande histoire*, comme il l'appelle, deux autres personnages inscrivaient aussi, de leur côté, quelques-uns des prodiges dont ils étaient témoins : l'ermite Frère Aubin et un saint prêtre du Laus, nommé Peythieu.

Si la sainte Vierge n'associa pas tout d'abord les prêtres à son œuvre, elle ne pouvait toujours s'en passer; elle en avait besoin pour administrer les sacrements de son Fils. Mais elle se réservait de les choisir et de les appeler. L'abbé Peythieu fut un de ceux sur qui s'arrêta le choix de la sainte Vierge. C'est assez faire son éloge comme témoin digne de foi. Quelques traits de sa vie le feront mieux connaître encore dans la suite de cette histoire. Il a laissé un *Mémoire sur le Pèlerinage*, adressé à Mgr l'archevêque d'Embrun, quelques *Traités* sur les vertus de Benoîte, dont il était le confesseur, et un *Journal* où il marquait, lorsqu'il en avait le temps (car sa vie se passait au confessionnal), quelques-uns des innombrables prodiges au milieu desquels il a vécu vingt ans.

Frère Aubin, ermite de N.-D. de l'Erable, habitait, comme les aigles, le sommet de la montagne qui domine le Laus. Il avait embrassé la vie contemplative à la voix de la Bergère, au village de laquelle il était né, et dont on croit qu'il était parent.

Chaque jour, il descendait de sa montagne pour se réchauffer aux rayons de tant de grâces et se rendre utile à chacun selon son pouvoir. Il a aussi laissé un *Journal*, et, de plus, une copie de l'*Histoire* de Pierre Gaillard.

Les auteurs qui vont nous servir de guides et de garants dans la partie la plus importante de l'histoire du Laus, sont donc au nombre de quatre, comme les auteurs de l'Evangile. Comme eux, ils s'accordent aussi admirablement sans s'être entendus ; et leurs divers témoignages, déjà si valables pris séparément, se fortifient encore l'un par l'autre. Ensuite, le génie particulier de chacun a son prix. Le docteur en sainte théologie revendique le domaine de la science et de la foi ; à l'ermite appartient celui de la mystique ; et le juge de paix connaît du témoignage humain, pendant que le saint confesseur puise jusque dans les secrets de Dieu les motifs de sa conviction. Quel choix pour saisir toutes les parties saisissables des ineffables bontés de Marie, et offrir au lecteur toutes les garanties possibles !

L'authenticité des faits dont le Laus a été le théâtre repose encore sur une inscription monumentale destinée à être gravée sur la pierre. Et, certes, les merveilles du saint vallon étaient dignes d'être redites sous la forme rapide, solennelle et

durable, qui imprime à la vérité son dernier sceau et couronne si bien l'histoire. L'homme le plus distingué par la naissance, l'érudition et le rang qu'il occupait dans l'administration de la ville de Gap, sa patrie, Reymond Juvénis, historien et magistrat, fut donc chargé, par ses compatriotes, de raconter en style lapidaire les grandes choses qui faisaient l'admiration générale. On ne peut lire cette inscription sans être frappé de la conviction avec laquelle il la rédigea. Il n'a pas oublié les bonnes odeurs, preuves matérielles et sensibles des apparitions de la sainte Vierge. Cette inscription, toutefois, n'a pas été gravée. On n'eut pas besoin de lire sur une pierre ce dont tout le monde était témoin (1).

Revenons à nos historiens : leurs manuscrits, qui forment aujourd'hui le fonds le plus riche des archives de l'auguste Sanctuaire, ont été l'objet d'un soin tout particulier de la part du Ciel ; ils ne nous sont parvenus que par une sorte de miracle. Pendant la révolution, l'église et ses dépendances ont été pillées ; meubles, linges, livres, papiers, tout a été enlevé et perdu : les précieux manuscrits seuls ont été retrouvés ensuite dans la maison déserte et dévastée, comme si un ange les avait rapportés

(1) Voir cette inscription à la fin du volume.

après les avoir cachés sous ses ailes pendant la tourmente.

C'était un trésor, on le sentait; mais c'était un trésor enfoui, tant qu'on ne les eut pas déchiffrés; et ce n'était pas chose facile. Plusieurs déjà l'avaient tenté en vain; la forme négligée de l'autographe et une langue vieillie les avaient rebutés. Enfin, il y a peu d'années, un jeune prêtre (1) en vint heureusement à bout. Retiré au Laus pour cause de santé, il se mit d'abord à l'ouvrage par désœuvrement; il y revint bientôt avec passion, tant il éprouvait de charme à découvrir chaque jour d'autres merveilles. Trois copies consécutives ne le lassèrent point. Qu'on juge de sa persévérance à ce trait: nous tenons de lui qu'il passa un mois entier à lire une petite note marginale qui, détachée du corps d'un chapitre, ne semblait pas avoir grande importance. Il ne voulait rien omettre; et son scrupule fut bien récompensé. Cette petite note lui fut un fil pour se reconnaître dans ce dédale de cahiers volants et brouillés. Elle lui apprit à reconnaître, parmi les trois copies de l'*Histoire* de Pierre Gaillard, celle qui fut corrigée sous les yeux de la Bergère. Et dès qu'il examina cette copie précieuse, il eut le bonheur de remarquer qu'elle était inventoriée en

(1) L'abbé Galvin.

quarante-neufs cayers, dont chacun portait un numéro d'ordre et un paraphe apposé là, sans doute, par la main d'un notaire ; et que Pierre Gaillard, tout en résumant dans son *Histoire* les autres manuscrits, conservait ceux-ci intégralement comme pièces à l'appui. On ne pouvait désirer plus de sincérité et de droiture de la part du vénérable historien.

Depuis que ces manuscrits ne sont plus lettre close, le Prélat qui occupe aujourd'hui (1) le siége des Arnoux et des Arey n'a eu qu'une pensée : mettre au jour ces merveilleux récits. Cinq gros volumes, une langue surannée, et, dans les drames qui viennent se dérouler au pied de l'autel de Marie, des détails de mœurs que ne supporteraient pas notre délicatesse, demandaient une rédaction nouvelle. Ce travail vivement désiré arrive en son temps ; deux grands événements viennent de le préparer : la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception et le couronnement solennel de Notre-Dame du Laus par Pie IX.

Enfin, en paraissant sous une forme nouvelle, l'œuvre de Pierre Gaillard et de ses collaborateurs n'aura pas à subir la première épreuve de la publicité. Toutes les *Notices* imprimées jusqu'à ce jour,

---

(1) Ceci a été écrit du temps de Mgr Depéry.

au nombre de quatre, en sont tirées et la résument. Lorsque la plus ancienne (1) parut, il n'y avait que dix-huit ans que la Bergère était morte ; par conséquent, un grand nombre des témoins auxquels nos écrivains font si souvent appel vivaient encore; ce qui imprime à nos manuscrits le dernier cachet de vérité et d'authenticité.

Les merveilles du Laus appartiennent en effet à la publicité, et ressortissent du témoignage des hommes pris en grand nombre. Nous rencontrons pourtant quelques faits privés, particuliers à la Bergère et reposant sur son seul témoignage, que nous nous garderons bien d'éliminer, parce qu'ils n'auraient pas reçu le contrôle de plusieurs témoins. L'épreuve était impossible ; toutes les visions sont dans ce cas, mais une fille en qui tout est *surnaturel*, l'abnégation, les vertus, la science, la douleur, la mission, ne peut ni tromper, ni permettre que l'on trompe en son nom; son témoignage est très-bon, et qui songerait seulement à ne pas l'accueillir? L'erreur remonterait jusqu'à Dieu, dont elle n'est, après tout, que l'instrument dans cette grande révolution qui s'opère sur les cœurs. Nous avons cru

---

(1) *Recueil historique des Merveilles que Dieu a opérées à N.-D. du Laus*, près Gap, en Dauphiné... et des principaux traits de la vie de Benoîte Rencurel, surnommée la Bergère du Laus. — A Grenoble, chez André Faure. 1736.

devoir faire cette distinction pour être exact : les merveilles publiques brillent comme le soleil sur les multitudes, et éclairent même ceux qui baissent les yeux ; les merveilles privées sont comme un météore, visible à tous ceux qui le regardent, il n'est vu que de ceux qui veillent.

Voilà donc nos garanties : une sainte âme, des historiens dignes de foi, des écrits authentiques, de grandes assemblées qui regardent, et beaucoup de peuples qui se souviennent. Après cela, on peut aller en avant et livrer sans crainte à la publicité toutes les merveilles du Laus.

Non-seulement on peut, mais on doit appeler la publicité, et la plus grande publicité, sur tant de prodiges inouïs qui sont la gloire de l'auguste Marie, et qui, par là même, intéressent tous les chrétiens.

Que le Sanctuaire illustre d'où tant de grâces extraordinaires découlent soit une faveur particulière, une sorte de privilége pour la province où il est venu se placer, pour toutes les populations qui pourront y accourir, nous ne le contestons pas. Mais il ne peut en être ainsi de l'histoire de ce qui s'y est passé et de ce qui s'y passe tous les jours. Cette histoire appartient à tout le monde ; elle appartient surtout à ceux qui n'ont pas entendu parler du Laus, à ceux qui ne pourront jamais y venir. Il est donc temps qu'elle s'échappe des val-

lées où elle retentit depuis deux siècles, qu'elle passe par-dessus les montagnes et se répande aux quatre vents du ciel.

Il est temps, en un mot, que l'histoire des *Merveilles* du Laus sorte des limites d'une chronique locale et entre dans l'histoire universelle de l'Eglise, qui la réclame, où elle a sa place marquée, pour y rester indélébile jusqu'à la consommation des siècles.

Il faut que ces merveilleux récits prennent rang enfin parmi les faits religieux de la même époque qui se sont produits dans le monde entier : en Chine, dans les Indes, dans les deux Amériques, où l'Evangile réapparaissant, ou entrant pour la première fois, faisait des conquêtes dignes des temps apostoliques.

Aussi ne terminerons-nous pas ce Chapitre préliminaire sans appeler l'attention du lecteur sur les relations contemporaines de ce grand Pèlerinage de nos Alpes.

RELATIONS CONTEMPORAINES DU PÈLERINAGE

Quiconque voudra rapprocher l'histoire particulière du Laus de l'histoire générale de l'Eglise, à l'époque où vécut Benoîte, demeurera frappé de ces relations étroites. Il lui sera impossible de ne pas classer cette pauvre petite Bergère parmi les

illustres serviteurs de Dieu de son siècle et de son royaume : Saint François Régis, le P. Bernard, saint Vincent de Paul, l'abbé de Rancé, Jeanne-Marguerite de Montmorency, qui s'immolait à Dieu dans les cavernes des Pyrénées, dans le temps même où la Bergère du Laus était martyrisée par les démons sur les croupes des Alpes. Il lui sera impossible de ne pas réunir Benoîte et Marguerite-Marie, la vierge de Paray, née la même année qu'elle (1647).

Benoîte et Marguerite-Marie ne se sont certainement jamais rencontrées sur la terre ; il y eut néanmoins entr'elles d'étonnants rapports. Le plus remarquable fut la mission ; et quelle mission !

Pendant que Notre-Seigneur ouvrait son cœur sacré plein de flammes aux yeux ravis de la vierge du Charollais, la vierge des Alpes-Cotiennes contemplait face à face la divine Marie dont le cœur débordait de tendresse. Et le même ordre s'adressait à l'une et à l'autre : d'aller parler aux hommes, de leur raconter ce qu'elles avaient vu et entendu, et de convier à ces deux foyers d'amour tous les cœurs débiles, languissants et froids, près de périr.

D'aussi prodigieuses faveurs, doubles, simultanées, étaient choses toutes nouvelles ; on n'avait rien vu de pareil dans l'Eglise, dont le passé était déjà pourtant si long, si riche et si beau. C'est que le mal était également excessif et nouveau. Le

monde était vieux, selon l'expression du divin Révélateur. Terrible mal ! Il faut des miracles pour en guérir. Eh bien ! les miracles étaient faits ! Le monde vieilli pouvait se renouveler, se rajeunir, se réchauffer à de nouvelles et divines ardeurs... et vivre encore.

C'est ainsi que l'histoire des Merveilles du Laus se rattache à la dévotion particulière au Sacré-Cœur de Jésus : même date, mêmes médiatrices, mêmes moyens, même but. Et des révélations faites à la Bergère du Laus peut naître aussi une dévotion particulière au *Cœur très-pur de Marie*. Le titre existe déjà dans les offices de l'Eglise ; le fond, un fond très-riche, le voici dans le présent volume ; il n'y a plus qu'un formulaire à trouver.

L'histoire du Laus a encore d'autres attaches.

Benoîte fut contemporaine de Marie de Jésus, extatique espagnole, qui a passé dans le cloître d'Agréda, sur les confins de l'Aragon et de la Castille, une vie toute séraphique, à écrire *La Cité mystique de Dieu*. C'est l'histoire entière et toute révélée de la virginale Mère de Dieu depuis le moment, où, dans l'éternité, elle fut montrée comme un grand signe, *signum magnum*, aux Anges encore réunis dans la même innocence, jusqu'au jour, où, après son stage sur la terre, elle remonta au Ciel pour y être couronnée Reine des Anges et

des hommes. Cette longue narration inspirée ne devait voir le jour, être rendue publique, qu'après la mort de la bienheureuse franciscaine. Or, Marie de Jésus mourut en 1665, l'année même où, coïncidence remarquable, au bruit de prodiges inouïs, s'ouvrait, par un immense concours, l'admirable Pèlerinage de N.-D. du Laus. Lors donc qu'il fut permis de lire la vie écrite, la vie passée, de l'incomparable Vierge, elle venait en commencer une autre, nouvelle, miséricordieuse et glorieuse, qu'elle remplit d'innombrables prodiges, tantôt du Ciel, d'où elle envoyait ses Anges, tantôt présente sur la terre, où elle est descendue souvent avec sa cour et ses parfums. C'était donc une nouvelle vie, peut-être plus touchante que la première, à écrire et à joindre à celle-ci comme sa suite immédiate.

Il n'a fallu aucun effort pour rattacher l'une à l'autre ces deux histoires ; elles se tiennent. L'histoire du Laus est la continuation vivante de la *Cité mystique de Dieu*. C'en est le développement et la confirmation. C'en est le sceau. Car on ne s'imagine rien au delà après tant d'ingénieuses tendresses maternelles. Que ces deux histoires, inséparables, de la même miséricordieuse Vierge aient donc la même publicité. Que la seconde franchisse rapidement l'espace qui la tient encore en-arrière.

La propagation de l'histoire des *Merveilles* du

Laus servira, nous en avons la douce confiance, à procurer la gloire de Marie, l'honneur de l'Eglise, la joie des fidèles, le confort des faibles, la conversion des pécheurs. Les bienheureux sauvés par le Laus la désirent comme un appoint à leur reconnaissance éternelle. Les démons la redoutent.

Il fut révélé à Benoîte que les esprits de ténèbres feraient tous leurs efforts pour empêcher qu'on écrive cette histoire, où sont consignées leurs propres défaites, leurs impuissantes colères, en regard de tant de prodiges par lesquels des milliers d'âmes étaient arrachées à leur empire. Aussi, n'y ont-ils pas manqué ! Depuis l'origine jusqu'à nos jours, ils ont travaillé à entraver cette histoire, à l'amoindrir, à la retarder, à la décrier, à l'étouffer.

Ils ont réussi en partie. Il y a bien des dévots à Marie qui n'ont jamais entendu parler de la dévotion du Laus. Il y a bien des livres de piété, entre autres des *Mois de Marie*, qui ont puisé partout, excepté à cette grande source. Il y a bien des hommes instruits qui connaissent toutes les gloires du dix-septième siècle, comme ils disent, et qui ne connaissent pas celle-ci, la plus précieuse de toutes.

LA BERGÈRE

CHAPITRE Ier

ENFANCE DE BENOITE

I. SA NAISSANCE. — II. PREMIÈRES ÉPREUVES. — III. PREMIERS SECOURS. — IV. L'ORPHELINE ET LA VEUVE. — V. BENOÎTE, BERGÈRE. — VI. SA CHARITÉ. — VII. SA PURETÉ.

I. Naissance de Benoite

C'EST à l'ombre de l'humilité et de la pauvreté qu'on voit éclore, comme une fleur rare au désert, l'admirable fille dont nous allons écrire l'histoire. Son nom, sa famille, sa demeure, son pays, sa vallée, tout est obscur et petit. Son père et sa mère, humbles et simples paysans, n'ont pour fortune qu'une chaumière, quelques petits champs, leur travail et leur foi. Ils ont passé inconnus sur la terre. St-Etienne n'est qu'un village ; le Laus, qu'un

hameau de ce village ; la vallée d'Avançon, qu'une espèce de solitude. Les montagnes, les forêts, les ravins, les torrents, font tout le charme de ces lieux. L'enfant est née au village, son corps repose au hameau ; toute sa vie angélique s'est écoulée dans cette vallée des Alpes. Une étroite prairie qu'arrose l'Avance, sépare sa tombe de son berceau ; la même ombre les recouvre ; la même enceinte de montagnes les abrite et les protége. Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible et de plus petit pour confondre les superbes et les forts.

Elle vint au monde, il est vrai, le beau jour de la fête de l'Archange saint Michel (26 septembre 1637) (1) ; mais nul n'y prit garde. Savait-on qu'un jour les Anges l'appelleraient *ma sœur ?* Aussi on n'attendit point un nom venu du Ciel pour le lui donner. On la nomma simplement Benoîte, sans savoir que ce nom, devenu commun, allait recevoir en elle toute sa signification, car il signifie bénite. Oh ! bénite mille fois !

---

(1) Lors des recherches faites récemment à l'occasion du procès de canonisation de Sœur Benoîte, le P. Blanchard, Zéphirin, a trouvé à Marseille, un document d'après lequel la Vénérable aurait reçu l'eau sainte le 16 septembre de la même année. Mais comme on n'a pu vérifier cette pièce, les registres de catholicité étant perdus, elle ne peut prévaloir sur la tradition constante du pays, qui a servi de base aux historiens précédents.

Son enfance s'écoula sous un toit de chaume, au sein d'une pauvreté laborieuse et résignée.

De bonne heure elle quitta la chaumière maternelle ; ce fut pour voir son humble condition baisser encore, et sa pauvreté héréditaire s'accroître de quelques degrés : elle devint bergère de moutons.

Son éducation laissait le champ libre à la sainte Vierge, qui devait la prendre pour élève, avant d'en faire son amie. Être bien sage et bien prier le bon Dieu, voilà tout ce que la mère de Benoîte put lui recommander ; et pour bien prier Dieu, elle n'eut que le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* à lui apprendre. Mais avec cela on peut dire le rosaire.

Quant à l'esprit naturel de l'enfant, il est à l'avenant de la naissance et de l'éducation. Elle est même d'une simplicité rare au village, et si enracinée, qu'elle la portera dans la tombe. N'oublions pas que Dieu se plaît à se révéler aux simples. Puis, il faut bien s'attendre à voir cette âme, privée des qualités de l'esprit, être amplement dédommagée par les dons du cœur. Et le cœur ne nuit point aux mystérieux effets de la grâce.

Pauvre enfant ! si la simplicité lui cache quelques faces de la vie, elle apprend bien vite à connaître la douleur. A sept ans, elle voit mourir son père. L'année suivante, sa mère est dépouillée de ses petits champs par l'oppresseur de la veuve. Le pain manque, et Benoîte, comme la plus courageuse, sans

doute, de trois jeunes enfants, dut s'éloigner pour gagner sa vie. Bergère, c'est tout ce qu'elle peut être à son âge et dans un tel pays. Louis Astier la reçoit : et la voilà gardant les moutons sur les coteaux rocailleux de Saint-Etienne, où elle court avec ses petits pieds nus, sans paraître en souffrir, tant elle a au cœur de graves pensées. Elle ne demanda à sa mère, en la quittant, pour toute grâce, qu'un chapelet. C'est à huit ans qu'elle entre ainsi dans la vie.

Un peu plus tard, on la retrouve bergère chez deux maîtres à la fois, un seul ne pouvant la nourrir par le temps de disette qui règne alors au pays. Elle gardait donc deux troupeaux pour un morceau de pain, hélas ! que les maîtres lui servaient à tour de rôle pendant huit jours. Nous verrons bientôt que ce morceau de pain si chèrement acheté ne profitait pas à elle seule.

Pauvreté dans la naissance, pauvreté dans l'éducation, pauvreté dans la condition, voilà donc tout ce qu'on rencontre au début de cette carrière angélique ! La pauvreté serait-elle le premier degré de cette échelle mystique dont le sommet se perd dans les rayons d'or du trône de Dieu ? Il peut y avoir d'autres voies ; mais, à coup sûr, celle-là est des plus rapides.

II. Premières épreuves

Il est déjà temps de parler des esprits mauvais. On a pu comprendre, dès le début, que la susceptibilité de notre siècle ne nous imposerait pas silence sur ce point. Si quelqu'un ne pensait pas comme nous, nous le renverrions simplement à l'histoire universelle, n'importe le culte, le temps ou la province. Poursuivons :

On ne peut dire à quels pronostics les esprits de ténèbres augurèrent des destinées de l'enfant ; mais il est certain qu'ils en furent instruits de bonne heure et qu'ils virent en elle un vase d'élection qui leur serait funeste ; car ils cherchèrent à la faire périr dans les langes. Tantôt la corbeille où elle dort est renversée pendant la nuit ; tantôt l'innocente créature en est arrachée et traînée sur le carreau, où on la trouve le matin demi-morte de froid, sans qu'on puisse s'expliquer ni qu'elle puisse dire, ne parlant pas encore la pauvre petite, quelle puissance la persécute ainsi. Un autre jour, on la voit le cou tellement serré dans un trou de la vieille porte, qu'elle allait être étranglée si on ne l'eût bien vite tirée de là, en fendant les ais avec précaution. Maître Aubert, notaire de Saint-Etienne, a pris acte de ce fait. Une autre fois encore, il fallut avoir recours aux exorcismes de M. le Prieur pour

l'arracher de dessous le lit de son père, où une force invincible la tenait enchaînée.

Ainsi, comme Christine de Stombèle, avec laquelle, du reste, elle a plus d'un rapport, elle fut dès sa jeunesse livrée aux puissances de l'abîme, dont les persécutions ne feront qu'augmenter à mesure qu'elle avancera en âge. Déjà son petit corps est sous l'empire d'une puissance telle, qu'une force physique ne peut la vaincre. Il semble, à ce déploiement d'efforts contre une enfant capable seulement de vagir, que le démon désespère de la vaincre lorsqu'elle sera parvenue à l'âge des vierges. Jeanne Rodriguez était adulte lorsque sa tête fut aussi engagée d'une manière inexplicable, entre deux barreaux d'une chaise, si rapprochés, qu'elle allait périr étouffée sans le prompt secours de la scie ; elle eut de plus pour témoin de cette torture l'archevêque de Burgos, au lieu d'un notaire de village. Dans la vallée de l'Avance, les méchancetés de l'enfer ne font qu'ajouter une peine de plus à la pauvreté.

Ces méchancetés, du reste, commencent de si bonne heure ; elles sont si disproportionnées avec la force physique et morale de l'enfant ; elles sont si lâches et si extraordinaires ; qu'elles promettent d'atteindre à l'horrible ; et la suite de cette histoire le confirmera.

Mais Dieu ne permet jamais ce déchaînement de

l'enfer contre ses élus, sans leur envoyer des secours aussi extraordinaires que leurs combats. Attendons-nous donc à voir les Anges descendre sur ce théâtre modeste de grandes luttes.

Nous ne doutons point qu'ils ne fussent présents aux premiers dangers de la petite Benoîte, qu'ils ne veillassent sur des jours si chers, avec toute la sollicitude que devait inspirer tant d'innocence et de faiblesse ; mais l'histoire n'en parle pas.

III. Premiers secours

Nous croyons d'autant mieux que les Anges préservèrent les jours de leur petite sœur, que la sainte Vierge paraît déjà s'approcher d'elle.

Benoîte avait à peine l'âge où une petite fille peut vaguer par le village sans trop préoccuper la sollicitude maternelle, c'est-à-dire cinq ans, qu'étant un jour avec des enfants de sa condition auprès de la fontaine, une Dame étrangère, au visage noble et pur, apparaît sur le chemin et s'approche des enfants. Elle leur recommande d'être bien sages ; puis tirant Benoîte à part, elle prend de l'eau du bac avec la main et lui baigne le visage. Cela fait, elle disparaît en silence. C'était un mercredi des Cendres.

Quelle est cette dame ? Que signifie cette ablution ? Le jour est-il choisi ?..... Silence de l'histoire. Pour

nous, quand nous songeons aux épreuves que l'enfant va prématurément subir, il nous semble voir dans une telle cérémonie, à pareil jour, un de ces baptêmes antiques par lesquels les croyants préludaient à la pénitence, ou les guerriers à la victoire. Il nous semble que la blanche main, en touchant la face de la petite fille, fit couler dans son âme la *consolation*, cette force des faibles, qui les fait triompher en leur faisant aimer le combat. Le théâtre, l'assistance, sont aussi modestes que l'héroïne : c'est ce qui touche davantage.

La même Dame apparut plus tard dans sa miséricordieuse bonté. Benoîte avait onze ans.

Pendant ces journées d'hiver qui ne permettent pas de laisser sortir les troupeaux, car alors elle était bergère, sa mère la prit et l'envoya au moulin sur la Durance, avec un âne chargé de quatre émines de blé. Sa plus jeune sœur l'accompagnait. Les enfants de la veuve s'en revenaient du moulin, grelottant de froid, par un mois de janvier, et pressées par la nuit tombante, lorsque l'âne s'abattit sur la glace avec son fardeau. Que faire ?... qui le relèvera ? Personne ne se montre sur la route. Dieu qui prive les enfants de leur père ne peut les abandonner. La Dame inconnue se présente ; relève le pauvre animal, dirige la petite caravane sur Remollon pour y passer la nuit, et lui indique un homme charitable qui voudra bien l'héberger.

La douce inconnue dut aussi aller consoler la veuve sur l'absence de ses enfants, et chasser de son esprit les appréhensions qui torturent les mères en pareil cas.

IV. L'Orpheline et la Veuve

Benoîte répandit sur sa mère, avant de la quitter pour aller servir, les prémices des consolations que sa foi devait verser sur tant de malheureux. L'occasion était belle.

Qu'on se figure l'intérieur de cette petite chaumière, lorsque le deuil s'en fut emparé et que le dénûment le plus complet y vint siéger avec le deuil. Pauvre mère ! pauvre veuve ! Quand elle eut bien pleuré celui qui était son soutien, qu'elle se trouva seule avec trois enfants en bas âge, réduite à faire face à tous les besoins, et que, pour toute consolation elle vit le peu de bien qui lui restait, passer, tout couvert de saintes sueurs, dans des mains étrangères et iniques, alors elle dut endurer un martyre dont les mères seules ont le secret. C'est cette douleur que Benoîte sut charmer.

Elle n'avait que quatre ans, et Guillaume Rencurel vivait encore, lorsque « des hommes » (on ne s'explique pas autrement) se présentèrent à sa porte. Douée d'un instinct pareil à celui des oiseaux, Benoîte les voyant arriver, pénétra leurs desseins

et courut avertir sa mère de se cacher, lui disant que ces gens lui feraient beaucoup de mal ; qu'ils venaient pour lui prendre des papiers et autre chose, s'ils le pouvaient. Nous ne connaissons pas mieux le fait : la chaumière comme la tombe renferme bien des mystères. Nous savons seulement qu'après la mort du chef de famille, les mauvais desseins prévus par l'enfant bénie aboutirent. Le mal fait, Benoîte le tint pour accompli ; et, sans se prévaloir de ses premiers avertissements, elle chercha à en adoucir le coup à sa mère. « Il ne faut pas vous affliger, lui disait-elle, la sainte Vierge et le bon Dieu nous assisteront. » En même temps elle prêchait d'exemple et priait avec une résignation charmante. Mais si l'exemple et la douce voix d'une enfant ne suffisent pas pour relever tant d'abattement ; si la confiance qu'elle respire n'a pas encore pénétré l'âme navrée de cette mère, un trait de vertu va l'y fixer pour jamais.

L'iniquité se présenta bientôt sous une autre forme au seuil de la pauvre demeure. Cette fois, c'était un homme riche et bienveillant. Il s'apitoya sur tant de détresse, et il offrit de l'argent..... à la veuve. On dit qu'un agneau mis en présence d'un loup pour la première fois, tremble de tous ses membres : quelque chose de semblable traversa l'âme de Benoîte lorsqu'elle saisit l'expression du regard de l'officieux. Puis, l'indignation lui donnant

du courage, elle lui dit : « Nous n'avons pas besoin de votre argent, » et se tournant vers sa mère, elle ajoute : « Ma mère, dites à ce monsieur de porter ailleurs ses services. »

Dès ce jour, la pauvre veuve put comprendre qu'elle avait conservé un trésor.

Voyons maintenant comment la bergère se conduit chez ses maîtres.

V. Benoîte, bergère

Bien qu'un paysan soit difficile à contenter et, de sa nature, peu prodigue d'éloges envers ses petits domestiques, Louis Astier était si content de Benoîte, qu'il ne pouvait s'empêcher de le dire. Il admirait sa piété, sa docilité, sa douceur. Il était surtout fort étonné de ne lui trouver aucun défaut. C'est que tout prospérait autour d'elle ; les moutons se portaient à merveille ; et lorsqu'elle rentrait le soir, le calme, un calme dont on ne savait se défendre, entrait avec elle. Sa présence était une bénédiction dans la famille. Contente du morceau de pain dur qu'elle recevait chaque matin au départ, jamais elle ne déroba rien à ses maîtres : aussi, rien ne lui était fermé. Elle ne songea pas même, dans la saison des fruits, à ces petites maraudes qui ont force de loi parmi les bergers de tous les pays, surtout dans les Alpes, où les vignes et les

vergers sont encore sans clôture. Son morceau de pain, trempé dans l'eau du ruisseau, composait tout son repas. Et un jour qu'un petit garçon bien sage, qu'on lui permettait de fréquenter, vint lui offrir un dessert prélevé sur le public, non-seulement elle refusa d'y toucher, mais encore sentant le danger d'une telle compagnie, « hors sus, dit-« elle au petit, il faut nous séparer ; nous pourrions « offenser Dieu. » Son unique morceau de pain ne lui appartenait plus lorsqu'elle rencontrait un enfant qui avait faim ; elle partageait avec lui de bon cœur, aimant mieux donner, puis souffrir, tant elle était bonne ! Elle ne pouvait, du reste, donner que du pain.

Nous nous trompons : avec son cœur et son rosaire, elle donnait des gémissements et des prières à tous les malheurs dont elle avait connaissance. Le danger était-il pressant ? elle redoublait de zèle. Ainsi, elle apprend qu'une femme tombe gravement malade, et perd la parole avant d'avoir pu appeler un prêtre : aussitôt Benoîte accourt à l'église, entraîne avec elle quelques petites filles qu'elle rencontre sur son chemin, et en leur compagnie récite avec grande dévotion le rosaire. Que fait le troupeau pendant ce temps-là ? Il broute paisiblement dans l'endroit, qu'à l'exemple de la bienheureuse Oringa, en pareille circonstance, elle lui a désigné, avec défense d'en sortir, lui disant : « Tu ne toucheras

pas à ce champ ni à celui-ci. » Après le rosaire, la petite troupe vint voir la malade, toute prête à retourner à l'église, s'il en est besoin, et à faire violence à Dieu. Dieu l'avait exaucée : la malade avait recouvré la parole, et le premier usage qu'elle en fit fut de bénir ces enfants, Benoîte surtout qu'elle proclama *la plus belle* du village.

Aux actes de ferveur, la belle et pauvre bergère savait aussi joindre l'exhortation. Elle parlait si bien de Dieu, du paradis, de l'enfer, que les plus opiniâtres y étaient pris. C'est ainsi que Jean Rolland, l'un des deux maîtres qu'elle servait à la fois, homme brutal, colère et blasphémateur, vaincu par l'éloquence de sa candide et vertueuse bergère, rentra en lui-même, et donna à tout le pays un exemple éclatant de conversion. Les remontrances de M. le Prieur se fussent brisées devant son orgueil.

De tels succès pouvaient-ils enfler le cœur d'une simple petite bergère ? En soupçonnait-elle seulement le mérite ? Demandez plutôt à l'hirondelle si elle connaît le mérite de son nid. Même sagesse instinctive, même simplicité. Puis, qui connaissait tous ses moyens ? Qui savait les communications dont Dieu la favorisait lorsque, le rosaire à la main, elle errait seule au désert avec son troupeau ?

Et c'est au désert qu'elle pratiqua, comme on va le voir, ce beau jeûne au prix duquel beaucoup de grâces devaient lui être accordées.

VI. Charité de Benoite

Si l'aimable enfant ne brillait pas par les grâces de l'esprit, en retour elle était douée d'un cœur excellent. Elle était tout cœur. Le cœur avait absorbé l'intelligence, la force, la foi, toute son âme avait grandi de tout ce qui lui manquait d'ailleurs. Oh ! la belle nature ! Point de réflexions ; mais des sentiments. Rien de combiné ; tout est spontané, noble, simple et grand comme l'inspiration. Est-ce que le cœur se traîne sur des syllogismes ? Il part, et d'un bond il arrive au beau, sans qu'on sache la route qu'il a suivie. Le cœur est le foyer de l'héroïsme dans le monde, et du sacrifice dans l'Eglise. Les hommes l'admirent : lui seul ne s'admire pas ; il jouit, c'est assez.

Toute pétrie d'amour, la belle orpheline tourna son cœur vers le seul objet qu'on puisse aimer sans bornes : Dieu. Et comme on ne peut aimer Dieu sans aimer les hommes que Dieu a tant aimés, elle aima les hommes en Dieu.

Là est son secret ; par là s'expliquent ses vertus et l'excès où ces vertus vont s'abandonner à la suite de l'amour qui les inspire.

Déjà on a vu comment, éprise du plaisir de donner et n'ayant que du pain, elle le partage et se prive : la voilà qui le donne tout et ne mange plus.

rien. Jean Rolland, malgré la disette, pouvait sans peine ôter à sa table sept morceaux de pain en quinze jours ; mais il n'en était pas de même de la pauvre veuve Astier, dont le troupeau allait de compagnie, sous la même garde, avec celui du richard. Elle avait six petits enfants, et peu de ressources. Ne pouvant satisfaire la faim dans sa maison, elle cherchait du moins à l'apaiser, et donnait avec épargne. Cependant elle aimait tant la douce bergère, qu'elle ne pouvait rien lui épargner, préférant souffrir un peu plus elle-même et laisser souffrir ses propres enfants. Benoîte recevait donc la même quantité de pain qu'en des jours meilleurs. Mais un noble cœur se laisse-t-il vaincre en générosité ? Après avoir reçu ce pain si cher, sans mot dire, elle le distribuait secrètement aux petits : ils étaient six ; elle donnait tout. Elle se consolait en disant : « Oh ! c'est « bien assez que je mange la semaine prochaine « chez mon autre maître. » Elle allait ensuite avec ses deux troupeaux, promener son jeûne au grand air. Elle revenait à jeûn et se couchait de même, pour recommencer le lendemain, et cela pendant sept jours... C'était trop fort... Le sang lui jaillissait du nez et de la bouche... Les anges de la solitude ont dû pleurer en voyant couler ce sang pur !... Ces morceaux de pain étaient des morceaux de sa vie, que les petits faméliques mangeaient sans même le comprendre...

On dit que la fièvre nourrit : il est certain qu'elle fait vivre sans manger. L'amour n'aurait-il pas aussi des accès qui nourrissent ?

Remarquons ici, en passant, que, dans ce temps-là et dans ce pays, il est souvent question de disette. Et quand il est parlé de pain, de ce pauvre pain qui vient d'être, entre les mains de Benoîte, le moyen d'une si grande charité, il faut l'entendre à la lettre ; rien ne supplée au pain comme dans d'autres pays. D'abord la grande ressource des pauvres en temps de famine, les pommes de terre, n'étaient point encore connues. Le maïs et le blé noir ne sont pas même présentement cultivés dans ce coin des Alpes, sans doute parce qu'ils n'y réussissent pas. Point de châtaignes comme en Auvergne, point de champignons comme en Lorraine. Ailleurs, l'industrie et le commerce remplacent facilement ce que la terre refuse ; rien de pareil dans ces vallées reculées, d'un accès difficile, où les torrents sont les maîtres. Les Alpes sont très-pittoresques ; il y a des montagnes grandioses et fières ; le ciel est très-pur, le soleil splendide ; mais le sol en pente, maigre, peu profond, délavé, est très-sujet à la sécheresse. Tout ce que le pays donne est d'excellente qualité, mais il donne peu. Que les épis soient grillés par un soleil trop constamment beau, tout est compromis ; on ne peut compter sur d'autres

récoltes ; le pain, le vrai pain, manque, et ce sont des luttes avec la faim pour un an.

La pauvreté de cette partie des Alpes n'est, sans doute, pas étrangère au choix que la sainte Vierge en a fait pour y établir le Sanctuaire d'où devaient découler tant de faveurs signalées : Marie aime les pauvres, les humbles, les souffrants. Avec le fléau de la famine suspendu sur leur tête, ces braves gens devaient singulièrement se rendre agréables à Dieu dont ils attendaient, plus que d'autres, leur pain quotidien. Mais nous reviendrons sur ce point de vue. Ajoutons seulement ici, que, de toute part, de ces vallées si exposées à la sécheresse, on viendra souvent demander et obtenir la pluie.

VII. Pureté de Benoite

L'amour ne peut devenir une fièvre divine qu'à une condition : c'est qu'il soit pur. Nous ne voudrions pas un autre signe pour croire à la pureté de l'orpheline. Mais elle en a donné d'autres.

L'un des plus remarquables est cette perspicacité qui la distingue dès l'enfance ; c'est ce coup d'œil sûr et rapide qui plonge au fond du cœur et déroute

la plus habile hypocrisie, comme nous l'avons vu précédemment. Défiez-vous de l'œil d'un enfant, encore plus du regard d'un adulte s'il a conservé la vertu de l'enfant. Ceux qui ont un peu observé le monde sont frappés de la pénétration dont les personnes chastes sont douées. Dans l'antiquité, les vierges connaissaient l'avenir et rendaient des oracles. Les Pères de l'Église expliquent la clairvoyance des sybilles par leur virginité. Dans le christianisme, les priviléges de l'aimable vertu sont bien plus étendus. Elle est surnommée *angélique*, parce qu'elle fait de l'homme un ange. Ange exilé dans un corps, ses pieds le retiennent à la terre, mais son esprit a des ailes qui le transportent dans un monde invisible...., à moins que le Ciel ne descende auprès de lui et ne lui dévoile ses splendeurs.

L'homme et la femme ont été créés purs comme Dieu, et c'était leur plus beau privilége. Ce fut aussi le premier qu'ils perdirent après le péché. Et c'est encore le plus difficile à recouvrer, tant est profond l'abîme où ils nous entraînèrent en le perdant. Mais qu'un pauvre mortel remonte de cet abîme, sa dignité primitive reparaît avec un titre de plus : au lieu d'un privilége, c'est une vertu. Vertu sublime, sortie victorieuse d'innombrables combats. Et, comme la femme est ordinairement plus faible que l'homme, lorsqu'elle triomphe dans ces luttes, à elle sont réservées les plus précieuses

récompenses de la virginité et le nom de *vierge* par excellence.

Les faveurs dont la vierge des Alpes a été comblée dans le cours de sa longue carrière, visions, extases, clairvoyance, familiarité avec Marie et les Anges, diront mieux que nous combien sa pureté était exquise. Mais une vertu qui devait jeter un si grand éclat se leva de bonne heure et illumina toute sa jeunesse.

Avant l'âge de sept ans, puisqu'à cet âge elle perdit son père, l'auréole de l'aimable vertu rayonnait déjà si visiblement autour d'elle que l'humble chrétien, avant de mourir, en avait été réjoui : » Voilà une fille, disait-il gaiement, qui ne me coûtera » pas beaucoup à marier. » — Non, ses noces seront célébrées au Ciel. Elle passera sur la terre comme si elle n'avait pas de corps ; elle fuira devant un regard ; jamais berger ne verra la Bergère se laver les pieds au torrent ; sa mère mourra sans avoir vu le sein de la vierge ; et un jour qu'un Ange viendra dès l'aube la visiter, elle lui dira : « Attendez un moment à la porte, mon « petit Ange, je ne suis pas encore habillée. »

A sept ans, elle était donc assez belle d'innocence pour charmer son père. On se rappelle comment, à huit ans, elle consola sa mère par la même vertu. Et nous allons dire comment, vers sa dou-

zième année, elle inspira du respect aux éléments mêmes.

Les vêtements grossiers d'une bergère, la religieuse expression que Benoîte portait sur sa figure, ne la mettaient point à l'abri des dangers de la solitude ; car la solitude a aussi ses dangers. Il semble que dans ces champs en friche, éloignés des regards, où ne remue qu'un troupeau, tout soit permis au passant, et que la décence ne soit pas de mode. L'angélique Bergère avait bien vite compris le péril de son isolement. Continuellement en alerte comme le lièvre timide, comme lui elle était toujours prête à demander le salut à ses jambes agiles. Mais un jour deux muletiers la poursuivent dans la direction d'une mare, au bord de laquelle ils comptent la saisir. L'eau va bien l'arrêter ! Elle court toujours, préférant mille fois être engloutie que tomber entre leurs mains. O prodige !... elle court sur l'eau comme l'araignée des marais, et traverse la plaine liquide sans même mouiller le bas de sa robe.

Les infâmes étaient déjà dans l'eau jusqu'aux genoux. Saisis de confusion, ils rentrent en eux-mêmes, font pénitence et publient partout ce qui vient de se passer.

L'eau a respecté une autre fois la jeune vierge.

A l'âge de dix ans, elle avait été conduite par sa mère en pèlerinage à St-Sixte, paroisse de Bréziers, de l'autre côté de la Durance. Au retour, en passant la rivière à la traille, la corde se rompt, et la barque s'en va au gré des flots, qui jaillissent par-dessus les bords et menacent de l'engloutir avec tous les passagers qui sont nombreux. Que faisait Benoîte pendant que ses compagnons se lamentent en présence d'un danger aussi menaçant ? Elle dormait, disent nos manuscrits. Mais il est à croire que son âme ne dormait pas et qu'elle priait pour demander le salut des passagers. On avait déjà fait un long trajet, lorsqu'elle se réveille, et engage tout le monde à se recommander à Dieu avec confiance. Bientôt la barque s'arrête dans les graviers, en face de Tallard. Les gens qui sortaient des vêpres, voyant le danger, sonnent les cloches ; on arrive au secours de toute part ; et tout le monde est sauvé. Pouvait-il périr quelqu'un à côté de l'enfant de prédilection de la sainte Vierge ?

Un autre signe de pureté est de voir les esprits sous des formes visibles. Benoîte reçut ce don au chevet des mourants, où elle s'empressait d'accourir pour prier. Un jour, assistant à l'agonie d'une sorcière, elle vit douze démons, sous la forme de chiens, venir attendre le dernier souffle de la malade pour emporter son âme en enfer. Une autre

fois, elle vit quinze anges autour d'un petit enfant mort ; treize d'entre eux emportèrent au Ciel l'âme de l'innocent, et deux restèrent pour garder son corps.

Ce n'est là que le commencement de ses visions.

CHAPITRE II

I. RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE ENFANCE DE BENOITE. — II. SON PORTRAIT. — III. LE MONT SAINT-MAURICE. — IV. LA GROTTE DES FOURS. — V. INTERVENTION DU JUGE DE LA BARONNIE.

I. Résumé de la première enfance de Benoite

Ici se termine la narration des faits concernant l'enfance de Benoite. Lorsque nous la retrouverons, ce ne sera plus une petite fille, mais bien la compagne et l'amie de l'Epouse, marchant à sa suite sur les montagnes embaumées par les parfums du ciel. Les faits que nous venons de rapporter en font soupçonner bien d'autres qu'on désire en vain connaître. Qu'il serait doux, par exemple, d'apprendre comment elle passa le jour de sa première communion, et quels ravissements éprouva son âme d'ange, lorsque Jésus-Christ y descendit pour la première fois ? Et

qui nous dira les entretiens que la Bergère eut, sans doute, avec la nature avant de converser avec le Créateur ? Comment lui parlaient les fleurs, les papillons, les oiseaux, les torrents, les nuages, durant les longues journées qu'elle passait seule dans les champs ? Pour un cœur pur, la création est un miroir immense, dans lequel Dieu se contemple et se laisse voir : « Un cœur pur, dit l'*Imitation* « pénètre le Ciel et l'enfer. » Qui donc racontera ce que la très-pure Bergère entendait dans la solitude, et ce qu'elle répondait aux voix mystérieuses ? Hélas ! personne. A cet âge, la pauvrette n'avait pas d'historiens ; sa vie était cachée en Dieu. Et ce qu'elle ne put dérober aux regards des hommes, resta enseveli dans la réserve sournoise des bonnes gens du village, comme dans un tombeau. Nous regrettons peu ces pertes, dussent-elles nous ravir d'autres prodiges oubliés ou méconnus.

Il plane, en effet, sur la première enfance de Benoîte une demi-obscurité qui fait désirer le plein jour. Les faits merveilleux qui s'y rapportent manquent, de publicité, de contrôle et d'enquête. On serait tenté de les ranger dans un ordre inférieur s'ils n'appartenaient à tout un ensemble imposant. Ce ne sont point là assurément les grandes *Merveilles* du Laus. Mais il faut bien convenir qu'ils s'y rattachent et participent à leur certitude en tant qu'ils en font partie intégrante.

comme début, comme préparation, comme prélude nécessaire. Il n'est donc pas permis de les révoquer en doute. Et on devait fidèlement les publier, par respect pour les manuscrits qui nous dirigent, pour les fidèles qui ont le droit de connaître ces archives dressées à leur intention, pour la très-sainte Mère de Dieu qui domine tout ce qui se passe ici, et à laquelle il ne faut pas marchander les miracles petits ou peu certifiés, au moment où elle va en faire éclater de toute sorte et des plus remarquables, au grand jour de la publicité.

Ces observations viennent clore l'histoire de la première enfance de Benoîte. Voici la seconde partie de sa jeunesse, qui commence à dix-sept ans.

II. Portrait de Benoîte

Déjà proclamée la plus belle enfant du village. Benoîte parut devant les hommes avec toutes les grâces de l'innocence et de la simplicité champêtre : avec les vives couleurs que donne l'air pur et un peu âpre des montagnes ; avec la santé, la souplesse et la vigueur qu'une bergère gagne, en suivant son troupeau, sur les pentes des coteaux, sans passions, sans aucune expérience des agitations des hommes. Ajoutez à ce développement naturel, une culture, une éducation toute divine, quel n'en sera pas l'harmonieux produit ! Tel est son par-

tage : les grâces du ciel et les dons de la nature, réunis dans sa personne en sont un composé aimable qui gagne tous les cœurs : on la vénère en l'aimant. L'innocence de son âme répand sur sa figure une gaîté avenante qui prévient en sa faveur, rend son abord facile et son commerce des plus agréables. « Tout le monde s'en retourne content : » c'est le refrain qui va être répété à satiété dans le récit de ses rapports avec les hommes. On peut bien dire que ces yeux noirs reflètent le Ciel puisqu'ils contemplent tout ce qui en fait la joie. Aussi, jamais la haine, la colère ou l'envie n'ont troublé son pur regard. Point d'arrière-pensée, point de dissimulation, point d'embarras : les paroles tombent de ses lèvres en naïvetés qui font sourire, en avis qui éclairent, en prières qui justifient.

Quelle est cette sainte qui se lève de la vallée obscure et comment la classer ? Est-ce une vierge, une pénitente, une stygmatisée, une martyre, une thaumaturge, une prophétesse, une extatique ? Non. Elle a tous ces dons, mais elle reste bergère. Et jusqu'à la fin de sa vie, le peuple, dont elle est l'idole, se plaira à l'appeler la *Bergère du Laus*.

Son costume était celui des montagnes : un corset à basques et manches courtes ; une jupe à plis écrasés ; le tout de serge filée au fuseau et tissée au village. Sa tête charmante sortait de cette grossière enveloppe comme une jolie graine de sa rude

écorce. N'oublions pas le petit tablier de toile, indispensable à une bergère, ni ces larges manches de chemise froncées au poignet, si gracieuses encore aujourd'hui dans la statuaire de cette époque (1).

Mais qu'importe la beauté du corps, pourvu que l'âme soit belle ? puisque le corps, quel qu'il soit, sera détruit par la mort pour ressusciter sous une forme digne du Ciel. La beauté physique importe peu, en effet ; il est pourtant une vertu, déjà fort belle, qu'elle rehausse encore ; c'est la virginité. La vierge belle est une fleur qui réunit l'élégance des formes et la richesse des couleurs aux plus suaves parfums. La vierge belle est une hostie plus digne d'être offerte à Dieu. La vierge belle est une vierge forte ; la beauté ayant multiplié les dangers sous ses pas. La vierge est un ange ; n'est-il pas bien qu'elle en ait la beauté ?

Telle était Benoîte, lorsque l'Epouse des Cantiques sortit de ses jardins pour se montrer sur les montagnes d'Avançon.

---

(1) Il y a au Laus un tableau, fait de son vivant, qui la représente à genoux devant une apparition de la sainte Vierge. La peinture est faible et paraît faite de souvenir sans que le modèle ait posé. On y voit du moins le costume de tertiaire de *Sœur Benoîte* comme on la nommait encore, et, de plus, le témoignage de la piété d'un peintre Sicilien, reconnaissant d'une grâce. *Gratiam accepit, gratiam dedit.*

III. Le Mont Saint-Maurice

La beauté n'avait point changé la condition de Benoîte : à dix-sept ans, elle garde encore cinq *trenteniers* (1) de moutons et de chèvres dans la même vallée obscure, vêtue des mêmes habits grossiers.

La voilà, du reste, bergère pour la vie, à la différence près, qu'au lieu d'innocents agneaux, elle conduira les hommes, et que ses vêtements, sans changer de nature, exhaleront des parfums plus délicieux que celui de toutes les plantes aromatiques qu'elle foule aux pieds. Nous parlons ici sans figure.

Singulier mélange de puissance et de faiblesse, de grandeur et de pauvreté, de sagesse et de simplicité, Benoîte ne sait pas quel rôle elle va jouer dans le monde, mais elle nourrit les plus ambitieuses pensées. Depuis le jour où elle a entendu M. le Prieur dire dans un sermon que la sainte Vierge est toute miséricordieuse et toute bonne, elle brûle du désir de la voir. Non-seulement elle le désire, mais encore elle prie dans ce but. Entre ses rosaires, elle s'est imaginée d'invoquer le Saint-Esprit pour lui demander cette grâce.

Un pareil désir est quelquefois inspiré par le mauvais principe, et, en général, il faut s'en défier.

---

(1) Trentaines.

Celui de Benoîte venait du Ciel, et voilà que le Ciel lui envoie un hérault pour lui dire qu'elle sera exaucée.

Un beau jour de mai, comme elle avait conduit son troupeau à la montagne de Saint-Maurice, elle en gravit le sommet dans l'espérance d'y trouver de l'eau, car elle avait bien soif. Sur ce sommet, il y avait une chapelle en ruine, sous le vocable du bienheureux dont la montagne a gardé le nom. Saisie de respect devant ces ruines, elle se met à genoux et récite son chapelet, sans plus penser à sa soif. Elle priait encore lorsqu'un beau vieillard paraît sur les décombres. Un ample manteau rouge est drapé sur ses épaules; une mitre lui couvre le chef ; et de ses joues vermeilles descend une longue barbe éclatante de blancheur. Ce personnage ne lui était pas inconnu ; elle l'avait aperçu d'autres fois, mais de loin et sans qu'il rompît le silence. Cette fois, prenant la parole, il lui dit : « Ma fille, que faites-vous « là ? — Messire, répond la jeune fille, sans se « troubler, je garde mon bétail et prie Dieu ; je suis « venue ici pour chercher un peu d'eau. — Je vais « vous en tirer, » reprit le vieillard en se dirigeant vers un puits qui était proche. Chemin faisant, Benoîte sort un morceau de pain de son sac et dit à l'obligeant inconnu : « J'ai du bon pain, voulez-vous goûter avec moi ? — Non, répondit celui-ci. — Il faut bien que vous mangiez, reprit l'ingénue,

vous êtes si frais et si vermeil ! — Je ne vis pas du pain de la terre, dit gravement le vieillard. — Qui êtes-vous donc, demanda-t-elle, vous êtes si beau ! Seriez-vous Jésus ? — Je suis Maurice ; et le saint ajouta : J'étais honoré dans cette chapelle, et la voilà croulant de toutes parts. Malheur à ceux qui en touchent les revenus ! ils en rendront compte à Dieu. Mais il faut que mon culte se rétablisse. » En parlant ainsi, il tirait de l'eau à la Bergère. Ensuite, il l'engagea à faire son petit repas toute seule ; il resta encore longtemps avec elle, et satisfit à toutes ses questions, même les plus naïves, comme lorsqu'elle s'informa du nom qu'on donnait à ce qu'il avait sur la tête.

Cependant le soleil se couchait ; saint Maurice congédia la bergère en lui recommandant de ne plus ramener son troupeau en ces lieux, parce qu'ils faisaient partie d'un autre territoire ; qu'elle allât plutôt dans le vallon de Saint-Etienne. « C'est là, ajouta-t-il, que vous verrez la sainte Vierge. » A ce mot, Benoîte s'écrie : « Hélas ! la sainte Vierge « est au Ciel ! — Oui, continue le saint vieillard, « au Ciel et sur la terre quand il lui plaît. » Puis, pour lui donner une preuve de la vérité de ses paroles, il lui remet un bâton, en lui disant : « Vous « verrez au bas de la montagne quatre loups sortir « du bois et s'avancer sur votre troupeau ; mena- « cez-les de cette arme, ils reculeront. »

Benoîte partit, et son troupeau bondissait devant elle. Au bas de la montagne, elle vit en effet les loups prédits, les mit en fuite comme le saint le lui avait indiqué, et rentra heureuse en pensant au lendemain.

Revenons à la chapelle de Saint-Maurice ; elle est actuellement relevée de ses ruines. A certains jours, on y va en procession de Remollon et de Valserres. Une allée de lilas lui tient lieu de portique ; de gros tilleuls l'ombragent et servent de nef les jours de concours, car le monument est fort petit. Tout auprès est une maison inhabitée et un puits étroit qui s'ouvre à fleur de terre et qui a longtemps servi, à en juger par la margelle profondément cannelée en plusieurs endroits par la corde à puiser. A l'entour de la chapelle s'étend une charmante esplanade abritée des vents du nord par une forêt de sapins, et terminée au midi par le vide. De ces bords abrupts, l'œil erre sur des monts sans fin, ou plonge avec effroi dans la vallée au fond de laquelle coule la Durance.

Un ermite ne pouvait mieux choisir son ermitage.

IV. La Grotte des Fours

Le lendemain, à l'aube du jour, Benoîte est sur pied. Son troupeau, à peine lâché de la bergerie, se précipite de lui-même et tout joyeux sur le

chemin du vallon désigné par Maurice, comme s'il pressentait ce qui doit s'y passer. La Bergère n'est ni moins empressée, ni moins joyeuse ; mais elle ne sait pas se rendre compte de ses pensées.

Au fond du vallon, et à l'entrée du bois, il y avait, dans une roche à plâtre en exploitation, une petite grotte où elle avait coutume de se réfugier pour dire son chapelet. A peine arrivée en face de la grotte, elle y voit tout à coup une belle Dame tenant un admirable enfant. Ce spectacle la ravit. Mais pouvait-il entrer dans une âme aussi simple, malgré son désir et la prédiction du saint, que la glorieuse Vierge descendrait du Ciel pour la visiter? Elle ne trouve donc rien autre, dans son ingénuité naïve, que ces paroles à lui adresser : « Belle Dame, que faites-vous là ?..... Voulez-vous acheter du plâtre ? » Puis, pensant à ce pain qu'elle offre avec tant de plaisir, elle lui propose de le tremper à la fontaine pour l'engager à en manger.

La dame sourit de sa simplicité, et ne dit mot.

Pour nous, cette simplicité nous inspire une profonde vénération, quand nous la voyons l'objet des plus rares complaisances du Ciel.

Bientôt les paroles deviennent superflues entre la Dame et la Bergère. Il s'établit entre elles une communication intime et silencieuse qui remplit celle-ci de bonheur. La joie déborde sur ses traits ; toute son âme est dans ses yeux et la parole expire

sur ses lèvres, même pour demander à celle qui la ravit qui elle est. Pareille à une petite marguerite qui, au lever du soleil, ouvre sa riante corolle et tourne son sein doré vers l'astre qui la réjouit et la féconde, l'humble et gracieuse Bergère reste immobile et muette devant la radieuse étoile qui s'est levée dans ce vallon, et livre toute son âme aux mystérieuses influences de la vision qui l'éclaire, l'échauffe et la réjouit. Voir, voir toujours ce qu'elle voit, est sa nourriture, sa prière, son repos et sa vie. Le pain, le temps, le troupeau, tout, jusqu'au rosaire, est oublié..... Les étoiles la surprirent à la même place..... Le bêlement de ses brebis vint la rappeler à elle, et l'avertir qu'il était temps de se retirer.

Le jour suivant, même spectacle, même bonheur, même ravissement. Pendant près de quatre mois, chaque jour, il lui est donné de contempler celle dont la vue lui fait un paradis de la terre.

Et, chose singulière, le troupeau semble partager son bonheur : c'est en vain qu'on s'efforce de le conduire à d'autres pâturages, celui des coteaux rocailleux du vallon étant assez maigre, il ne se trouve bien que là, il se refuse d'en sortir et paraît y profiter.

Pendant la nuit, seul temps qui sépare l'heureuse Bergère de l'objet de son amour, elle en rêve, et tout en rêvant, elle se lève pour aller le

voir. Elle se surprend alors au milieu des ténèbres, courant, les pieds nus, sur les pierres du chemin, et vêtue à peine. Pendant qu'elle dort, son cœur veille, et l'amour entraîne le corps.

Dès le premier jour, Benoîte n'est plus la même: sa figure est transformée comme son âme; quelque chose de céleste s'est uni au charme de sa candeur; ses paroles ont une vertu dont on ne peut se rendre compte. Tout le monde sait, du reste, ce qui fait son bonheur; elle aimait trop pour se taire. On l'entoure, on l'interroge; elle répond à tous avec une simplicité joyeuse qui ébranle; et, à voir le changement qui s'est opéré en elle, chacun se dit : Si c'était la sainte Vierge qu'elle voit! Quant à l'humble créature, elle ne le savait point encore, et ne pensait pas même à le demander à celle qui pouvait si bien le lui apprendre. Qu'a-t-on besoin de savoir le nom du bonheur qui nous inonde?

Lorsque la Mère de Dieu se fut étroitement lié l'âme de la jeune vierge par l'attrait silencieux de la beauté, elle commença à lui parler : et ce fut pour l'instruire, l'éprouver et l'encourager. Elle en fait son élève avant d'en faire son amie et la dispensatrice de ses grâces. Elle descend même à des familiarités qui nous étonneraient si la bonté de Marie avait des bornes. C'est ainsi qu'un jour elle lui demanda un mouton, puis une chèvre magnifique qui mangeait dans la main de sa jeune

maîtresse et la portait au besoin. Benoîte aimait sa chèvre et, en retour de ses services, elle l'associait quelquefois à ses repas plus que modestes. Aussi, répondit-elle : « Belle Dame, pour le mouton, oui ; « je le compterai sur mes gages ;... pour la chèvre, « non ; elle me fait faute ; me porte pour passer « la rivière quand les eaux sont grosses : vous ne « l'auriez pas pour trente écus. — Je ne les donne- « rai pas, » reprit la bonne Dame, qui commençait ainsi par détruire dans le cœur de la pauvrette l'attachement aux choses de la terre. « Vous aimez « trop votre chèvre, poursuivit-elle ; le pain et les « raisins que vous lui donnez seraient mieux « placés dans la main des pauvres. »

Une autre fois, elle égare le troupeau pour exercer la patience de son élève, ou elle la retient fort tard au vallon pour l'exposer à être réprimandée. La réprimande ne se faisait pas attendre : un soir la maîtresse du logis y ajouta même un soufflet, en se moquant de la Dame qui charmait la Bergère.

La très-douce Vierge savait bien consoler Benoîte. Un jour, elle mit sa main divine dans les humbles mains de la pauvre Bergère. Un autre jour, elle lui permit de se reposer près d'elle et de dormir sur le bord de son manteau.

Puis, pour lui faire connaître la véritable source des consolations, elle l'envoie à l'église de Saint-

Étienne pendant qu'elle garde elle-même le troupeau ; et ne dédaignant pas même de lui apprendre à prier, comme font les mères en répétant mot à mot une prière à leurs enfants, elle lui enseigna ainsi ses litanies, et lui recommanda de les apprendre à son tour à ses compagnes et de les redire tous les soirs avec celles-ci. Après trois leçons, l'élève les sut par cœur ; puis elle s'empressa de les apprendre aux jeunes filles du village ; et bientôt on entendit chaque soir retentir la belle prière, nouvelle alors au pays et qui, depuis, y est devenue si commune. Les filles d'Avançon et de Valserres se sont bientôt mises à les réciter tous les soirs, comme les filles de Saint-Étienne. Aujourd'hui encore, toute messe dite à l'autel de Marie est suivie de ses litanies. On les chante tous les samedis et tous les dimanches ; toutes les processions qui arrivent au Laus les font entendre en gravissant la montagne. Ces litanies traditionnelles se chantent sur un air charmant, que nous n'avons entendu nulle autre part et qui a la vertu de nous arracher des larmes. — Monument fragile mais durable des premières apparitions de la sainte Vierge.

V. Intervention du Juge de la baronnie

Le maître de Benoîte ayant remarqué que son troupeau, loin de dépérir dans les maigres pâturages du vallon, était dans un état prospère, le laissa suivre son attrait sans inquiéter la Bergère. Mais il dut se demander ce que cela signifiait. Sa femme était impressionnée d'une autre manière. Charmée par une vertu qui lui était peu familière et qu'elle avait souvent mise à de rudes épreuves, l'angélique douceur de Benoîte, elle se laissait insensiblement gagner à ce que celle-ci lui racontait de ses mystérieuses entrevues, et s'en allait répétant : « Il faut qu'il y ait là quelque chose d'extraordinaire ou pour le bien ou pour le mal. » Elle prit fantaisie de s'en assurer.

Sortant à la dérobée, un beau matin, de chez elle, elle se glissa par le lit assez profond que le ruisseau a creusé depuis le bois jusqu'à l'église, et, sans être aperçue, elle arriva avant la Bergère à la grotte, où elle se cacha sous une roche. Sa curiosité pouvait être punie : mais Benoîte priait souvent pour sa maîtresse ; au lieu d'un châtiment, celle-ci trouva le salut.

D'abord, elle ne fut pas médiocrement surprise lorsque, un moment après son arrivée, elle entendit une voix suave dire à la jeune fille : « Votre

« maîtresse est là sous la roche, » et celle-ci de répondre : « Nenni, belle Dame, qui le doit mieux « savoir de nous deux? Je l'ai laissée au lit en « partant. » — Les larmes succédèrent à la surprise lorsque la femme entendit la même voix parler à fond de sa conscience, énumérer ses vices, et prononcer ces paroles : « Son salut est en grand « danger ; qu'elle fasse pénitence, qu'elle donne « aux pauvres le vin, la viande et le bouillon « qu'elle prend les jours de Pâques et de Noël ; « qu'elle se réduise au pain et à l'eau, et Dieu aura « pitié d'elle. »

Benoîte s'approcha de sa maîtresse comme celle-ci pleurait, et lui dit : « Vous m'avez fait dire une menterie à la Dame. » — « C'est bon. répondit la pécheresse, j'ai tout entendu ; je me corrigerai. »

Elle se corrigea, en effet. Elle devint humble et charitable, fréquenta les sacrements et fit l'édification de la paroisse.

Chacun put comprendre, dès lors, que l'extraordinaire était pour le bien.

On ne doutait pas de la sincérité de Benoîte. Elle était trop simple pour en imposer ; mais elle était aussi trop heureuse pour qu'on doutât de la nature de ses visions : le Ciel seul peut donner des joies si pures. L'incrédulité sur ce point n'était même plus

permise, comme on va le voir par les deux exemples suivants :

Un paysan, allant mettre le feu à un four à plâtre qu'il avait établi sur le lieu même de l'apparition, dit par bravade : « Je m'en vas chauffer la Dame de « Benoîte. » Mais voilà que le plâtre ne chauffa pas même ; il ne faisait que se durcir à mesure que le foyer gagnait d'intensité. Le malheureux prodigue le bois outre mesure : vains efforts, le feu semble avoir perdu sa vertu. Il fut donc obligé de renoncer à son entreprise, et s'en retourna confus.

L'autre exemple fut donné par un prêtre mondain. Comme il chassait dans le vallon de Saint-Étienne, en compagnie de deux femmes, « pour plaisanter et faire l'aimable, il lance ses chiens de chasse dans le bois, disant : Allez manger la Dame de Benoîte..... Impiété, continue le vénérable Archidiacre de Gap, qui lui coûta cher, et dont il fut bien châtié. Il prend une grosse maladie, des accidents fâcheux qui le font grandement souffrir, sans que ses courses et ses voyages pour trouver des médecins le puissent guérir. »

Anticipons ici sur l'histoire, pour dire que le chasseur fut guéri ensuite, par la Dame de Benoîte et les prières de celle-ci, au Laus, où la sainte Vierge avait établi son empire terrestre ; et, qu'étant retombé dans les mêmes égarements et les mêmes

douleurs, Benoîte lui apparut à son lit de mort, comme un ange consolateur, pour sauver l'âme, puisque le corps était perdu.

Quant au fabricant de plâtre, après six ans de chômage, mourant de faim, au milieu d'un hiver rigoureux, il alla aussi au Laus et demanda à Benoîte s'il pouvait reprendre son industrie. Oui, répondit-elle simplement, et l'interdit céleste se trouva levé.

Revenons à notre récit. Des faits aussi extraordinaires et aussi publics que le châtiment providentiel de ces deux esprits forts et la conversion de la femme qui voulait éclaircir ses doutes, faits subsistants qu'il était loisible à chacun de constater à toute heure, confirmèrent nécessairement des récits qu'on était déjà porté à croire en voyant la simplicité, la joie, la piété, l'heureuse transformation de celle qui les faisait. Or, le bruit de ces choses ne pouvait plus rester enfermé dans la vallée ; il passa les montagnes, et la ville de Gap en était saisie lorsque le juge de la vallée, M. Grimaud, arriva sur les lieux pour s'en enquérir. Écoutons-le parler :

« Comme c'est l'ordinaire des enfants de ne pouvoir rien céler, et possible par l'ordre de la Providence divine, nostre Bergère s'estant expli-

quée de cette apparition à une infinité de personnes, sur l'advis qui m'en fust donné, comme juge de la vallée d'Avançon je creus estre obligé par le debvoir de ma charge et la gloire de Dieu de tascher de sçavoir ce que ce pouvoit estre, et de parler en particulier à nostre Bergère. Et pour cet effect je me rendis au dict lieu de Saint-Estienne au commencement du mois d'aoust 1664. Et comme elle se trouvait absente, veu qu'elle gardoit les brebis au lieu accoutumé, je l'envoi quérir. Estant venue, je la pris en particulier. Je la trouvai fort raisonnable, d'une humeur fort sincère, et nullement capable d'invention. Je l'interrogeai fort particulièrement sur tout ce qui nous avoit esté rapporté ; mesme je lui représentai le mal qu'elle ferait de dire des choses lesquelles ne fussent point. Et après plusieurs remontrances que je luy fis sur l'importance de telles choses, et si elle n'y estoit point induite par quelqu'un, elle me confirma tout ce que dessus (les diverses apparitions) aveq une asseurance et gaieté non pareilles, et me tesmoigna aussi (ce que je leus sur son visage) qu'elle recevoit une joie et satisfaction incomparables de cette apparition, sans en estre troublée. Je lui demandai si elle avoit l'asseurance de luy parler. Laquelle me dit que non. Ce qui m'obligea, par sainte inspiration que sans double c'estoit la sainte Vierge qui luy apparoissoit aveq le petit Jésus, ce qui estoit

un bonheur très-particulier pour elle, de luy dire qu'elle luy debvoit parler, mais qu'auparavant elle se debvoit confesser, communier, et mestre en estat de grâce; après quoi, elle pourroit luy parler hardiment et sans crainte. Je luy dis telles paroles qu'elle luy debvoit adresser : Ma bonne Dame, je suis, et tout le monde de ce lieu, en grande peine pour sçavoir qui vous estes; seriez-vous point la Mère de nostre bon Dieu? Ayez la bonté de me le dire, et l'on feroit bastir ici une chapelle pour vous y honorer et servir. »

Benoîte fit tout ce que le pieux juge lui avait conseillé. Après s'être bien préparée, elle alla auprès de la très-douce Dame, et lui adressa, dans le but de savoir si elle était la sainte Vierge et si elle voulait qu'on lui élevât une chapelle sur le lieu, la petite « harangue » que nous venons de lire. La sainte Vierge répondit à la Bergère : JE SUIS MARIE, MÈRE DE JÉSUS. Puis, elle ajouta : « Mon « fils veut être honoré dans cette paroisse, mais « non dans ce lieu. » — On se souvient que le Laus était alors de la paroisse de Saint-Étienne.

La belle Dame était donc bien MARIE. Ce nom si doux dut faire tressaillir la jeune fille, mais non l'étonner ; le bonheur qu'elle avait goûté jusque-là était trop grand, pour qu'il pût de beaucoup s'accroître par un mot qu'elle n'avait pas même éprouvé

le besoin de savoir. Habituée à contempler de ses yeux mortels l'auguste Reine du ciel, sans la connaître, elle ne désirait rien de plus. Aussi, est-elle tout autant familière avec Marie, Mère de Jésus, qu'avec la *Dame au beau poupon*. Et dans le moment même elle en donne la preuve. La sainte Vierge voulant autoriser publiquement la croyance à la révélation qu'elle venait de faire, commanda à Benoîte d'amener les filles de Saint-Étienne en procession à la grotte. A quoi elle répondit avec cette ingénuité qui nous charme, puisque Dieu l'aime : « Possible qu'elles ne me voudront pas « croire : *écrivez-le*. — Il n'est pas nécessaire, » reprit la douce Vierge en disparaissant.

La procession eut lieu le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, 29 août. Non-seulement les filles, mais tous les habitants de Saint-Étienne y assistèrent sous la présidence de M. Fraisse, prieur du lieu, et de M. le Juge de paix, qui était là pour observer attentivement tout ce qui se passait. Écoutons encore celui-ci. Il raconte la scène qui eut lieu après que la procession se fut retirée.

« Tandis que je priois Dieu, mais ardemment et « de toute l'estendue de mes forces, de me faire « cognoistre sa sainte volonté, récitant l'office de la « sainte Vierge à genoux sur une pierre, distant

« seulement de cinq ou six pas de nostre Bergère,
« elle m'advertit aveq un ton de joye tout-à-faict
« extraordinaire, en me disant telles paroles : « Eh !
« Monsieur le Juge, voyez-vous la Damoyselle !....
« Je la vois ! Venez vittement. » Il ne faut pas dire
« si je m'y rendis à grands pas. Où estant je luy
« dis : où est-elle ? — Sur quoy elle me respondit,
« regardant dans l'antre aveq joye et estonnement
« tout ensemble : Quoy ! Monsieur, vous ne la voyez
« pas ?..... Et sur ce que je luy dis que je n'estois
« pas homme de bien pour mériter un pareil hon-
« neur, elle me dit : Monsieur, elle vous tend
« la main !..... Ce qui m'obligea, le chapeau
« au poing et à genoux, de tendre la main dans
« l'antre pour sçauoir si quelque chose d'invisible
« me toucheroit. Mais la vérité est que je ne tou-
« chay rien. Et, dans ce temps, la Bergère me dit
« que la Damoyselle disparoissoit et s'enfonçoit
« dans l'antre. »

M. Grimaud était homme de bien ; mais il faut avoir des yeux bien purs pour voir la sainte Vierge. Il le comprit, et sa foi fut loin d'être ébranlée ; il déclare, au contraire, que dès ce moment il prévit quelque grand bonheur pour le pays. Du reste, il fut toute sa vie très-dévot à Notre-Dame du Laus, qui lui accorda plusieurs grâces particulières, entre autres, la guérison miraculeuse d'un de ses enfants qui perdait la vue.

Après que tout le monde se fut retiré, Benoîte était encore à prier dans le vallon. La sainte Vierge lui apparut de nouveau et lui dit : « Vous ne me « verrez plus dans ce lieu. »

Le lieu est trop resserré, en effet, pour qu'on pût y bâtir une église.

Quand à la grotte où Marie s'est montrée si souvent, elle a fait place à une petite chapelle, dite Notre-Dame-des-Fours. Mais ces lieux sont un peu délaissés depuis que les prodiges ont passé de l'autre côté de la vallée.



CHAPITRE III

LA SAINTE VIERGE AU LAUS

I. LE PINDRAU. — II. LE LAUS. — III. LA CHAPELLE DE BON-RENCONTRE.

I. Le Pindrau.

NON-seulement Benoîte ne vit plus la sainte Vierge dans le vallon, mais encore elle ne la vit plus nulle part pendant un mois. C'était peut-être un moyen ménagé par sa divine Institutrice pour lui faire expier la célébrité qui venait de s'attacher à ses pas.

Certes, la privation lui fut sensible ; elle en ressentit un profond chagrin, et rien ne pouvait la consoler. Il semblait que la vie se fût retirée de son âme ; ses yeux, naguère si brillants de joie, étaient noyés dans les larmes. Elle errait ainsi en pleurant et cherchant partout celle qui seule avait la

puissance de lui rendre la vie et le bonheur. Elle ne pouvait plus vivre désormais sans sa divine Mère.

Le vallon n'ayant plus rien qui l'attirât, elle n'y conduisait plus son troupeau. Elle le dirigeait de préférence vers le bas du village, d'où l'œil peut facilement parcourir les deux versants des montagnes. Et là, elle demandait à tous les vents du ciel s'ils avaient vu sa Bien-Aimée.

Or, comme elle languissait un jour dans ces parages, elle voit tout à coup de l'autre côté de la rivière et à mi-côte du monticule derrière lequel se cache le Laus, elle voit une lumière éblouissante comme le soleil, qui s'est posée là. C'est Elle ; elle la reconnaît malgré l'éclat qui l'environne, et ce cri s'échappa de son sein : « Oh ! ma bonne Mère, « pourquoi m'avez-vous privée si lontemps du bon-« heur de vous voir ? » En même temps elle court à elle. La rivière était grosse : Benoîte la passe sur sa bonne chèvre, gravit le coteau, portée par les ailes de l'amour, et se jette aux pieds de l'éblouissante Reine.

De quelles consolations ne dut-elle pas être inondée dans cet heureux moment !..... Mais nous ne pouvons que les présumer : elles restèrent ensevelies dans son âme comme tant d'autres choses admirables qui lui furent certainement révélées pendant les heures délicieuses qu'elle passait avec Marie. Tout ce que nous savons, c'est que la sainte

Vierge lui indiqua la chapelle du Laus pour le lieu où elle lui apparaîtrait désormais. Elle lui dit aussi qu'elle reconnaîtra sa divine présence, dès la porte du petit oratoire, à de bonnes odeurs.....; puis elle disparut.

Le lieu où venaient de se poser ses pieds s'appelle *Pindrau*. On y a élevé un petit monument commémoratif, que le pèlerin rencontre en montant au Laus par le chemin de Saint-Étienne.

Avant de raconter avec quel empressement Benoîte vint, le jour suivant, au nouveau rendez-vous, faisons connaître le Laus.

II. Le Laus.

Qu'on se figure un petit bassin riant et fertile, jeté comme une nappe, depuis le sommet du coteau arrondi qui s'élève sur la plaine jusqu'au flanc d'une haute montagne qui le domine et l'encadre en demi-cercle de ses rochers à pic et de ses forêts suspendues sur des ravins. Abrité des vents du nord et de l'ouest par cette magnifique enceinte, il étale paisiblement au soleil sa riche parure de bosquets, de moissons et de plantes alpines, entre deux ravins creusés par les eaux. La végétation y est vigoureuse et précoce, l'air pur, et les fleurs belles. On ne peut faire un pas sans rencontrer des

plantes aromatiques aux pétales bleus et d'une essence exquise, dont l'une surtout, rare sur les autres montagnes, rappelle la Judée : l'hysope chanté par David. Un horizon clos de tous côtés par des montagnes boisées, derrière lesquelles se dressent des crêtes ardues et blanchies par la neige, repose délicieusement la vue et remplit l'âme d'un religieux saisissement, en dérobant de toutes parts le spectacle du monde habité. A la réserve de quelques chaumières, tout est silencieux et solitaire, de près comme de loin.

Un lac, déjà desséché au temps dont nous parlons, occupait le fond du bassin, et lui a laissé son nom : *Laus*, prononcé selon le génie de l'idiome des montagnes *lahous*, veut dire lac ; c'est le mot *lacus* avec l'aspiration du *c*. La piété de M. Grimaud lui a fait voir dans *Laus* le mot latin qui signifie *louange*, et il l'applique au désir que Marie avait d'être honorée dans ce lieu.

Ce lac solitaire, entouré de forêts, devait singulièrement favoriser les mystères des Druides. Un couteau de sacrifice, en pierre dure, et de forme barbare, trouvé au Laus, porte à croire, en effet, que les Gaulois auraient anciennement établi là leur culte, consacrant ainsi d'avance le lieu que Marie devait adopter, car ils honoraient, sans la connaître, *la Vierge qui devait enfanter* ; et l'Eglise s'est toujours plu à élever partout ses autels à la place

de quelque autel païen, autant pour perpétuer que pour réparer le sacrifice.

Les montagnes qui entourent le Laus sont devenues célèbres ; apprenons à les connaître. Si l'on s'avance sur le bord du vallon, on a devant soi le mont Théus ; un peu à droite, le mont Saint-Maurice, dont nous avons déjà parlé ; derrière soi, la montagne des Frâches, et à gauche, le mont de l'Aigle. La vallée d'Avançon coupe cette enceinte, pour déboucher à droite sur la Durance, et à gauche sur la route qui va de Gap à Embrun..... Embrun, alors siége archiépiscopal et princier, dont la puissance est venue se briser aux pieds d'une humble bergère.

On arrive au Laus par trois points différents : du côté de l'Avance, en gravissant le coteau, à ses deux extrémités, par des sentiers rapides ; et du côté de Gap, en descendant la montagne par un chemin en lacet. Lorsqu'on suit cette petite voie, on arrive tout à coup en vue du fortuné vallon, dont l'aspect, se déroulant sous les pieds du voyageur, ne manque jamais de l'impressionner vivement.

Ces voies ont été tracées par les pèlerins. Lorsque la sainte Vierge vint au Laus pour la première fois, c'était une solitude presque séquestrée du commerce des hommes. Cependant quelques familles s'y était établies ; et leur éloignement de l'église

paroissiale les avait engagées à se bâtir une petite chapelle (1640), qui fut dédiée à Notre-Dame de Bon-Rencontre. L'édifice n'avait de beau que le nom: quatre murs renfermant un espace de huit pieds ; un toit de chaume ; un autel en maçonnerie; deux petits chandeliers de bois et un ciboire en étain, le constituaient tout entier, dans sa masse et ses ornements. Or, c'est dans cette humble chapelle que la Reine du Ciel vient habiter ; — c'est là qu'elle attend la Bergère. — Ne dirait-on pas qu'elle cherche une autre étable de Bethléem ? Si ce n'est pas une étable, c'est au moins une chaumière : et, pour la rendre reconnaissable parmi les chaumières du lieu, elle est obligée de donner un signe à Benoîte, à savoir : *de bonnes odeurs*, sensibles dès la porte du pauvre oratoire. Oui, c'est là que l'auguste Vierge vient habiter ; c'est là qu'elle va se complaire ; c'est là, enfin, qu'elle va répandre un luxe de grâces peut-être inouï dans les annales de la foi.

Elle aime encore tant la pauvreté, qu'avant de manifester sa présence au monde, elle va rester longtemps seule à seule avec la pauvre Bergère dans le pauvre monument.

III. La Chapelle de Bon-Rencontre

Dès le lendemain de l'apparition sur le Pindrau, Benoîte, parée d'un tablier bien propre, ramène

son troupeau au même lieu, où, le laissant paître en liberté, elle passe la rivière, gravit le coteau et s'engage dans les bois, non sans s'égarer et pleurer, impatiente de trouver la cabane dont la porte exhalera des parfums.

Elle la trouve enfin ; elle entre avec empressement, et voit la radieuse Vierge sur l'autel ; en même temps, elle tombe à genoux, se prosterne jusqu'à terre, muette de bonheur. Cependant Marie fait entendre sa voix céleste, et c'est pour parler à la jeune fille des larmes qu'elle a versées et l'exhorter à la résignation : « Une autre fois, il « ne faudra pas pleurer, » lui dit-elle comme à un enfant. — C'était bien son enfant en effet. — Aussi Benoîte ne l'appelait plus que sa *Bonne Mère*, et depuis, le mot est resté. — Aujourd'hui encore, dans tout le vallon, la sainte Vierge est connue sous le nom de *la Bonne Mère*....., monument d'autant plus sûr, que le titre est nouveau, même après que l'Eglise semble avoir épuisé les noms de la sainte Vierge dans les litanies ; car celui-ci ne s'y trouve point. Benoîte, en se relevant, voit l'autel où reposent les pieds de l'auguste Vierge, déjà si pauvre en lui-même, encore tout dégarni et couvert de poussière. A cette vue, son tablier lui vient à l'esprit : « Ma bonne Mère, « s'écrie-t-elle, agréez que je détache mon tablier « pour le mettre sous vos pieds, il est tout blanc.

« — Non, répond la sainte Vierge, gardez-le. » Puis, elle se met à causer familièrement de ses projets avec la Bergère, comme si elle eût parlé à une amie : « Dans peu, lui dit-elle, il ne manquera « rien ici, ni nappes ni ornements ; je veux y faire « bâtir une église en l'honneur de mon très-cher « Fils et au mien, où beaucoup de pécheurs et de « pécheresses viendront se convertir ; elle sera « grande comme je la veux ; et c'est là que je « vous apparaîtrai souvent. — Où prendra-t-on de « l'argent pour bâtir cette église ? » demande la Bergère, qui connaissait la misère du pays ; « vous « serez peut-être obligée de rester dans cette petite « chapelle. — Soyez sans inquiétude, répond Marie, « l'argent ne manquera point ; et *je veux que ce « soit celui des pauvres.* » L'argent des pauvres est plus précieux en effet ; aussi verrons-nous que, tout en le préférant, elle en use elle-même avec une religieuse épargne.

Nous ne doutons pas que Marie n'ait agréé les magnifiques chapelles que les trésors des princesses et des rois lui ont élevées dans le moyen âge ; mais lorsqu'elle commande elle-même, comme elle va le faire ici, elle oublie son trône d'or et sa couronne de diamants, pour ne se souvenir que de Bethléem,..... de l'Égypte,..... du Calvaire, et pratiquer encore la pauvreté dans la gloire !.....

Après un long entretien, dont tous les détails ne

nous sont pas parvenus, Marie congédia Benoîte, car il se faisait tard et elle voulait que la Bergère rentrât avant la nuit avec son troupeau.

On était alors à la fin de septembre (même année, 1664). Tous les jours jusqu'au printemps, autant que son devoir et les neiges pouvaient le lui permettre, Benoîte revint assidûment passer plusieurs heures aux pieds de son aimable Maîtresse, qui ne manqua jamais de se trouver au rendez-vous. Elle y eût passé toute sa vie, oubliant de manger et de dormir, tant elle y était heureuse ; mais Marie ne voulait point lui ôter le mérite du travail, de l'obéissance et de l'humilité que comporte la condition de bergère : elle lui faisait toujours connaître le moment de se retirer assez tôt pour que son devoir n'en souffrît pas. De même, ne voulant la voir parée qu'à l'intérieur, elle lui défend de porter une belle robe que M. du Saix, gouverneur de Gap, lui avait envoyée pour honorer la jeune amie de la sainte Vierge.

Pendant ces entrevues, Marie continuait avec une douceur et une patience de mère l'éducation de son élève : elle la formait graduellement à sa future mission, sur les lieux mêmes où elle devait l'accomplir. En attendant, elle lui recommande déjà de *bien prier pour les pécheurs*, et l'associe par là à son grand but, qui est leur conversion.

On peut même ajouter qu'elle lui en fit sentir l'importance, quand on voit avec quel amour la jeune fille se livre à sa tâche sublime. On ne la rencontre plus que le rosaire à la main, et une pensée grave dans ses yeux innocents. Le jour n'épuise point sa ferveur : elle se lève la nuit pendant le sommeil de ses maîtres, et va silencieusement s'agenouiller au seuil de l'église du village, où l'aube vient la surprendre. Quelquefois un ange lui ouvre la porte du saint lieu, pour lui permettre d'y entrer. Ne soyons pas étonnés de voir un ange à son service, puisque la Reine des anges l'honore si extraordinairement ; les anges vont s'empresser autour d'elle et l'assister dans maintes occasions de sa vie. C'est ainsi qu'un jour de ce même automne, ayant été envoyée ramasser de l'herbe du côté de Valserres, elle entra d'abord à l'église dudit lieu avant de se mettre à l'ouvrage. Son intention était de ne faire qu'une courte prière ; mais elle fut ravie et resta en extase toute la journée. Lorsqu'elle revint à elle, le soleil avait disparu derrière les montagnes ; elle sortit donc avec inquiétude de l'église et fut toute surprise de trouver à la porte un fagot d'herbes lié avec la corde qu'elle y avait laissée. Un ange le lui avait préparé pendant qu'elle parcourait les régions célestes.

. . . .

Quant au public, il attendait dans une religieuse stupeur ce qui arriverait. Cependant quelques personnes allèrent au Laus ; les filles d'Avançon s'y rendirent assidûment tout l'hiver, pour y chanter les litanies et des cantiques, bravant intrépidement les neiges. Mais les grands concours ne commencèrent que l'année suivante, au printemps, alors que Marie ouvrit ses mains pleines de grâces.

PÈLERINAGE

CHAPITRE IV

CONCOURS, LEUR RAISON

Le 25 mars, jour de l'Annonciation (1665), le Laus est envahi par la foule. A la croix de mai, *trente-cinq processions* s'y rencontrent à la fois. Depuis la Pentecôte jusqu'à la fin de l'année suivante, c'est-à dire dans l'espace d'un an, si on déduit le temps d'un hiver, où les chemins sont fermés par les neiges et les torrents débordés, *cent trente mille âmes* ont passé là, au rapport de M. Grimaud.

Cent trente mille âmes dans ce pli de montagne, dans cette solitude à peine connue ! Toute la population de la province ne fournirait pas ce chiffre. D'où viennent donc ces masses d'hommes ? — De partout, de toutes les parties du Dauphiné, de la

Savoie, du Piémont, de la Provence, du Lyonnais, et même du fond de l'Espagne. Un homme boiteux arrive de deux cents lieues, marchant à pied avec sa béquille. — Qui a convié tous ces étrangers? — Personne, excepté ceux qui reviennent et qui ont vu ; car à cette époque, il n'y a point de journaux. Et remarquons que la foule est composée, comme le monde, de gens de tout état, de toute condition et de tout sexe : on y compte même beaucoup de curieux, de contradicteurs et d'opposants, qui s'en retournent pénétrés, transformés, convaincus, convertis. — Mais où se rassemble cette foule, puisque l'oratoire est si petit?..... Où se fait le culte?....— En plein vent : on dresse des autels sous les arbres, des confessionnaux dans tous les recoins; et les prêtres, accourus avec les fidèles, exercent leur ministère, en passant au milieu de la foule stupéfaite. — Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire dans ce creux des montagnes?

La plus extraordinaire de toutes les choses :.... c'est que l'auguste Vierge qui fait la joie du Ciel préside là, non point sous forme d'image, mais en réalité. Elle y vient en personne avec sa ravissante beauté et son cœur plein de tendresse; elle se fait voir; elle parle, commande, et laisse exhaler de sa robe d'or de suaves parfums inconnus de la terre. En même temps, les prodiges de toutes sortes se multiplient autour d'elle. Une seule personne, à la

vérité, la voit, l'entend, lui parle; mais la foule voit les prodiges, bien mieux, elle est admise indifféremment à respirer les célestes parfums, qui l'enivrent de bonheur. Si l'angélique Bergère seule voit l'admirable Vierge, l'entend et lui parle, il arrive que les personnes présentes, s'il en est, entendent la voix divine; mais c'est rare, n'en parlons pas. Benoite prouve, sans même y penser, qu'elle la voit, l'entend..... elle le prouve par d'irréfragables moyens. D'abord, on le comprend à la joie rayonnante qu'elle rapporte de ces inestimables entrevues; puis, les parfums dont ses vêtements grossiers sont imprégnés dans cette atmosphère du Ciel, le disent aussi à leur manière; mais, par-dessus tout, elle touche, dans la région secrète du doute, un ressort qui fait jaillir la lumière, et force la conviction des plus opiniâtres. C'est ce qu'il faut faire comprendre par quelques traits de sa vie.

Lorsque la Bergère se présente, *au nom de la Mère de Dieu*, devant l'Illustrissime Archevêque d'Embrun, Mgr de Genlis, qu'elle lui dicte des devoirs à remplir, qu'elle le menace des châtiments du Ciel s'il n'obéit pas, le Pontife écoute la Bergère et se tait. — Certes, ce silence est significatif. — Mais d'autres parlent.

Un beau matin, Benoite paraît devant M. Colon-

gue-Foresta, alors vicaire général de Marseille, et depuis, évêque d'Apt, qu'elle n'a jamais vu. Tout d'abord, elle lui dit: « *Je viens de la part de la* « *sainte Vierge*, vous avertir que vous avez dans « l'esprit des choses qui ne sont pas agréables à « Dieu de la manière que vous les avez projetées. « —Que voulez-vous dire ? » demande sèchement le Vicaire général. Elle passe alors en revue tout ce qu'il a dans l'esprit, et lui indique la conduite qu'il doit suivre dans ses projets. L'homme d'église, entendant raconter des choses qu'il n'a pas même confiées à son directeur, est frappé d'étonnement et d'admiration. Il se fait un devoir de publier que l'esprit de Dieu est avec cette sainte fille, et bénit hautement la sainte Vierge qui la lui a envoyée.

Les choses parlent d'elles-mêmes, lorsqu'elle avertit un homme du Laus qu'il mourra dans deux mois : et que celui-ci règle ses affaires, dit adieu à ses parents, choisit sa place au cimetière, fait célébrer un servive, et meurt au jour dit.

L'étonnement redouble, quand la femme de ce dernier, ayant demandé à Benoîte de quelle couleur elle devait faire son deuil ; et que celle-ci lui ayant désigné le blanc, couleur inusitée en pareil cas, cette femme mourut au bout de huit jours et fut enveloppée d'un linceul blanc ! —Mais, dans ce cas,

on ne se demande pas si Benoîte voit la sainte Vierge. — Ce couple était indigne de vivre sur la terre sainte du Laus : la Souveraine du lieu l'envoie dans l'autre monde, après lui avoir ménagé, par le moyen de sa jeune messagère, le temps de se préparer.

Benoîte ne doute certes pas de la réalité de ses visions. M. du Saix, Gouverneur de Gap, le même qui lui avait envoyé une belle robe, était venu la consulter dans une grave maladie. Benoîte lui répondit qu'il ne s'en relèverait pas. Et M. du Saix avait reçu l'arrêt en levant les yeux au ciel, avec résignation, car il était homme de bien. Cependant, comme Ezéchias, croyant d'en rappeler, il tenta tous les moyens de l'art, et compta même cent louis d'or à un médecin de Venise qui lui avait promis de le guérir. Il fut mieux après quelques jours de traitement, et se crut guéri. On vint dire à Benoîte qu'il était sauvé. « Le moyen que cela soit, répon-« dit-elle, puisque la sainte Vierge a dit qu'il ne « guérirait pas ! » — Au bout de sept jours, M. du Saix avait cessé de vivre. — Encore une fois, après des coups pareils, on ne demande pas si l'angélique créature voit la sainte Vierge.

Mais voici un trait plus frappant.

Benoîte va dans les environs du Laus visiter un

vieillard, et lui dit en l'abordant : « Je viens *de la « part de ma Bonne Mère* vous avertir des dangers « qui menacent votre salut : vous ne vous êtes « jamais bien confessé (jamais !.... et il était vieux). « — Comment cela ? demanda celui-ci. — Vous « n'avez jamais osé déclarer un péché que vous « commettez encore ! — Quel est ce péché ? dit le « vieillard. — La Mère de Dieu l'a nommé X... (1), « pour moi, je ne sais pas ce que c'est. » — Cet homme devait savoir ce que c'était. — « Ce n'est « pas vrai, » répondit-il vivement. — « Si ce n'était « pas, reprend la Bergère, la sainte Vierge ne l'au- « rait pas dit. » — « Vous en avez menti, répliqua « l'infortuné. » Benoîte s'en retourna.

Mais, si ce qu'elle vient de dire est vrai, le coupable doit voir clairement que le crime qu'il a caché toute sa vie, au prix de nombreux sacriléges, qu'il commet encore, au risque de le porter au tribunal du Juge suprême, ne peut être connu de l'humble fille que par le moyen de la sainte Vierge qui l'envoie.

« Un mois après, poursuit le saint abbé Peythieu « qui rapporte ce fait, le vieillard vint frapper à ma « chambre, et me dit en pleurant qu'il était au

(1) Le péché en question est nommé en toutes lettres dans nos manuscrits ; comme c'est une chose infâme, on n'a pas cru devoir le désigner même par la première lettre.

« désespoir d'avoir donné deux démentis à *sainte*
« Benoîte (ainsi la nommait-il), qui lui avait révélé
« toute sa vie. Il se met à genoux pour se confes-
« ser. Je fis mon possible pour qu'il fît une bonne
« confession générale. Quand nous eûmes fini, je
« lui demandai s'il voulait que je dise à Benoîte
« qu'il s'était bien confessé. Comme je tardais un
« peu dans ma chambre, mon vieillard partit. Je
« ne laisse pas de dire à Benoîte, la première fois
« que je la rencontre, que tout s'était bien passé.
« Elle me répond sur-le-champ : « Nenni, il n'a
« pas osé dire un si grand nombre. » Je fus sur-
« pris, après tous les soins que j'avais pris. Et, en
« même temps, je fus consolé, parce que Benoîte
« me dit qu'un jour viendrait où je connaîtrais
« toute la vérité.

« Un an après (qu'il passe sans se confesser), il
« tombe malade d'une fièvre continue. Benoîte
« m'avertit d'aller le voir ; ce que je fis. D'abord,
« il me demande à se confesser. Je lui dis qu'aupa-
« ravant je voulais savoir si ce que Benoîte m'avait
« dit était vrai, qu'il n'avait osé déclarer tout
« le nombre de ses péchés. — Il n'est que trop
« vrai, reprit-il, la honte et le démon m'ont fermé
« la bouche. » — Ainsi, Benoîte avait dit vrai.

Nous le répétons, après des traits pareils souvent renouvelés, il est impossible de douter que Benoîte

ne voie celle dont la présence se manifeste par tant d'autres signes. La plus extraordinaire des *Merveilles* est donc aussi la plus sûre ; et ces grands concours se trouvent expliqués. Et comme les apparitions de la sainte Vierge vont se renouveler, par intervalles, pendant CINQUANTE-TROIS ANS, on comprend que ces concours primitifs ne feront qu'augmenter. On verra même, lors de l'invasion des armées alliées par le Piémont, tout un régiment de l'armée de Turenne venir en dévotion au Laus.

Les grands concours ont déjà changé de face, le recueillement le plus profond remplace la curiosité. On n'aborde plus qu'en tremblant la terre que la sainte Vierge habite. Aussitôt qu'un pèlerin touche le sol sacré du Laus, il tombe à genoux, il se prosterne le visage dans la poussière, et quitte sa chaussure. Les masses arrivent sous la forme religieuse de processions, en chantant des cantiques. A certains jours, le vallon se transforme en un vaste temple, dont les échos répètent des prières, des cris d'admiration et de joie. On y voit arriver d'Orcières une procession de vierges marchant pieds nus, couronnées d'épines, les cheveux abattus, les yeux baignés de larmes, et soupirant les plus beaux chants de pénitence.

Le spectacle seul de la foi des pèlerins ramène un grand nombre de protestants.

Le Laus est un petit royaume abandonné à Marie en toute propriété, à une condition pourtant, qu'on nommerait onéreuse, si elle ne lui était agréable : *la conversion des pécheurs.* Et c'est elle qui nous l'apprend : MON FILS M'A OCTROYÉ CE LIEU POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS. Elle va donc se mettre à l'œuvre. Déjà elle a fait choix d'un palais et d'un ministre, qui lui rappellent les plus chers souvenirs de sa vie sur la terre. Bientôt elle va envoyer à son ministre messagers sur messagers, lorsqu'elle ne sera pas présente sur les lieux ; ses anges vont continuellement descendre du Ciel au Laus. Elle y viendra elle-même fréquemment, et toutes les fois que sa présence sera nécessaire. Les anges ne seront visibles, ainsi que leur Souveraine, qu'à l'angélique Bergère ; mais leur présence sera connue des hommes, ainsi que la présence de la sainte Vierge, par les révélations les plus inattendues. Maintenant que tout est prêt, il s'agit d'attirer les pécheurs et de les prendre comme au piége. Les moyens imaginés par la sainte Vierge pour atteindre ce double but sont nombreux et admirables. Ils composent une série de merveilles dignes de la grande merveille qu'on connaît déjà, et qui vont se classer dans les chapitres suivants.

CHAPITRE V

GUÉRISONS MIRACULEUSES

Un des moyens les plus infaillibles employés par la sainte Vierge pour attirer les pécheurs, fut de guérir leurs infirmités corporelles. Les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent, comme dans la Judée au passage de son divin Fils. A tout instant, ce cri s'échappe de la foule : « Miracle ! miracle ! je suis guéri. » Les prodiges tombent des mains de Marie avec tant de facilité, qu'elle paraît quelquefois ne pas s'en apercevoir. Il n'y a plus d'infirmités rebelles devant sa puissance. Les pauvres, habitués à vivre avec la douleur, et les riches, qui ont épuisé les moyens de la repousser, se rencontrent autour de son sanctuaire dans ’unanimes acclamations. Les médecins eux-mêmes

accourent à celle qui a pris le sceptre de la vie. Et il est à remarquer que la première guérison miraculeuse opérée au Laus fut celle d'un fils de médecin, maître Antoine de Caseneuve, de Gap. Il ne faut pas dire si la clientèle suivait avec empressement les médecins au pèlerinage : ceux qui ne pouvaient pas s'y traîner s'y faisaient conduire liés sur des mulets. Il n'y avait pas de chemin à voiture.

La présence du malade n'est pas même nécessaire, car la vertu de Marie opère à distance. Ceux qui sont trop faibles, trop pauvres ou trop éloignés, se *vouent* à Notre-Dame du Laus, de tous les points où son nom a pénétré ; et viennent ensuite, pleins de santé et de joie, rendre leur *vœu* à son sanctuaire. C'est ainsi que font tous ceux qui se trouvent dans un danger pressant, qui luttent avec l'agonie, ou que la tempête a surpris sur les mers ; car le sanctuaire des Alpes est connu jusque sur l'Océan : témoin des chaînes de captif appendues, en *ex-voto*, aux murs de son temple, par un chrétien échappé des mains de corsaires musulmans.

Ce fut aussi en faveur des mêmes malades, pauvres, éloignés, empêchés, que la sainte Vierge communiqua à l'huile de la lampe qui brûle devant son autel, la vertu de guérir au loin. Elle fait

connaître cette nouvelle bonté à la Bergère, en lui disant « que ceux qui se serviront avec foi de cette huile pour oindre leurs membres malades, en seront grandement soulagés. » La lampe est donc pleine désormais d'un baume sans prix. Aussi ne songe-t-on pas à en tirer le moindre bénéfice; chacun peut y puiser soi-même en toute liberté et sans contrôle, et personne n'est là qui vienne lui réclamer même la valeur matérielle de l'antidote divin. Comme ce simple trait de largesse et de générosité fait voir que c'est une mère et une Reine qui commande ici !

Qu'on se figure maintenant, si l'on peut, le genre d'enthousiasme qui doit animer ces grandes assemblées, lorsqu'on les voit presque toutes composées de malades surnaturellement guéris et convertis, ressuscités à la vie et à la grâce. La reconnaissance et l'amour leur inspirent des sentiments extraordinaires, mais beaux comme tout ce qui les entoure. Là, on sait se frapper la poitrine et se prosterner sans l'avoir appris. Là, on retrouve, sans maîtres, tous les accents sublimes de l'âme pour pleurer de douleur ou de joie. Là, on se sent si bien qu'on ne voudrait plus en sortir, sinon pour monter au Ciel, sans retourner dans le monde.

Ce singulier bonheur est accordé à une classe particulière de petites créatures.

Les enfants morts sans baptême étaient apportés à la Reine des Anges, et déposés sur son autel. Cet autel avait la vertu de leur rendre au moins un moment de vie. Au premier mouvement, à un soupir, à un battement de cœur, l'eau sainte du baptême coulait sur leur front. Ordinairement, ils se rendormaient bien vite, et, fortune digne d'envie ! sans avoir connu, pour ainsi dire, ni la vie ni la mort, ils s'envolaient réellement du Laus au paradis. — Sur cet autel, où la destinée humaine est si rapide et si douce, on vit déposer des enfants déjà glacés ; l'un avait cessé de respirer depuis huit jours ; un autre avait été déterré par la foi vive de sa mère, après vingt-quatre heures passées dans le champ de la mort.

Ce genre de prodige en appelle un autre, qu'une mère ne devait point oublier : les femmes stériles obtiennent la fécondité en priant la douce Vierge : grâce précieuse sous plus d'un rapport ! Si la stérilité n'est plus un opprobre, elle reste un malheur. Sans enfants, la famille qui est une image de la Trinité, n'est pas complète ; le sacrement manque de son but ; l'union des époux est privée de son lien le plus durable ; leur amour, de l'élément le plus sacré, et leur vieillesse, de consolation et d'appui. Un ménage sans enfants est un ciel sans étoiles, dit le B. Nicolas de Fluc. Puis, si un fils, dans une

famille, n'est pas un ange, c'est au moins un petit missionnaire ; à son apparition, la femme la plus légère devient sérieuse, l'homme le plus impie prend des sentiments chrétiens ; à voir la paix que le nouveau-né répand autour de lui, on dirait qu'il vient du Ciel. Enfin, Dieu garde ordinairement à son service les enfants qu'il accorde à la prière, et c'est beaucoup qu'il y ait au monde un chrétien de plus.

Les miracles s'opèrent au Laus avec une largesse vraiment royale et une inépuisable bonté qui font assez connaître de quelle puissance ils procèdent. Aussi, personne ne s'avise d'en prendre acte comme de sa propriété. On n'ose pas même les compter, bien moins les juger. La puissance qui agit là paraît s'être placée au-dessus de l'autorité confiée aux hommes, et se montrer peu inquiète d'approbation, d'enquête et de renommée. Elle établit le plus merveilleux des pèlerinages sans appeler à son aide ni prince, ni prélat, ni prêtre. Pendant deux ans, il n'y a pas seulement un chapelain attitré au milieu de ces grands concours. On conçoit que, sous un tel régime, la mémoire de bien des choses dut se perdre.

Cependant, la reconnaissance et l'amour des pèlerins pour Notre-Dame du Laus, devaient leur faire un devoir de publier ses bienfaits et de raconter ses

prodiges. Et comme elle n'avait désigné personne pour remplir cette tâche, le bon juge de paix, qui nous est déjà connu, la prit pour lui-même, en attendant, dit-il, qu'un plus digne lui succédât. M. Grimaud put constater soixante guérisons miraculeuses arrivées pendant les deux premiers étés où le pèlerinage s'établissait par de si grands et si remarquables concours. Après les avoir racontées en homme qui n'oublie rien de ce qui est nécessaire à la validité d'un acte, il ajoute : « Il y en a une « *infinité* d'autres, desquels on n'a pu avoir con- « naissance, et surtout une *grande quantité de* « *boiteux et extropiés*, qui ont laissé leurs potences « sans y avoir rien voulu dire par humilité ou « autrement. » — Comme, par exemple, faute d'un directeur qui les entendît. — Le dernier miracle de sa liste est arrivé à sa propre fille. Il y en a dix-sept pour la ville de Gap seulement. — Le plus illustre, si l'on peut parler ainsi, eut lieu en faveur de Mgr d'Aubusson, archevêque d'Embrun. Comme il avait entendu parler en Espagne, où il remplissait les fonctions d'ambassadeur de France pour Louis XIV, de la nouvelle dévotion survenue dans son diocèse, il se voua à Notre-Dame du Laus, dans une grande maladie dont il ne croyait pas relever. Il fut guéri, et, en reconnaissance, il fit dire une neuvaine de messes dans le pauvre et étroit sanctuaire, et donna 300 livres pour payer le

portail de la nouvelle église qu'on ne manquerait pas d'élever. — M. de Savines promet, pour la guérison de son fils, une bonne partie des ardoises que réclamerait la toiture du monument. Un habitant du Champsaur apporte un cierge de sa hauteur et 30 livres pour la bâtisse, sa femme étant revenue de l'agonie, après qu'il l'eut vouée à Notre-Dame du Laus. — Et Mlle du Moulard, de Grenoble, envoie un magnifique devant d'autel, brodé de ses mains, puis un cœur, un œil et une mâchoire en argent, images des organes dont elle souffrait.

Mais des soixante miracles racontés par le digne magistrat, celui qui eut la plus haute portée, récompensa la foi de Catherine Vial, de Saint-Julien-en-Beauchêne. Elle était complétement estropiée ; ses jambes, repliées sous ses cuisses, y adhéraient étroitement et si fortement qu'aucun effort n'aurait pu les disjoindre. L'infortunée était réduite à se traîner misérablement sur le carreau. Elle se fit transporter au Laus pour y faire neuvaine. Un médecin protestant, la voyant partir, dit : « Oh ! si celle-là revient sur ses jambes, je me fais catholique. » Les gens du Laus qui la voyaient chaque matin portée à la chapelle, où elle passait presque tout le jour accroupie sur une table, croyaient qu'elle n'avait point de jambes. — Son infirmité durait depuis six ans. Or, le dernier jour de sa neu-

vaine, vers minuit, elle sent ses jambes se mouvoir et s'étendre d'elles-mêmes ; elle appelle sa mère, qui l'avait accompagnée, se lève et se jette à genoux pour bénir la sainte Vierge ; elle était guérie. Aussitôt qu'il fut jour, elle se dirigea vers la chapelle avec des transports de joie, que partagèrent tous ceux qui étaient présents. On ne pouvait assez regarder marcher cet être naguère informe, et des acclamations l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la chapelle.

Il y avait à l'autel, dans ce moment, un prêtre qui achevait de dire la messe ; et le docteur Gaillard la lui servait. Aussitôt que ce prêtre entendit le bruit particulier qui s'approchait de la chapelle, il pressentit un miracle et se mit à pleurer avec une telle abondance de larmes, qu'il baigna le coin de l'autel et l'Evangile de saint Jean qu'il tenait à la main. M. Lambert, vicaire général d'Embrun, c'était lui, était venu au Laus dans l'intention de fermer cet oratoire champêtre où toutes les populations des paroisses se précipitaient avec tant d'ardeur ; supposant quelque superstition ; doutant peut-être des miracles dont on parlait ; croyant sans doute à des abus possibles. — Il s'en prit donc à celle qui était l'âme de tout ce mouvement, et fit comparaître la Bergère devant lui pour l'interroger, comptant bien l'embarrasser, la mettre en contradiction avec elle-même, peut-être la sur-

prendre dans la voie de l'erreur. Pour que le succès fût complet, il s'était adjoint une commission. Benoîte parut devant ses examinateurs, et les déconcerta par la sagesse de ses réponses. Ne voulant pas cependant s'avouer vaincus, ceux-ci levèrent la séance en disant : « Après tout, ma « pauvre fille, pour qu'on croie à vos visions, il « nous faudrait un miracle. » Benoîte aurait pu leur répondre : ouvrez les yeux, messeigneurs, et vous verrez ceux que tout le monde voit. Mais en demandant un miracle, ils comptaient bien ne pas l'obtenir. Aussi, se disposaient-ils à repartir sur-le-champ, lorsqu'une averse les força de rester. Un miracle de premier ordre se préparait : la sainte Vierge, ne voulant pas en intervertir l'ordre ni en précipiter la marche pieuse en faveur de gens aussi mal disposés, les força de l'attendre. Pendant trois jours de suite, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la neuvaine de la pauvre estropiée, il tombait de nouvelles averses au moment même où ils faisaient préparer leurs montures. C'est ainsi qu'ils furent témoins de la guérison merveilleuse de Catherine Vial. De plus, ils reconnurent le miracle pour bon. Bien mieux, on les pria d'en dresser procès-verbal (1), ce qu'ils ne purent refuser. — Ainsi,

---

(1) Cette pièce existe tout au long dans le manuscrit de M. Grimaud et dans celui de M. Gaillard

le miracle le plus frappant eut pour témoins les hommes les moins crédules ; ainsi, Marie se joue des contradictions, quand il lui plaît, en les faisant tourner à sa gloire. Ce n'est pas tout. Lorsque les habitants de Saint-Julien revirent Catherine, ils rentrèrent tous en eux-mêmes. Et, après un mois de préparation, ils vinrent au Laus en procession, où ils communièrent avec de grands sentiments de pénitence et de foi. Catherine ouvrait la marche, portant la bannière et faisant ainsi dix lieues, d'un seul trait, avec ses jambes naguère inutiles. Le Seigneur du lieu, M. de Beauchêne, frère du premier président de Grenoble, disait « qu'après la « résurrection des corps, il ne croyait pas de plus « grand miracle que celui dont sa sujette avait été « favorisée. »

Les maladies guéries au Laus n'étant pas toutes aussi incurables que celles-là, ne pouvaient avoir le même retentissement ; mais il n'était pas prudent de douter du surnaturel de ces guérisons. Ainsi, une mère ayant obtenu que son enfant fût délivré d'une infirmité, peut-être commune et passagère, rencontra un homme qui lui dit : « Votre enfant est guéri, parce qu'il devait guérir. — Peut-être bien, répondit la mère. » A peine eut-elle prononcé ces mots, que son enfant retomba plus gravement malade qu'auparavant. Elle dut reprendre le chemin

du Laus. Et la sainte Vierge, sans se lasser, guérit le doute de la mère en rendant de nouveau la santé à l'enfant.

La relation de M. Grimaud se termine, comme nous l'avons dit, à la seconde année du pèlerinage. Lorsque la sainte Vierge eut appelé à son sanctuaire des prêtres de son choix, le soin de raconter les Merveilles du Laus leur appartenait naturellement. Ils comprirent même que c'était pour eux un devoir, et ils l'accomplirent de leur mieux. Mais ils furent si souvent empêchés par les travaux de leur ministère, que leurs manuscrits sont pleins de lacunes, de pages en blanc qui attendent encore, pleins de leurs propres aveux sur ce que, passant les jours et les nuits au confessionnal, ils ne peuvent rien observer, rien noter de ce qui arrive d'admirable autour d'eux. Les jours où ils sont le plus occupés sont aussi les plus féconds en grâces de toute sorte. Ils ne seraient certes pas sortis du confessionnal pour voir un miracle. Disons de plus que Pierre Gaillard, qui poussa le plus loin son mémoire, est mort trois ans avant la Bergère, qui est elle-même un miracle perpétuel et multiple. Eh bien ! malgré ces omissions de toute nature, nous avons sous les yeux une liste par ordre, de trois mille trois cents prodiges de toute espèce. Dans ce nombre, huit cents environ sont du genre qui nous occupe ici,

et qui comprend les guérisons corporelles. Mais, ajoute l'historien qui en donne le détail : « Des uns et des autres, on n'en sait pas un sur mille. » D'où nous pouvons conclure nous-mêmes qu'ils sont littéralement innombrables, et que Marie est un Océan de grâces, comme l'indique son nom (1).

Nous ne ferons point passer sous les yeux du lecteur cette procession de malades, de mourants, d'estropiés, de frénétiques, de possédés, qui viennent déposer leurs maux aux pieds de la miséricordieuse Vierge ; d'abord ces listes offrent l'inévitable ennui de répétitions fatigantes, souvent le spectacle de tableaux repoussants ; elles dépasseraient, en outre, les limites que nous nous sommes imposées ; enfin nous craindrions de laisser croire, en énumérant tant de guérisons, que le but du pèlerinage dans les desseins de Marie soit la santé du corps. Non, — c'est la santé de l'âme, c'est la conversion des pécheurs. Tout le reste est secondaire et tend à cette unique fin.

Nous ne parlerons pas davantage de la collection vraiment saisissante des *ex-voto* dont la reconnaissance s'est plu, dès l'origine, à couvrir les murs du sanctuaire de Marie : la Révolution a fait dispa-

---

(1) *Maria*, les mers. Saint Bonaventure.

raître presque tous ces monuments. Ils n'en ont pas moins servi pendant longtemps à attester cette foule innombrable de guérisons dont tout un peuple a été témoin, et que nous voyons consignées en partie dans nos *Mémoires*..... Puis, on va voir comment il n'y a pas une seule pierre dans les murs de l'église de la sainte Vierge, qui ne soit un *ex-voto*.

CHAPITRE VI

CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DE LA SAINTE VIERGE

Le Laus était déjà célèbre au loin, que la sainte Vierge n'avait encore pour demeure que l'humble et petit oratoire dont nous avons parlé. Les jours de concours, la foule entourait de ses rangs pressés la sainte chaumière, ne pouvant pénétrer à l'intérieur ; les prières, les chants, frappaient l'air du vallon, et les miracles se faisaient en plein vent. Le même dénuement se remarque dans la Bergère. Elle n'a pas même une cellule sur ce nouvel empire ; si elle ne redescend point à Saint-Etienne chez sa pauvre mère, elle est obligée de chercher un abri dans l'une des cabanes du hameau : mais elle passe ordinairement la nuit en prières dans la très-sainte et très-pauvre chapelle. Qu'on ne demande pas si

les prêtres, destinés à recevoir la confession des pécheurs, ont un logement, pendant que la sainte Vierge habite sous le chaume. Jusque-là, tout avait donc conservé, dans l'heureux vallon, la même physionomie de simplicité qui ne devait être remarquée de personne. Et si l'on y voit accourir tant et de si nobles pélerins, il est évident que ce n'est pas la richesse du monument, des vases sacrés, ou des objets d'art, qui les attire ; mais bien le luxe des grâces et des prodiges.

Cependant, il fallait une église plus grande, et la sainte Vierge avait résolu de la faire élever. Après deux ans, passés pour ainsi dire sous la tente du désert, elle se met à l'œuvre, sans discontinuer le cours de ses grâces. Voyons la faire, il y a plus d'une difficulté à vaincre.

Il fallait d'abord une autorisation canonique, et le pouvoir diocésain était ouvertement opposé à la nouvelle dévotion ; il venait même de faire une tentative pour l'abolir. N'importe, l'autorisation fut accordée, sans qu'on puisse humainement expliquer cette condescendance. — Il fallut ensuite traiter des dimensions à donner à l'édifice. Le grand vicaire d'Embrun, M. Lambert, qui avait déjà mouillé de ses larmes la nappe du petit autel en maçonnerie du pauvre sanctuaire, et le père Gérard, de la compagnie de Jésus, recteur du collége de la même

ville, se transportèrent sur les lieux, pour convenir de ce point avec le bon docteur Gaillard, grand vicaire de Gap. Celui-ci proposa quinze toises de long sur six de large. — C'était précisément la mesure fixée par la sainte Vierge : mais il ne le savait pas alors, et Benoîte ne le lui dit que bien longtemps après. — « Quinze toises ! y pensez-« vous ? répond M. Lambert, jamais vous ne vien-« drez à bout d'une telle entreprise, dans un pareil « lieu !..... Si vous la commencez sur ces bases, « vous serez obligé de l'abandonner. D'ailleurs, « combien croyez-vous que durera cette dévotion ? « huit ou dix ans, tout au plus, comme tant d'autres « qu'on voit naître et tomber. — La dévotion durera « plus que nous, reprend Pierre Gaillard ; quant « aux dépenses, Dieu et sa sainte Mère y pourvoi-« ront. »

Avec sa foi, Pierre Gaillard se mit immédiatement à l'œuvre, bien que la belle saison touchât à sa fin. Pendant qu'on rassemblait les matériaux, on creusait les fondations de l'église telle qu'il l'avait conçue ; et il eut la joie d'en poser solennellement la première pierre, ce même automne, 1666, en présence du Provincial des Dominicains de Gap, du Prieur de St-Etienne, de beaucoup d'autres prêtres et d'un grand nombre de fidèles.

Le Vicaire général d'Embrun revint au Laus l'année suivante accompagné encore cette fois

du même P. Gérard. Les murs de l'église avaient déjà une toise de haut. Il se récria de nouveau sur les dimensions, les difficultés, la dépense. Le Père Jésuite devait se ranger du côté de la prudence: « Si on vient à bout, dit-il, d'élever, en un tel lieu, un édifice aussi considérable, ce sera le plus grand miracle qui s'y soit fait. » M. Gaillard insista de son côté sur ses moyens, revendiqua toute la responsabilité et engagea même sa propre fortune: « Si vous craignez quelque chose, je donne en garantie ma maison qui me coûte huit mille livres, — qu'on fasse venir un notaire; — j'engage de plus ma bibliothèque, qui m'en coûte trois mille ; et pourvu qu'on me laisse un peu de quoi vivre, je baille encore mes revenus. » —Ces trois hommes étaient également convaincus, mais diversement impressionnés. —La foi de Pierre Gaillard devait enfin l'emporter. On se décida à le laisser poursuivre son entreprise comme il l'entendait en lui en abandonnant la responsabilité. Il comptait, et il avait raison, sur ce que la sainte Vierge avait dit à Benoîte: qu'elle voulait se faire construire là, une église grande comme elle la voudrait et que ce serait avec l'argent des pauvres.

Aussi, dès le début de l'ouvrage, quelques journées de terrassement avaient suffi pour épuiser tout ce que la caisse du sanctuaire pouvait contenir en réserve : les ouvriers voulaient s'en retourner. On organisa donc une quête sur les lieux, parmi les

pèlerins ; et M. Naz, avocat de Gap, fut un des premiers à promener l'escarcelle. Il s'était à peine montré, qu'une femme de Briançon, d'un extérieur très-pauvre, se glissa derrière lui, avec un air de mystère, pour déposer son offrande dans le coffret vide. Le bruit que fit la pièce en tombant contrastait singulièrement avec l'air mendiant de la bonne femme ; ce n'était pas celui d'une obole. M. Naz voulut s'en assurer. Il ouvre donc le coffret, voit un un beau louis d'or (1), le prend et le montre aux ouvriers, qui reprennent courage. Il y en eut pour toute la semaine. La semaine suivante, on ramassa dix écus. On continua sur ce pied pendant les quatre ans que durèrent les travaux, et la Providence ne faillit jamais.

Mais, après les terrassements, une difficulté paraissait insurmontable. Qu'on se figure un lieu inaccessible aux chars, et dépourvu des premiers matériaux propres à bâtir. Les cailloux roulés et les blocs erratiques laissés par les eaux dans l'un ou l'autre des deux immenses ravins qui limitent le Laus, étaient les seuls matériaux auxquels on pût songer ; mais comment les extraire de ces profon-

---

(1) L'argent avait alors une valeur quintuple de sa valeur présente. Ainsi, un louis de 24 francs ferait, au taux actuel, 120 francs. On peut calculer sur ce pied toutes les sommes dont il sera fait mention dans tout le cours de cette histoire, jusqu'à la mort de Benoîte.

deurs? En petit, c'eût été l'ouvrage d'une fourmilière : en grand, des hommes l'accomplirent. Les pèlerins offraient avec empressement leur agilité et leurs épaules. Ils descendaient dans l'un des ravins, et, chargés d'une pierre, ils en remontaient avec d'incroyables efforts par une pente rapide et sur un sol scabreux. Des processions entières se prêtaient à ce pieux, mais rude travail. Au lieu de suivre le sentier accoutumé, elles enfilaient le torrent profond qui débouche vers Saint-Etienne, pour le remonter dans toute sa longueur. Chemin faisant, chacun choisissait une pierre proportionnée à ses forces, jusqu'aux enfants qui en portaient de petites. Lorsque tout le monde était chargé, la procession se reformait, autant que la nature du terrain pouvait le permettre, et reprenait ses prières et ses chants. Or, ces pierres, lavées dans l'eau du torrent et ainsi recueillies, ainsi portées au milieu d'une cérémonie religieuse, n'arriveront-elles pas déjà bénites dans les murs de l'église de Marie, et lorsqu'elles y seront placées, ne pourra-t-on pas les regarder comme autant d'*ex-voto*.

Cette église, construite d'une manière si touchante, existe aujourd'hui telle que la sainte Vierge l'a voulue et l'a laissée (1), solide, modeste, très-

(1) On y a ajouté plus tard, un clocher, et une chapelle absidiale.

convenable, bien commode et toute empreinte d'un grand caractère religieux qui saisit le pèlerin dès l'entrée.

Ainsi, le plus grand miracle du Laus, au jugement du P. Gérard, est fait et bien fait.

On ne se rend bien compte des difficultés vaincues que si on connaît les lieux, où il n'y a rien de ce qui est propre à bâtir et pas de chemins à voitures. D'autre part, les pierres n'y manquent pas ; mais quelles pierres ! blocs de tout volume, de toute forme, de toute couleur, mis à nu sur la pente ou au fond des torrents. Il fallait en tirer le meilleur parti ; et le parti a été parfois excellent. C'est ainsi qu'on a trouvé assez de marbre rose pour faire un beau portail dans le goût du temps, les cent écus de Mgr d'Aubusson ayant été offerts, pour en couvrir la dépense. — Ce qui montre, pour le dire en passant, que, tout en préférant le denier des pauvres, la sainte Vierge ne repousse pas les dons du riche.

Il faut aussi être sur les lieux pour juger l'église du Laus à un autre point de vue. On ne peut certes la comparer aux sanctuaires des pèlerinages nouveaux, à ces vastes basiliques, vrais monuments d'art, qui coûtent des millions. Au Laus, c'est le luxe des grâces qui domine. Si la sainte Vierge avait voulu un plus bel édifice, elle aurait choisi un autre lieu et un autre temps. Toute la durée du

règne de Louis XIV est marquée par une misère parfois excessive qui pèse sur toutes les provinces, excepté sur Versailles. Quant au lieu, tout est bien, l'église du Laus est en harmonie avec les sauvages et pauvres vallées qui viennent y aboutir. Aujourd'hui, c'est bien différent : la France est riche, et elle reste généreuse envers la sainte Vierge. Que la divine Marie fasse un signe, aussitôt l'or abonde, et avec l'or, les grands artistes et les matériaux de choix. Nous en sommes enchantés.

Mais on trouvera toujours, plus que nulle part, dans l'église du Laus, le recueillement dont l'âme a besoin plus que d'objets d'art. Le recueillement la saisit dès l'entrée et la captive. On ne peut sitôt se retirer, une fois qu'on est arrivé au pied de l'autel, sous ce vaisseau construit pour abriter les pauvres pécheurs. On sent le besoin de s'attarder sur ces dalles, d'y respirer, d'y gémir, d'y pleurer. Une voûte large et basse, pareille à une tente enflée par le vent, plane sur la tête du pèlerin et l'invite au repos, pendant qu'une douce obscurité le fait rentrer en lui-même : de rares ouvertures laissent pénétrer avec épargne un demi-jour, déjà réverbéré par les montagnes. On y voit à peine pour lire ; mais a-t-on besoin d'un livre pour pleurer ses péchés ?.... Que disent tous ces confessionnaux ?.... qu'on vient ici pour sonder sa conscience, regarder dans soi et non autour de soi, puis rougir : l'ombre

est un bienfait où se trahit la délicate bonté d'une Mère.

Mais l'église de la sainte Vierge offre une disposition si rare et si belle, qu'on ne peut s'empêcher d'en louer avec admiration l'auteur : c'est la présence d'un petit temple dans le grand, comme était le *Sacellum* dans le Parthénon, le *Saint des Saints* dans le temple de Jérusalem, et comme est encore la *Confession* de saint Pierre dans la basilique de ce nom. Certes, une particularité qui rappelle, en ce qui les distingue, les trois temples les plus célèbres de l'univers, a droit de surprendre dans les Alpes. Du reste, on ne peut mieux marquer la sainteté d'un sanctuaire qu'en l'enfermant dans un autre sanctuaire. Et la sacro-sainte chapelle du Laus était digne de cet honneur. Mais qui aurait osé introduire cette imitation savante? Si la sainte Vierge n'y avait pas présidé, il faudrait croire que les murs et les voûtes se sont retirés d'eux-mêmes, par respect devant la demeure charmée de Marie : ils l'abritent, en effet, sans la toucher. C'est assez dire que cette auguste demeure, qui a pris le nom de *Sainte Chapelle*, est restée à sa même place et qu'elle a conservé les mêmes bases. On n'y a mis la main que pour l'embellir.

L'église nous amène à parler de ses dépendances.

Lorsqu'elle fut achevée, on s'occupa d'élever tout

auprès un vaste bâtiment qui servit en même temps de logement aux prêtres et d'hôtellerie aux étrangers. On eut recours aux mêmes moyens, c'est-à-dire, au zèle des pèlerins et à la divine Providence. On en vint à bout avec le même succès

Nous remarquons seulement que Benoîte préside aux travaux de la nouvelle bâtisse. Elle prépare les repas des ouvriers, fait la prière avec eux, les exhorte de temps en temps, et comme un ange préside avec elle, elle leur fait voir, au besoin, un échafaudage qui n'est pas solide et peut exposer leur vie. Aussi, tant que durèrent les travaux, il n'arriva aucun accident, et on n'entendit pas un seul blasphème.

L'église de la sainte Vierge fondé en 1666, fut achevée en quatre ans, et prit le nom de Notre-Dame du Laus. Lorsqu'on en posa la première pierre, le pèlerinage était en vigueur depuis trois ans, et Benoîte était dans sa vingtième année.

Un ancien écrivain résume ainsi l'histoire de la construction de l'église du Laus : « Cet édifice fut « commencé presque avec rien ; les mains des « pauvres en ont assemblé les matériaux ; les « aumônes en ont creusé les fondements ; la Pro- « vidence en a élevé les murs ; et la confiance en « Dieu l'a achevé. »

L'érection de cette église fut un événement

dans le Ciel comme sur la terre. De toute part, les pauvres affligés y accourent en foule, et restent là, des heures entières, recueillis ou agités, ouvrant leur âme aux bénédictions qui tombent comme une rosée des mains et du cœur de Marie, reine du vallon. La nuit même, après que tout le monde est sorti et qu'on a fermé les portes, la lampe du sanctuaire n'est pas toujours seule à veiller. Parfois, principalement la veille des grandes fêtes, les esprits célestes s'y rassemblent sous des formes visibles pour y faire des processions. C'est ainsi que, une nuit de Noël, après l'office de minuit, ils y viennent en grand nombre, vêtus les uns de blanc, les autres de rouge, ayant chacun un cierge à la main. Puis, ils se mettent en ordre de procession, à la suite d'une grande bannière chamarrée de fleurs, et font trois fois le tour de l'édifice à l'intérieur, en chantant. Ils chantaient le *Gloria in excelsis* et cette antienne, composée pour la circonstance : BÉNI SOIT LE PÈRE CÉLESTE QUI A CHOISI CE LIEU POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS : QUE LE SEIGNEUR BÉNISSE TOUS CEUX ET CELLES QUI VIENDRONT ICI L'ADORER.

Benoîte était dans l'église et suivait la procession d'anges. Du dehors on apercevait par les fenêtres une grande lumière à l'intérieur ; et de suaves parfums s'échappaient de toute part, quoique l'église fût fermée.

CHAPITRE VII

CHARME DU LAUS

Après avoir attiré les pécheurs à son sanctuaire par l'éclat des prodiges, la sainte Vierge les retient auprès d'elle par un charme particulier. Charme est le seul mot qui exprime la sensation suave et vraimemt extraordinaire qu'on éprouve en respirant l'atmosphère sacrée du Laus. Il y a dans l'air de cette solitude quelque chose d'indéfinissable et de divin, qui pénètre l'âme et fait courir par tout le corps un frisson de bien-être, mélange de paix et de bonheur, qu'on n'a jamais ressenti nulle part. Plus on approche de l'église et de la sainte Chapelle, plus l'impression est vive ; en sorte que le foyer de ce qui la fait naître paraît être dans ce dernier lieu. Cette impression n'a, du reste, rien de commun

avec le bonheur que procurent les grâces particulières que l'on y reçoit, ou les *bonnes odeurs* du Laus, dont nous parlerons plus loin. De prime abord, et sans aucune disposition préalable, on est pénétré. On se trouve si bien dans ces lieux, qu'on voudrait y rester, y vivre, y mourir, y reposer dans un tombeau. On ne se contente pas de le désirer : plusieurs personnes de différentes conditions ont réellement quitté le monde pour venir s'ensevelir dans cette solitude. Oui, c'est un charme, et ce charme est divin. L'incrédule ne peut pas plus le méconnaître que s'en défendre ; l'étranger, conduit au Laus par le hasard, le subit aussi bien que le pieux pèlerin attiré par l'espérance ou l'amour. Ce charme va directement au cœur, et le renouvelle s'il est coupable.

Il faut voir quelle puissance il a exercé sur les hommes, dès l'origine du pèlerinage.

Le père Grasse, de la compagnie de Jésus, ne faisait que traverser le vallon pour se rendre à Embrun. Il cheminait en silence, et paraissait absorbé, lorsque, en approchant de l'église, il s'arrêta court et dit à son compagnon : « Cette terre est sainte, je le sens ; mettons-nous à genoux. » Ils se mirent à genoux, et fondirent en larmes.

Un jeune prêtre d'Embrun vint au Laus en partie de plaisir. Le plaisir ne fit pas défaut ; mais com-

bien il fut différent de celui qu'il cherchait ! A peine eut-il mis le pied sur la terre sainte, qu'il pâlit. Il tint bon pourtant et se dirigea vers l'église. Mais à mesure qu'il y pénètre, son émotion redouble : il allait défaillir, lorsqu'il rebrousse chemin, en disant : « On ne peut rester ici avec une conscience agitée. » Il sortit donc de l'église ; mais quitter ainsi le Laus ne lui fut pas possible ; le charme l'enchaînait. Il se mit en retraite ; il y resta huit jours, et fit une bonne confession générale. Après sa confession, le plus doux contentement remplaça ses terreurs.

Quelque chose de semblable arriva à un capitaine de troupe. Comme il se promenait autour de Gap, où son régiment stationnait, il rencontra un paysan, auquel il demanda s'il n'y avait point dans les environs quelque lieu de divertissement. Celui-ci lui indiqua malicieusement le Laus, et le bravo y alla sans se douter de la méprise. Arrivé dans le vallon béni, il cherche en vain une distraction. Cependant, il entre à l'église, il marche d'un pas guerrier et fier, et fait retentir du bruit de ses éperons ce pavé que les pécheurs ont arrosé de leurs larmes secrètes. Mais il ne peut s'en retourner comme il est venu. Une force irrésistible le pousse dans un confessionnal..... où bientôt on l'entend sangloter..... Il y avait quarante ans qu'il avait rompu avec ces saintes pratiques du salut.

Deux autres hommes d'épée, gentilshommes fanfarons et libertins, comme il y en avait tant alors, subirent peut-être la même méprise. En sortant de l'église, un matin, l'un disait à l'autre : « Si nous ne nous convertissons pas cette fois, nous ne nous convertirons jamais. » Mgr de Genlis avait passé la nuit au Laus, il entendit de sa fenêtre le propos, et n'en fut pas peu impressionné.

M. Malval a passé une partie de sa vie sur le chemin, qui est long, de Marseille au Laus et du Laus à Marseille où il habitait : il a fait neuf fois le pèlerinage. Ce n'était pas pour sa conversion, car il était fort pieux et très-instruit dans sa foi. Il a même composé un ouvrage de mysticité dont Bossuet eut à s'occuper dans la direction de ses religieuses qui le lisaient. Entraîné par sa belle âme, comme Fénelon, vers le quiétisme, il fut aussi le premier à condamner son livre quand il sut qu'il avait été censuré à Rome. Il restait deux ou trois mois au Laus, chaque fois qu'il y venait. L'une de ses jouissances était de se rencontrer à l'hôtellerie avec des hommes du monde, et de leur entendre raconter les grandes faveurs qu'ils avaient reçues de la sainte Vierge et qui les ramenaient, de temps en temps, sur cette terre sainte pour y rendre grâces.

Le charme du Laus fut un véritable piége entre

les mains de la sainte Vierge pour retenir et attacher à son sanctuaire des confesseurs de son choix. Nous allons voir comment y furent pris, dès l'origine, deux prêtres qui nous sont déjà connus, Pierre Gaillard et l'abbé Peythieu.

« Le bruit des visions de Benoîte se répand à « Grenoble, où j'étais alors, écrit Pierre Gaillard, « et on en parle dans toute la province. Je pars « avec mon neveu, curé de Saint-Laurent, de « Grenoble, pour aller voir sur les lieux ce qu'il « en est. (C'était dans l'octave de Notre-Dame d'août, « et la première année du pèlerinage.) Du haut de « la montagne, sitôt que j'aperçois la petite cha- « pelle, je me mets à genoux ; j'adore Dieu, et je « demande trois grâces pour l'intérieur de mon « âme, que j'ai connu à la suite m'avoir été données, « ce qui m'a entièrement attaché à cette dévotion. « J'y consacre mon corps, mon âme, y donne tous « mes biens, ma bibliothèque après ma mort, et « m'y ferai enterrer, s'il plaît à Dieu.

« Quand je fus au bas de la montagne, je vis une si « grande affluence de peuples, tant de processions, « des gens si pénétrés, j'entends raconter tant de « belles choses qui se font dans ce saint lieu, que « je fus comme la reine de Saba, j'en vis encore « plus qu'on ne m'en avait dit. »

Telle fut la première impression produite par le Laus sur cet homme déjà mûri par les affaires, la

science et l'âge : il avait alors près de cinquante ans. La première impression ne se démentit pas : Pierre Gaillard tint ses promesses. Il donna, en effet, son corps, son âme et tout ses biens au sanctuaire de Marie. Nous l'avons vu à l'œuvre dans la construction de l'église. Il entreprit bientôt le voyage de Rome, dans le but de demander, pour le pèlerinage, des indulgences qu'il obtint. A tout moment, il quittait Gap et ses affaires, pour venir modestement s'enfermer dans un confessionnal au Laus. Jusqu'à la fin de sa longue carrière, il travailla infatigablement à la gloire de la sainte Vierge, soutint ses droits, publia sa gloire, et mit à sa disposition entière temps, zèle, science et argent.

La vocation de l'abbé Peythieu ne fut pas moins remarquable.

« La première fois que j'ai été à Notre-Dame du « Laus, écrit-il dans ses *Mémoires*, ce fut en « l'année 1665, le samedi devant Quasimodo, avec « deux curés, l'un de Chorges, l'autre de Pru« nières, qui me dirent mille biens de cette dévo« tion et de Benoîte. Pour moi, j'en ressentis les « effets d'abord que j'y fus, par des sentiments « intérieurs de Dieu et d'horreur pour le diable, le « monde et la chair, sentiments que je n'ai jamais « eus si sensibles. Ensuite, comme je me tirais des « pieds d'un confesseur, j'entendis une multitude

« de gens qui disaient : Voici la Bergère de Saint-« Étienne !..... Je la vis pour la première fois. En « considérant la sérénité de son visage, je ne pus « me tenir de dire ces paroles du Prophète : *Et cum* « *simplicibus sermocinatio ejus* (1). »

Ce jeune prêtre était attaqué d'une phthisie formée, comme il le dit encore : se trouvant plus tard en présence de M. Lambert, qui avait vu ce qui se passait au Laus, celui-ci l'engagea d'y aller, l'assurant qu'il y serait guéri ; ce qui arriva en effet. Quatre ans après son premier pèlerinage, c'est-à-dire aussitôt que l'église fut construite, l'abbé Peythieu revint au saint vallon pour n'en plus sortir. Il y passa sa vie dans l'exercice de toutes les vertus ; et il fut témoin d'innombrables conversions, auxquelles il eut le bonheur de travailler. Sa place était au confessionnal ; il y passait souvent les nuits. Parfois, il succombait à la fatigue, alors la sainte Vierge le réconfortait. Une nuit, comme il venait s'agenouiller au pied de l'autel, après être resté de longues heures à son poste, Benoîte vit la douce Reine le bénir en formant sur lui un signe de croix de sa main divine. Du reste, il vivait au milieu des prodiges. Cependant, après vingt ans de labeurs, il vit avec joie la mort s'approcher. « Je vais à l'agonie, disait-il, comme un

(1) Dieu se révèle aux simples.

« époux à la noce. » Aussi, l'agonie lui fut-elle douce. Il pria jusqu'au dernier moment. Benoîte, à genoux au pied de son lit avec d'autres personnes, récitait le rosaire, auquel il répondait d'une voix distincte. Après chaque *Ave Maria*, il levait les yeux au Ciel et semblait jouir d'ineffables visions. Après le rosaire, il récita le *Te Deum* en entier, puis le *Magnificat*....., et au dernier verset du cantique de Marie, il rendit son âme à Dieu !....

Le saint abbé s'était ménagé des rentes pour n'être pas à charge au Sanctuaire ; il les lui laissa par testament, ainsi que sa bibliothèque et tout ce qu'il possédait. Comme le digne Pierre Gaillard, en arrivant au Laus, il apportait son corps, son âme et tous ses biens.

Peu de temps après sa mort, il apparut à Benoîte dans la gloire des bienheureux. Il avait sur la tête une couronne de fleurs. Mais il manquait une fleur à cette couronne ; Benoîte le remarqua. « C'est, lui dit-il, une vertu qui me manquait dans le monde ! » — Confession touchante !..... confession consolante surtout ; puisqu'elle nous laisse espérer qu'on peut aller au Ciel sans avoir toutes les vertus !

Il y avait encore au Laus un autre prêtre, nommé Barthélemi Hermitte, qui fut le digne émule des précédents. Comme eux, il avait quelque fortune,

et comme eux, il s'en servit pour acheter le droit de vivre dans le plus humble et le plus laborieux des ministères, avec plus de passion qu'on n'en met ordinairement à poursuivre les dignités et les honneurs. Arrivé un des premiers sur la scène, il eut la consolation d'être, comme M. Peythieu, le directeur de Benoîte, qui les dirigeait à son tour, de la part de *la Bonne Mère*. On ne sait, du reste, comment le charme l'a pris ; et son histoire est peu connue, quoique la vie d'un confesseur dans un lieu qui est le rendez-vous des pécheurs, soit riche de souvenirs. Que de drames viennent se dérouler à ses pieds !..... Mais il emporte ses secrets dans la tombe.

Peu de temps après sa mort, et le jour de sa fête, Benoîte avait communié à son intention. Vers minuit, elle entendit marcher dans sa chambre ; en même temps, un parfum céleste l'avertit de la présence d'un habitant du Ciel ; puis, une main douce passa légèrement sur sa joue. C'était son confesseur qui venait la remercier de l'avoir tiré du purgatoire par ses prières.

Ces trois prêtres surabondaient de joie au milieu de leurs fatigues, et ils se disaient souvent, en se félicitant l'un l'autre, qu'ils ne voudraient pas changer leur laborieux ministère contre les plus hautes dignités de l'Église. C'est que les pénitents étaient

aussi sous le charme : ils faisaient de bonnes confessions, qui consolaient saintement les confesseurs, pendant que ceux-ci les consolaient à leur tour par des trésors de charité et de sagesse. Ces dispositions réciproques tenaient tellement au lieu, qu'un peu plus loin les mêmes personnes ne se reconnaissaient plus.

Pierre Gaillard l'a éprouvé plus d'une fois sur lui-même. Un jour, entre autres, quatre personnes étaient venues de Valence exprès pour se confesser à lui, et, comme il se trouvait à Gap, elles l'appelèrent à la cathédrale. Il y alla, mais il ne put pas même entendre la première jusqu'au bout, tant il était mécontent d'elle et de lui. Il s'interrompt donc tout à coup, sort du confessionnal, et prie les quatre pèlerins de le suivre au Laus..... Il leur suffit même d'être sur le chemin du bienheureux pèlerinage pour que tout fût changé. Aussi le confesseur n'attendit pas d'être arrivé pour reprendre la confession interrompue. Il se mit de quelques pas en avant avec son pénitent, et ils continuèrent, chemin faisant, l'un à se confesser, l'autre à exhorter. avec d'indicibles consolations.

Oui, il y a au Laus un charme particulier, d'une grande puissance : on en a vu la raison et le but. C'est lui qui fixe auprès de la Mère des miséricordes de saints prêtres dignes de leur mission ; c'est lui

qui remue la conscience des coupables, qui révèle les joies de la pénitence et les amertumes du péché. Il saisit, pour ainsi dire, le pécheur au passage, et ne le lâche point qu'il ne l'ait rétabli dans la paix de Dieu.

Du reste, nous insistons peu sur cette force extraordinaire, qui n'est pas une des moindres *Merveilles* du Laus, et nous ne cherchons pas à la décrire, parce qu'elle est connue. Elle existe toujours, et produit les mêmes effets. Aujourd'hui, comme autrefois, on se plaît au Laus, et on voudrait y finir ses jours ; on ne peut y passer sans ressentir quelque chose d'extraordinaire et de bon ; il n'y a pas un autre lieu sur la terre où l'on puisse si bien se confesser ; souvent de grands pécheurs y sont subitement convertis. D'autres *Merveilles* ont dû remonter au Ciel ; celle-ci nous est restée ; tout le monde en sait quelque chose.

Nous avons un singulier plaisir à écrire cela, sans crainte d'être démenti par personne.

CHAPITRE VIII

CONVERSIONS, LEURS RAISONS

BENOITE LIT DANS LES CONSCIENCES

Le charme du Laus, la grande voix des prodiges, l'auguste présence de la sainte Vierge sur cette terre, étaient certes capables d'ébranler les pécheurs et de les faire rentrer en eux-mêmes. Cependant, Marie avait prévu que plusieurs, retenus par la faiblesse ou la honte, résisteraient à ces grands moyens : tant est profond l'abîme du péché. Eh bien ! une femme, une mère, emploie les petits moyens, quand les grands ne réussissent pas ; elle a recours à des ruses délicates et charmantes, et emporte par surprise ce qu'elle n'a pu gagner par persuasion. C'est ce que va faire la sainte Vierge. Ces hommes frappés d'admiration et de terreur, mais frappés

aussi d'inertie jusque sur le bord de l'enfer; ces hommes qui n'osent ouvrir la bouche lorsqu'un mot pourrait les délivrer, un mot qui serait un noble aveu; ces hommes que tant de prodiges n'ont pu vaincre, que la présence de Marie n'a pu déterminer au dernier sacrifice, vont perdre contenance devant l'humble et naïve Bergère. Une parole de ses lèvres pures aura suffi pour les terrasser. Ainsi, le fier géant des Philistins est renversé par la fronde d'un pâtre.

Benoîte ne sait pas lire dans un livre, mais elle lit clairement dans la conscience des hommes et en découvre tous les secrets; le passé, le présent, les lieux, les personnes, les circonstances, les moindres détails, elle voit tout comme dans une glace, en remontant jusqu'à l'enfance. Elle connaît beaucoup mieux une âme que cette âme ne se connaît; aussi lui arrive-t-il souvent de rappeler au coupable des circonstances qu'il a complétement oubliées. Ce labyrinthe qu'on appelle conscience n'a rien d'embrouillé pour elle; elle en suit tous les détours, et les fait suivre sans peine au patient qu'elle replie sur lui-même. Ce don remarquable est si connu du public, qu'on prend l'habitude d'aller lui demander, après s'être confessé, si on n'a rien oublié. Des prêtres, accoutumés à scruter la conscience des autres, ne craignent pas de subir cette épreuve : un

chanoine de Gap, après avoir fait une confession générale, reçut, les mains jointes, l'examen supplémentaire qu'elle lui fit, et retourna se confesser avec un tel bonheur, qu'il y associa les personnes qui se trouvait sur son chemin, en leur racontant ce qui venait de se passer.

Pierre Gaillard, qui rapporte ces choses, se donne lui-même pour exemple. Se disposant un jour à dire la sainte messe, il pense qu'il a bien pu offenser Dieu de quelque manière dans une discussion assez vive qu'il a soutenue la veille. Pour s'en assurer, il ne trouve rien de plus simple que de s'adresser à Benoîte.... qui lui « compte douze péchés véniels ! « Je les ai écrits, ajoute le bon docteur ; malheu-« reusement j'ai perdu la note, sans quoi je l'aurais « couchée ici pour ma confusion et l'honneur de « Dieu qui s'est révélé ainsi à cette humble fille. »

Quelques-uns y mettaient de la curiosité. « Puis-« que vous savez tout ce que l'on a fait, lui dit une « ouvrière en soie, de Lyon, qu'accompagnait sa « sœur, faites-nous connaître ce que nous sommes. » Benoîte s'excusa, parce qu'un prêtre était présent. « Dites toujours, reprend l'ouvrière, nous ne crai-« gnons pas ce Monsieur ; nous nous confesserons à « lui. — Puisque vous le voulez ainsi, répond « Benoîte,..... votre sœur a toujours été chaste ;

« mais il n'en est pas de même de vous. » Puis elle entra dans le détail de ses désordres. —L'étrangère écouta courageusement son histoire secrète, avoua que tout était vrai, remercia la Bergère, se recommanda vivement à ses prières, et alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge.

Un religieux Feuillant vint aussi de fort loin la consulter sur le mérite de ce dont il s'occupait, sans rien lui dire de plus. — « Ah ! vous cherchez la « pierre philosophale, lui dit Benoîte ; cherchez « plutôt le royaume de Dieu, votre temps sera « mieux employé. »

Un gentilhomme reçut de la Bergère, comme en passant, cette bonne parole qui éclaira toute sa vie : « Si vous étiez fidèle à votre dame, comme « votre dame l'est à vous, Dieu bénirait votre « maison, et vous n'auriez pas tant de malheurs à « déplorer. »

Elle n'attendait pas toujours qu'on vînt la consulter. Une demoiselle, s'adressant un jour à elle pour avoir un confesseur, ajouta qu'elle aurait bientôt fait. « Comment ! répond Benoîte, vous aurez « bientôt fait ? mais il n'y a pas tant de plis à votre « cotillon qu'il y en a à votre conscience. » La demoiselle se retire mortifiée, et va se plaindre à

l'abbé Peythieu. « Prenez garde, lui dit le bon « prêtre, que Benoîte n'ait dit vrai. » La plaignante convint qu'elle avait bien quelque chose à se reprocher, mais qu'elle le réservait à un autre confesseur. Elle s'apprêtait donc à profaner les sacrements en ne se confessant qu'à demi.—Benoîte aborda une autre jeune fille qu'elle connaissait, en lui disant : « Oh ! que vous êtes devenue laide depuis que je « ne vous ai vue ! » Ses traits n'avaient point changé ; mais son âme était souillée d'un crime récent, et l'ange terrestre du Laus était frappé de la laideur du péché. Un autre jour, voyant une personne qui se faisait passer pour une sainte, en affectant de ne rien manger, Benoîte la convertit, en lui disant : « Vous prenez du pain en cachette : « vous ne trompez pas Dieu. » — Elle déconcerta une hypocrite bien plus méprisable, dans la personne d'un faux religieux fort connu dans le voisinage, en lui adressant ces paroles : « Vous « n'êtes pas un religieux, mais une fille débauchée : « vous avez eu six enfants que vous avez étouffés « et enterrés, sans même leur donner le baptême. » — Un personnage que l'on plaignait parce que, disait-on, sa femme s'était suicidée, fut foudroyé par cette déclaration : « Vous aviez une femme « innocente....; après l'avoir tourmentée par vos « jalousies, vous l'avez conduite traîtreusement « dans une métairie écartée ; pour achever son

« martyre, vous lui avez coupé les mamelles.....
« Après l'avoir fait mourir, vous l'avez diffamée en
» déclarant au Prieur qu'elle s'était tuée à la suite
« de ses désordres..... Votre femme est au Ciel.
« Quant à vous..... » Mais celle qui sondait si bien les plaies de l'âme, savait les panser. Le malheureux fit pénitence, Benoîte lui en avait indiqué les moyens : tous les ans, jusqu'à la fin de sa vie, il venait en pèlerinage au Laus, où il faisait dire des neuvaines.

En même temps, Benoîte veillait autour de la Table Sainte, pour empêcher qu'on y fît de mauvaises communions. Elle en retirait doucement les personnes mal disposées, ou les arrêtait au passage : l'une, parce qu'elle n'était pas à jeun ; l'autre, parce qu'elle ne s'était jamais bien confessée ; une troisième, parce qu'elle avait manqué de contrition en se confessant. Elle leur disait à l'oreille leur mal ; et jamais on ne passa outre, tant des avertissements aussi précis et aussi inattendus étaient pris comme venant du Ciel. Un bourgeois de Tallard avait tenu avec la sainte Bergère un enfant sur les fonts. Depuis lors, devenu plus fervent, il allait souvent au Laus faire ses dévotions. Le voyant donc un jour s'approcher de la table de communion. Benoîte l'aborde, et le tirant par son habit : « Compère, lui « dit-elle, vous avez encore un péché. » « Et lequel,

ma commère ? » Benoîte le lui ayant indiqué, il retourna immédiatement se confesser. — Ce fait n'est point tiré de nos manuscrits ; il est conservé dans les souvenirs des deux dames, deux sœurs, petites-filles de l'honorable chrétien, qui le tiennent de leur grand-père et se plaisent à le raconter.

Le don de lire dans les consciences est assez fréquent dans l'histoire des Saints : Jean de Sagonte, sainte Colette, sainte Thérèse, sainte Julienne, saint Thomas d'Aquin, frère Olympe, et beaucoup d'autres le possédaient. Le cardinal Fachonetti de Sinigaglia ayant envoyé une lettre à saint Joseph de Coupertino par un de ses domestiques, à peine le saint eut-il aperçu ce dernier, qu'il lui dit d'un air sévère : « Comment ! mon fils, tu sers un si « noble maître, et tu n'as pas honte de sortir avec « une figure aussi sale ? Va donc te laver. » — Le pauvre homme ne savait que penser, car il s'était lavé le matin, et il n'avait rien fait depuis qui pût lui salir la figure. Mais en réfléchissant, il pensa que le saint pouvait bien avoir eu l'intention de parler des souillures de son âme. Il fit donc une bonne confession, et alla ensuite chez le saint, prendre la réponse qu'il devait porter à son maître. Le saint l'accueillit avec joie, le caressa, et lui dit : « Te voilà propre maintenant ; lorsque tu es venu, « tu étais noir comme un maure. »

De tous les saints personnages qui ont possédé le don de lire dans les cœurs, aucun ne l'a exercé si longtemps et n'en a fait un si grand usage que notre Bergère. C'était sa mission ; et quelle mission au milieu de pareils concours ! Le don de lire dans les cœurs était entre ses mains la petite pierre qui renversait les Goliaths, et la ruse aimable, imaginée par la plus tendre des mères, pour vaincre les dernières répugnances des pauvres pécheurs.

Les uns sont retenus par la difficulté réelle de se rappeler en détail les égarements d'une longue vie passée loin de Dieu, et par le déplaisir, non moins vrai, de reporter la vue sur un côté de leur existence morale qu'ils voudraient tant oublier. — Benoîte se charge de leur examen....., et les apprivoise avec le triste spectacle de leurs péchés en faisant elle-même la revue de ceux-ci.

Mais il y a des péchés qu'on n'oublie jamais : comme ce sont précisément ceux qui blessent le plus la dignité humaine, on aime mieux en porter le poids, en subir le remords, que s'en délivrer par un aveu ; tant il est vrai que la honte est déjà un grand châtiment. Flanquée de vanité et de pudeur, la honte, chez la femme, lui ferme fatalement la bouche, si elle oublie un seul instant que la scène se passe entre elle et Dieu. L'ombre, le mystère du saint tribunal n'y fait rien ; les tortures de la conscience et l'effroi de l'enfer ne suffisent pas tou-

jours pour la déterminer à l'aveu ; elle se confesse et passe sous silence son péché secret, non sans en gémir. Dans la même misère, l'homme abandonne la confession et cherche à se distraire. Mais Benoîte n'avait pas besoin d'aveu pour connaître les plaies cachées du cœur ; elle les voyait....., puis elle les nommait. Or, en les nommant, elle brisait le charme mauvais ; le mystère était dévoilé ; le coupable, se voyant accusé par une humble fille qui le plaint, loin de le mépriser, comprend tout ce qu'il peut attendre du ministre des miséricordes de Dieu. S'accuser lui-même et au plus vite est devenu un besoin ; plus d'hésitation, plus de retard ; il va, il court, se jette aux pieds d'un prêtre, et c'est par le funeste secret qu'il commence la confession de ses fautes. — Non, jamais on ne vit un moyen aussi faible renverser un plus grand obstacle.

Le tableau des maladies morales ainsi guéries au Laus est bien plus long et plus repoussant que celui des maladies du corps ; deux raisons qui nous obligent à ne point soulever le voile qui le couvre. Nous remarquons seulement que les faits de ce genre sont enregistrés sans noms de personnes, puisque la charité le voulait ainsi : mais ces faits n'en sont pas moins sûrs. D'abord, nul n'était mieux renseigné que les convertis ; et ils sont en nombre. Ensuite, leur changement les avait trop frappés eux-mêmes

pour qu'ils n'en parlassent pas ; et leur témoignage est bon. De plus, ces conversions étaient visibles. Enfin, toutes ces âmes renouvelées se retrouvaient à certains jours, sur le théâtre même de leur conversion, comme pour se rendre témoignage mutuellement, et bénir ensemble la Mère des miséricordes. De là, la physionomie si touchante de ces grands concours dont nous avons parlé. Depuis l'ère fameuse de ces conversions, le Laus a toujours été tenu pour le vrai refuge des pécheurs. Bien que la Bergère ne soit plus pour scruter les consciences, sa vertu semble être restée sur les lieux qu'elle fréquentait. On s'y sent plein de courage pour confesser ses péchés ; et c'est là qu'on vient de toute part pour réparer les confessions mal faites.

CHAPITRE IX

CONVERSIONS (SUITE)

I. BENOITE VOIT SOUS DES FORMES SENSIBLES LES ESPRITS, LE MAL ET LE BIEN. — II. ELLE SENT LES PÉCHÉS. — III. LES ANGES L'INSTRUISENT SUR LE RESTE. — IV. ELLE RÉVÈLE DES SECRETS DE CE MONDE, — V. ET DE L'AUTRE. — VI. COMMENT SE FAIT LA POLICE DU LAUS. — VII. CONCLUSION DES DEUX CHAPITRES.

I. Benoite voit sous des formes sensibles les esprits, le mal et le bien

COMME la mission que la Bergère du Laus avait à remplir était extraordinaire, Celle qui l'envoyait lui mit dans les mains des moyens extraordinaires aussi. On peut dire sans exagération que tous les dons surnaturels de la sainteté, bien plus nombreux que ceux énumérés par saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens, lui furent départis à la fois et sans mesure. La suite de cette histoire le prouvera suffisamment ; ne mentionnons

ici que les grâces singulières par lesquelles elle est mise à même de conduire, selon le dessein de la très-miséricordieuse Souveraine du vallon, ces grandes foules de peuple rassemblées de toute part.

Les esprits célestes qui lui apportent des messages, elle les voit : les Anges lui apparaissent ordinairement sous les traits de la jeunesse, de l'innocence et de la beauté humaine ; quelquefois sous la forme de petits oiseaux parés de couleurs symboliques. Elle ne peut s'y tromper, car elle voit aussi, mais sous un tout autre aspect, les mauvais génies, éternels ennemis de Dieu, de Marie et des hommes, qui viennent disputer les âmes sur le champ où elles leur sont arrachées. Il se montrent sous formes de bêtes immondes ou féroces, d'hommes contrefaits, et le plus souvent sous le mélange affreux de l'homme et de la bête. A Saint-Étienne, elle aperçoit l'esprit infernal sous la figure d'une vieille femme hideuse, soufflant un incendie qui venait de se déclarer et qui devait dévorer tout le village où avaient eu lieu les premières apparitions de la sainte Vierge.

Le bien et le mal deviennent aussi visibles sous les images diverses propres à représenter le beau et le laid, l'ordre et le désordre. Et c'est par le moyen

de ces images que notre admirable Bergère découvrait les secrets des cœurs. Elle ne devinait pas les péchés, elle ne les lisait pas non plus; elle les *voyait*. Elle les voyait, disait-elle, *comme dans une glace*. Et, pour subir son analyse, il fallait être sous ses yeux : les personnes éloignées ou absentes n'y étaient pas sujettes.

Mais on ne lui échappait pas pour cela. Certains signes généraux l'avertissaient bien vite et d'assez loin, de la disposition intérieure des hommes. C'était quelquefois la laideur : nous l'avons vue recevoir une jeune personne de sa connaissance qui avait eu le malheur de succomber à une séduction, en lui disant : « Oh! que vous êtes devenue laide depuis que je ne vous ai vue ! » D'autres fois, elle voyait sur le front de quelques personnes une excroissance saillante et noire qui l'effrayait : ce signe de la bête annonçait les grands pécheurs. Sur le front des personnes hypocrites et dissimulées, elle voyait courir quelque chose qui indiquait le mensonge. L'éclat ou l'obscurité du corps lui faisait aussi connaître l'état de l'âme. Un matin, étant à l'église, elle suivit derrière l'autel un prêtre qui venait de dire la messe! et l'abordant d'un air abattu et embarrassé, elle lui dit : « Combien j'ai souffert en vous voyant dire la messe! vous étiez tout noir. » Atterré par cette déclaration, celui-ci avoua que sa conscience était loin d'être en paix,

et promit d'y mettre ordre sur-le-champ. Mais elle voyait souvent à l'autel des prêtres tout lumineux, qui la consolaient beaucoup.

Elle n'était pas moins heureuse, quand elle voyait dans la sainte Chapelle, pendant les offices, des anges lui sourire, puis sourire à différentes personnes de l'assemblée, et les bénir en formant sur elles un signe de croix. Un jour, comme elle était allée visiter une pauvre femme agonisante qui s'était préparée à la mort par une bonne confession, elle lui vit des yeux de colombe et un visage lumineux.

Par opposition, elle assistait à toutes les manœuvres employées par le génie du mal pour tenter les justes, et retenir les pécheurs dans ses chaînes. « Quelle est cette femme qui vous accompagne ? » demanda-t-elle un jour à un dominicain qu'elle rencontra sur sa route. « Je suis seul, répondit le religieux. » Tous deux purent comprendre qu'il y avait là une tentation visible à la Bergère seule, et d'autant plus délicate, que Benoîte ne reconnut pas de suite le démon dans cette femme. Elle le rencontrait partout, par les chemins, autour des maisons, jusque dans l'église. Une demoiselle de Toulon y étant un jour en prières, Benoîte vit un démon à côté d'elle. Elle comprit bien vite le danger de cette personne, et elle s'empressa de la joindre, de

lui parler, de l'encourager en l'avertissant de la présence du conseiller perfide. Autour des confessionnaux, souvent il semblait tourmenté de rage ou de désespoir ; et lorsqu'il apercevait la Bergère, ou il fuyait, comme si une force invisible l'eût entraîné, ou il lui faisait des menaces de la voix et du geste, comme à sa plus grande ennemie.

II. Benoîte sent les péchés

Benoîte connaissait encore certains péchés à la mauvaise odeur que répandaient les personnes qui s'en étaient rendues coupables.

L'odorat peut participer comme les autres sens aux divines influences de la sainteté, et distinguer, à leur émanation particulière, soit les vertus qui sont comme les fleurs du jardin de l'âme, soit les vices qui en sont le désordre et la corruption. Saint Hilarion, au rapport de saint Jérôme, distinguait, à l'odeur, de quel vice on était l'esclave. Toute faute considérable donnait à l'odorat de sainte Brigitte une sensation qu'elle ne pouvait supporter. Saint Philippe de Néri s'aidait avantageusement du sens de l'odorat dans le ministère de la confession : comme il distinguait, à l'odeur, la chasteté et toutes les vertus qui s'en rapprochent, et les vices qui lui sont contraires, lorsqu'un pénitent ne déclarait pas

toutes ses fautes, il lui disait : « Allons, mon fils, continuez, vous sentez encore mauvais. » Un grand nombre de personnes ont assuré par serment, après sa mort, qu'ayant voulu lui cacher quelques péchés, il les découvrit de cette manière. Certaines fautes d'impureté le torturaient tant, par leur puanteur, qu'il était obligé de détourner la tête et de se cacher le nez dans son mouchoir,

Benoîte avait l'odorat perfectionné des grands saints : comme saint Philippe de Néri, elle reconnaisssait à leur exhalaison fétide les péchés de la chair, c'est-à-dire précisément ceux qui portent le nom de *corruption* et de *désordre*, lorsqu'ils ont passé à l'état d'habitude. Elle les sentait, même à huit ou dix pas de distance. De près, c'était pour elle un supplice qu'elle n'était pas toujours maîtresse de dissimuler ni de dominer. Il arrivait souvent que les personnes de son sexe, après l'avoir vue un instant, se jetaient à son cou pour l'embrasser, tant l'humble fille était aimable ; mais si ces personnes portaient avec elles l'odeur du péché, Benoîte ne pouvait se soumettre à un rapprochement si intime ; elle se défendait de son mieux, et disait à ces personnes : « Pas à présent ; lorsque vous vous serez confessées. »

III. Les Anges instruisent Benoite sur ce qu'elle ne voit pas

Cependant, malgré tant de moyens de connaître l'état des âmes, quelques dispositions particulières lui échappaient encore, si le mal provenait moins d'un péché que de l'absence d'une vertu. Dans ces cas, elle avait recours à la sainte Vierge ou à son Ange. Ainsi, elle remarque un jour à la table sainte un homme tout noir : elle regarde dans la conscience de celui-ci, et voit qu'il a bien déclaré tous ses péchés. Ne sachant que penser de cela, elle en demande l'explication à sa *bonne Mère*, la première fois qu'elle la voit. Marie lui répond que cet homme s'est bien confessé, en effet, mais qu'il est resté noir, parce qu'il a manqué de contrition.

Enfin, comme la vue et l'odorat de la Bergère ne pouvaient s'étendre aux absents, elle recevait sur l'état de leurs consciences des avertissements directs de ses divins conseillers, avec ordre de les transmettre à qui de droit : et c'était une partie de sa mission qui ne manquait jamais de produire des effets aussi subits que frappants. Nous l'avons déjà vue à l'œuvre : ce que nous en avons dit est peu en comparaison de tout ce qu'elle fit en ce genre.

C'étaient quelquefois de hauts messages à remplir auprès des princes de l'Église. D'autres fois, sa mission se bornait à reprendre les simples pasteurs des âmes, et à faire la leçon à ceux dont elle eût été si heureuse de la recevoir. Un jour, il s'agissait de prévenir un grand péché qu'un prêtre allait commettre. — Hélas ! rappelons-nous que tout homme est peccable ; qu'il y eut un traître dans le collége de Jésus-Christ ; que des colonnes de l'Église sont tombées. — Par un sentiment de révérence, Benoîte hésita, et pour un retard de deux heures, le péché qu'elle devait prévenir fut commis...., et un orage épouvantable s'abattit sur la paroisse et saccagea les récoltes. Ce malheur, la réprimande qu'elle reçut de la sainte Vierge, et la privation de voir pendant longtemps sa *bonne Mère*, durent lui apprendre à passer une autre fois sur ses répugnances, et à remplir ponctuellement tout son devoir. — Disons ici, à l'honneur du clergé, qu'en général, il ne cherche pas le mal, et que c'est le mal qui le cherche. Aussi, voyons-nous un grand nombre d'avertissements célestes donnés en sa faveur par la Bergère, non à lui, mais aux personnes qui lui tendaient des piéges. Une très-belle fille mourut même à la fleur de l'âge, non loin du Laus, parce que la sainte Vierge avait prévu qu'elle serait une pierre de scandale au seuil du sanctuaire. Une vertu aussi précieuse que celle du prêtre est l'objet des continuelles sollicitudes du

Ciel. Une fois, Benoîte fut réveillée au milieu de la nuit par un Ange qui lui dit : « Vous avez assez dormi ; levez-vous, et priez pour un prêtre qui combat à cette heure. »

Quant aux prêtres attachés au sanctuaire de Marie, ils recevaient des avertissements d'un autre genre. Benoîte leur traçait souvent la marche à suivre avec les différentes classes de pénitents. Voici un conseil à donner aux voluptueux : « Changer l'objet de son amour ; remplacer la créature par Dieu. » Admirable maxime ! quel prodige n'a-t-elle pas opéré sur saint Augustin ! Nous remarquons avec attendrissement que ce qui est le plus recommandé aux saints confesseurs, c'est la plus grande bonté envers les plus grands pécheurs. En même temps. Marie veillait sur la santé de ses prêtres, même sur leur maison pendant leur absence. Ils avaient résolu de coucher sur la dure ; Benoîte eut ordre de les en dissuader, afin qu'ils conservassent toutes leurs forces pour le laborieux ministère du saint tribunal. Quant à leur maison, que de fois Benoîte ne fut-elle pas députée pour en éloigner les voleurs !

IV. Benoîte révèle des secrets de ce monde

Oracle vivant du Ciel, Benoîte répond elle-même, le plus souvent, aux doutes les plus graves des consciences, aux demandes les plus obscures. Dans les

questions de droit, où, faute de preuves, les plus habiles jurisconsultes ne savent que décider, on s'adresse à la Bergère illettrée. Plusieurs viennent lui demander s'ils ont du bien mal acquis ; et, sur sa réponse affirmative, consentent à toutes les restitutions qu'elle prescrit. Mais un tailleur, accusé d'avoir volé du drap, le nie. Il est bien obligé d'en convenir, lorsque Benoîte lui rémémorie la chose, entre dans tous les détails, jusqu'à la mesure de la pièce soustraite : « quatre pans. » Elle inspire une telle confiance, qu'à sa voix, un conseiller à la Cour de Grenoble se démet courageusement de sa charge, qu'il remplit mal : deux beaux sacrifices à la fois ; en abandonnant ses honoraires, il fait l'aveu de son incapacité.

Une affaire plus compliquée se résout avec la même facilité à ce tribunal sans appel. Elle aborde un inconnu et lui dit sans préambule, qu'il a contraint sa femme à faire un faux serment ; d'où il résulte un dommage pour des tiers, dommage dont il bénéficie ; que sa femme, morte depuis, est en purgatoire pour vingt ans comme complice : deux obligations à lui de restituer ; qu'il est assez riche pour le faire ; et que, s'il ne le fait pas, il sera damné..... Cet homme convint de tout ce qui lui était personnel ; et il est probable que, voyant ses affaires secrètes ainsi devinées, il ne demanda pas

à celle qui l'accuse et le presse, par quel moyen elle sait ainsi ce qui se passe en purgatoire.

Elle sait bien d'autres secrets. Une fille de Saint-Firmin, calomniée dans son honneur, vint s'en plaindre à Benoîte. « Vous êtes pure, lui dit celle-ci, et si pure que le Ciel est jaloux de votre cœur ; les vierges parvenues à la gloire vous tendent les bras. » Cette jeune fille quitta la terre quelques jours après.

Une mère vint de Lyon l'interroger sur le sort de son jeune enfant, qui a disparu sans qu'on ait pu retrouver ses traces. Benoîte lui répond que son enfant a été enlevé pour être étouffé, et servir à des maléfices ; qu'il vit encore ; et lui indique le bouge obscur du faubourg de la Guillotière où elle le retrouvera.

Un jeune homme du pays, parti depuis long-temps pour l'Espagne n'avait plus donné de ses nouvelles : on le croyait mort. Sa mère, qui voulait partager entre ses autres enfants le bien qu'elle possédait, vint trouver Benoîte pour lui demander ce qu'elle avait à faire. Il lui fut répondu que son fils était vivant, qu'il fallait lui garder son lot dans le partage, car il reviendrait bientôt. Presque en

même temps, l'absent annonçait à sa famille son prochain retour.

Les pauvres mères se succèdent : une troisième arrive de Briançon pour demander ce que sont devenus deux de ses enfants, aussi disparus, sans que personne sache où ils sont passés. Mais les Anges le savent, et leur interprète répond que ces jeunes gens ne sont pas perdus. mais qu'il ne reviendront que dans neuf ou dix ans. La mère s'en retourna consolée et attendit en paix le retour promis, qui eut lieu effectivement, au terme fixé.

Encore un transfuge en pays étranger, un homme marié cette fois. — Le pays ne nourrit pas ses habitants : alors, encore plus qu'aujourd'hui, le surcroît de population s'expatrie, et va gagner sa vie un peu partout, parfois fort loin. Les correspondances n'étaient pas faciles ; et il fallait bien du temps à un malheureux pour réaliser une petite fortune qui lui permît de regagner ses foyers. De là, ces absences prolongées qui tourmentent le cœur d'une mère ou d'une épouse. — Cet homme ne revenant pas et ne donnant aucun signe de vie, sa femme vint demander à Benoîte si elle pouvait se remarier. — « Non, répond Benoîte, votre mari n'est pas mort, et il reviendra bientôt. » — La

femme se soumit : et l'événement ne tarda pas à vérifier la prédiction.

Un jeune pèlerin demande aussi s'il peut prendre femme dans le pays. Comment ! lui dit Benoîte, vous êtes déjà engagé dans le vôtre, où une fille a votre parole. Or, le pays du garçon volage était à vingt-huit lieues du Laus.

Les secrets de nos destinées sont sans nombre ; aucun n'échappe à la pénétration des Anges et de leur organe vivant. Deux prêtres, qui avaient amené une jeune fille, leur parente, toute contrefaite, disaient que, s'ils n'obtenaient pas son rétablissement, ils ne croiraient rien des merveilles du Laus. Benoîte, qui les avait entendus, vint leur répondre : « Que vous y croyez, ou n'y croyez pas, votre protégée ne sera pas guérie. Si elle était mieux faite, elle se damnerait ; avec son infirmité, elle se sauvera : telle est la volonté de Dieu. »

Elle adresse ces fortifiantes paroles à un religieux qui avait lutté avec lui-même avant de faire son sacrifice : « Bénissez-Dieu de vous avoir séparé du monde ; vous avez la meilleure part ; si vous étiez resté dans le siècle, vous vous seriez marié ; vous auriez tué votre femme par jalousie ; et

vous abandonnant à vos passions, vous seriez devenu épileptique. »

Un sort à peu près pareil était destiné à une jeune fille morte fiancée. Que de larmes versent les mères lorsqu'elles voient disparaître ainsi leurs filles à la fleur de l'âge, de la beauté et de l'innocence !..... Si elles savaient tout..., si elles lisaient dans l'avenir !.....

L'épilepsie revient assez souvent dans nos annales et presque toujours comme la suite et le châtiment de nos désordres. Un gentilhomme qui en était atteint apprit de Benoîte qu'il subissait la loi commune, et qu'il n'avait qu'à s'y soumettre avec résignation en esprit de pénitence. — Une autre personne est avertie qu'elle mourra dans une crise de la terrible maladie.

Ainsi, on n'était pas toujours guéri au Laus. On y était, au moins, toujours instruit, fortifié, encouragé et consolé. Consolé surtout. Deux personnes qui ont beaucoup de croix dans ce monde, apprennent avec bonheur que deux belles couronnes leur sont préparées dans le Ciel. A une troisième, il est prédit qu'elle aura aussi sa couronne ; mais qu'il y manque encore deux fleurs, — deux vertus. Benoîte

fait dire à un religieux déchaux, qui souffrait beaucoup du froid aux pieds pendant l'hiver, que ses pieds seraient, au Ciel, plus blancs que la neige qui les tourmente dans ce monde.

Elle va jusqu'à faire rebaptiser un enfant parce que le sacrement n'a pas eu d'effet ! — Qui pouvait le savoir si ce n'était l'esprit de Dieu ? Et quelles preuves elle a données de sa mission, puisque des prêtres lui obéissent dans une affaire aussi grave ! Il est bien rare, en effet, il est difficile que le baptême soit nul. Et on sait qu'il n'est pas permis de l'administrer deux fois.

Dispensatrice des doux conseils, Benoîte menace lorsque la persuasion n'aboutit pas. Deux aubergistes, — sans doute l'homme et la femme, — qui commettaient « de grands péchés » sont avertis que s'ils ne se convertissent pas, leur maison sera foudroyée !..... Ils tremblent...., et font pénitence.

V. Benoîte révèle des secrets de l'autre monde

On vient consulter avec la même foi la Bergère du Laus sur le sort des âmes dans l'autre monde. Qu'on juge, d'après ce qui précède, si cette foi n'est pas bien fondée. Lorsque, par exemple, Benoîte

prédit à une jeune fille pleine de santé qu'elle mourra dans peu de jours et qu'elle ira au Ciel, elle fait deux affirmations dont une seule peut être constatée. Mais si celle-ci est démontrée vraie par l'événement, l'autre qui vient de la même révélation, du même esprit, peut-elle être fausse ? Non. L'Ange qui fait savoir, au Laus, ce qui se passe en Espagne, touchant un ouvrier des Alpes qu'on croit mort, ou dans une maison suspecte d'un faubourg de Lyon, à l'égard d'un enfant perdu, ne peut-il pas aussi facilement savoir ce que devient une âme dans le monde supérieur qu'il habite ? Oui. Un raisonnement aussi simple, à la portée de toutes les intelligences, explique la ferme confiance qu'on avait à la parole de Benoîte, lorsqu'elle révélait les impénétrables secrets de l'autre monde ou de celui-ci. Il n'y avait pas à faire de différence ; les uns appuyaient les autres.

Benoîte répond aux pieuses sollicitudes des survivants avec simplicité et sagesse : heureuse au sujet des justes parvenus au repos ; tremblante et discrète sur le sort des damnés qu'elle ne confie qu'aux prêtres ; toute pleine de zèle envers les âmes du purgatoire. Naturellement, ces dernières la préoccupent le plus, parce qu'on peut les secourir et s'en faire autant d'amies dans le Ciel en les délivrant.

Elle n'avait pas à activer la charité des person-

nes qui venaient l'interroger ; c'étaient des orphelines et des veuves qui savaient prier. Quant à elle. qui recevait la première et centralisait dans son cœur toutes les nouvelles de l'Eglise souffrante, elle, dont la charité correspondait à la tendresse des filles et des mères, elle faisait bien plus que prier. Mais ce n'est pas le moment de parler de ses pénitences ; contentons-nous de dire ici, qu'elle ne négligeait pas les moyens ordinaires dans une affaire de si grande importance : un jour, elle fait dire, à la Chapelle, deux neuvaines de messes pour une personne qui venait de mourir et qui avait été généreuse pour le Laus.

Ce commerce avec l'autre monde nous révèle des traits bien consolants.

Ainsi, une jeune fille, vendue, livrée à la brutalité d'un homme ; morte sur le coup, en résistant de toutes ses forces à la violence, est sauvée *parce qu'elle a bien résisté*. — Sauvée !.... Dieu des pauvres et des opprimés, je vous bénis ! On respire en voyant que vous acceptez..... cela comme un martyre.

Ainsi, un « homme de qualité » qu'on croyait damné, à cause de ses débauches, ne fait qu'un an de purgatoire, grâce à sa libéralité envers les pauvres et à sa dévotion à Notre-Dame du Laus. « Grand exemple, s'écrie là-dessus l'annaliste, de

la puissance de la charité à couvrir nos péchés, et de la protection de la sainte Vierge à l'heure de la mort des pauvres pécheurs, qui l'ont invoquée pendant leur vie. » Mais il faut croire que l'heureux pécheur s'est aussi confessé avant de mourir.

On est tout étonné de trouver dans les révélations de Benoîte des peines assez légères, du moins quant à la durée, dans ce lieu redoutable des dernières expiations. Trois jours pour une dominicaine morte en odeur de sainteté ; dix jours à une autre personne, pour péché d'impatience ; puis un mois, un an, trois ans, cinq ans. Le saint Ange qui apporte ces nouvelles ne manque pas d'avertir Benoîte qu'une amie qu'elle a perdue n'est restée que « fort peu de temps en purgatoire. » — On le croit sans peine ; l'amitié d'une personne telle que Benoîte doit porter bonheur.

La condamnation la plus forte est de cinq cents ans : mais quel pécheur ! et quelle mort ! Mort sans sacrements, après trente ans d'une vie passée dans un commerce illicite, — nous adoucissons les termes, — avec circonstances très-aggravantes, tirées de la position sociale du pécheur qui, toutefois, était fort repentant ! La contrition était absolument nécessaire. Il faut dire aussi que s'il ne s'est pas confessé, c'est qu'il n'a pu faire venir un prêtre à

temps ; mais il en avait au moins le désir : autre condition d'une nécessité absolue. Il se peut encore qu'il y ait eu dans sa vie une certaine somme de bien à mettre dans le plateau de la balance en contre-poids avec le mal.

Le fait est grave : ne pouvant en récuser le témoignage, on a cherché à l'expliquer. N'importe, « il en a été quitte à bon marché : » Telle est la réflexion qui s'est échappée de la bouche de tous les prêtres qui avaient lu le trait dans les manuscrits avant nous. — Oui, à bon marché, surtout si on tient compte des prières de l'Eglise, du secours de la Communion des Saints, qui ont pu réduire de beaucoup, avec le temps, les cinq cents ans fixés en principe. Cet exemple, qu'il faut se garder d'imiter, ne laisse pas de militer en faveur d'une maxime bien connue : Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu, tant qu'on est en état de voyageur.

VI. Comment se fait la police du Laus

De concert avec Benoîte, les Anges organisent encore dans le saint vallon une police aussi nouvelle que tout ce qu'on y voit. A eux de veiller ; à Benoîte d'exécuter pour empêcher les scandales, prévenir les malheurs, les accidents, maintenir le bon ordre, et faire en sorte que tout le monde soit content.

L'affluence des étrangers pouvait y favoriser les rendez-vous criminels en les couvrant. Mais comment échapper à la surveillance d'agents secrets, purs esprits, qui parcourent le pays, circulent dans les foules, entendent tout ce qui se dit, voient tout ce qui se fait, sans être vus. Les complots sont éventés aussitôt que conçus; les imprudents, qui viennent au Laus pour s'y cacher, sont découverts avant d'y arriver; et toutes les mesures prises pour faire avorter leurs coupables desseins, comme va le montrer l'exemple suivant.

Un bourgeois de Grasse, de la classe des marchands, s'était préparé une partie de plaisir: un père lui avait vendu sa fille. Il n'est pas dit d'où est ce père dénaturé, mais il paraît que l'affaire se traite à Gap, et que les contractants, trop connus dans la ville, conviennent d'aller au Laus consommer la triple infamie. Ils descendaient donc tous trois un matin, le chemin qui vient de Gap, lorsque Benoîte, qui entendait une messe, sort tout à coup de l'église, et regarde attentivement sur la route qu'ils suivent. Ils étaient découverts et dénoncés. Elle les attend pour ne pas les manquer. Aussitôt qu'ils arrivent, elle les aborde et leur dévoile les honteuses pensées qui les amènent; elle les réprimande avec force, et les exhorte instamment à rentrer en eux-mêmes. Ce n'est pas tout: sachant

très-bien tout ce que le diable a de ressources pour retenir dans ses liens les âmes qu'il y a engagées, elle va au logis où doivent s'installer les nouveaux arrivants, les signale à l'hôtesse et lui recommande de les bien surveiller, de ne les pas perdre un seul instant de vue. Mais la précaution était superflue. Les gens du midi ont du cœur : notre provençal fut si étonné, si touché de ce qui venait de se passer, qu'il prend immédiatement le parti de congédier ses malheureux complices, après, toutefois, leur avoir fait servir un bon repas, bien à propos, si la faim les avait contraints à l'écœurant marché. Son esprit n'était pas assez libre, quant à lui, pour décider à l'heure même ce qu'il allait faire ; il lui fallait du temps pour voir clair dans la situation si étrangement inopinée qui lui était faite ; il resta au Laus et y passa la nuit. Mais il ne put fermer l'œil. Il fut en proie à des agitations si violentes, que la sueur l'inondait. La question était de savoir s'il se confesserait ou s'il ne se confesserait pas. Il n'était certes pas venu dans ce but ; et c'était sa conversion qui se traitait, en ce moment, entre deux forces opposées, excitées à l'excès. Mais il était au Laus ; le combat, après avoir duré toute la nuit, se calma vers le matin, au son de l'*Angelus* ; la victoire était gagnée ; les bons Anges l'avaient emporté sur les mauvais. Il se lève aussitôt, court à l'église et se jette dans un confessionnal.....

Lorsqu'il sortit de l'église, c'était un tout autre homme ; sa figure était rayonnante et sa joie trop grande pour qu'elle ne débordât pas. Il rassemble les pèlerins qui vaguaient sur la place, et, devant plus de trente personnes, il s'écrie : Oh ! que ce lieu est admirable ! J'étais venu pour faire le mal ; et j'y ai trouvé le salut !

L'histoire s'arrête là. Nos manuscrits se taisent sur le père coupable et la fille infortunée. Il n'est plus parlé d'eux. Que devinrent-ils ? Eux seuls auraient-ils donc échappé aux divines influences du Laus ? Ça n'est pas vraisemblable. Quelle qu'extrême que soit la misère, un père qui vend sa fille est bien coupable ; mais ce père est au Refuge des pécheurs : où est le repentir, l'expiation, la réhabilitation, tout au moins le châtiment ? Quant à la fille, il répugne de la considérer comme complice dans ce marché infâme. Si peu qu'elle ait été jeune, jeune de cœur surtout, elle a dû résister. Alors, c'est une victime... Elle seule, aussi, des trois pouvait prier : elle a dû prier en descendant au Laus qui s'étalait sous ses yeux, au Laus, qui charme tous ceux qui le voient. Si elle a prié dans son péril extrême, comment n'aurait-elle pas été entendue de la Vierge immaculée et miséricordieuse ? Alors c'est l'héroïne d'un grand drame dont on ne sait qu'une partie.

Voilà où en étaient réduits les bons directeurs du

Laus ? Ils n'avaient pas le temps de tout voir, de tout entendre, de tout écrire. De là tant de lacunes dans leurs récits, qui sont tous aussi sommaires que le précédent. Nous l'avions dit, dès le début, et nous venons d'en fournir la preuve : loin d'exagérer les choses admirables qui se multiplient autour d'eux, quand ils les donnent, ils n'en donnent que la moitié.

Tout écourté qu'il soit, le trait du bourgeois de Grasse est suffisant, et très-propre à faire voir ce dont il est question : comment la police est faite au Laus. Par leurs recherches vigilantes et secrètes, les Anges sont au courant de tout ; ils font leur rapport ; et Benoîte est chargée du pouvoir exécutif, avec le concours des braves gens, quand il en est besoin. Mais pas d'arrestations, de citations, d'amendes, de prisons ; les coupables sont simplement convertis !... A la place d'un triple forfait, d'un scandale, d'une profanation, c'est un nouveau sujet d'édification à joindre à tant d'autres.

Benoîte s'en tirait quelquefois avec sa charité seule. Un autre malheureux père était décidé à vendre aussi l'honneur de sa fille pour subvenir à ses besoins. Après qu'elle eut fait son possible pour le détourner d'un aussi grand péché, il s'arrêta devant cette considération : « Il faudra donc que je meure de faim... » — « N'est-ce que cela,

dit Benoîte joyeuse... tenez, voilà un sac de blé (c'était toute sa provision) ; il est à vous ; vivez et gardez votre fille. » En même temps, elle fait venir un âne, et aide à charger son unique sac de blé, avec tant de plaisir, que l'infortuné jure en pleurant qu'il mourra mille fois de misère avant de revenir à son premier dessein.

Arrêtons-nous un instant. Voilà déjà trois filles vendues par leurs parents. Joignez-leur les filles et les femmes qui se vendent elles-mêmes, entraînées par la nécessité de vivre : Benoîte en détourne « un grand nombre » d'un pareil malheur par tous les moyens en son pouvoir. Quelle misère pesait donc alors sur le pauvre peuple ? Nous disons le pauvre peuple, car ces marchés eux-mêmes le signalent assez : s'il y a des indigents pour se vendre ; il y a des riches pour les acheter. Il est difficile, aujourd'hui, d'imaginer une cherté de vivres qui réduise une partie nombreuse et des plus intéressantes de la société à de si lamentables expédients. Donnons-en une idée au moyen d'une pièce historique peu connue. La ville de Bourg-en-Bresse est située au centre du plus riche territoire de France. Et bien, on a trouvé dans ses archives, la preuve de l'existence d'un étrange fonctionnaire dans le temps qui nous occupe. Il s'appelait *chasse-pauvres* ; et il avait deux fonc-

tions : chasser les pauvres de la ville, et... enterrer les gens morts de faim..... Les pauvres étaient accourus des campagnes ruinées ; en les chassant, on les renvoyait d'où ils venaient, mourir misérablement ; se faire enterrer par d'autres, ou manger par les chiens !.....

Que se passait-il à la même époque, dans les superbes mais stériles vallées des Alpes ? On a peur de l'apprendre !... C'est assez, c'est déjà trop de savoir que des pères réduits par la famine, vendent leurs filles ; qu'ils vivent eux et leur famille, non du sang ou de la chair de leur victime, mais de la fleur de son âme immortelle. Elles n'inspirent pas plus d'horreur, ces mères qui ont fait cuire leur enfant pour le manger, pendant ces siéges mémorables de l'antiquité ! Il faut que la faim engendre la folie furieuse et féroce. La misère poussée à ce délire famélique en plein dix-septième siècle, inspire une telle compassion, qu'à peine on a le courage d'en blâmer les suites révoltantes. O hommes ! pitié pour les infortunés ! Ils ont obtenu la pitié de la miséricordieuse Vierge, qui a choisi leur pauvre pays, pour y établir la cour de ses grâces.

Reprenons notre récit. On a vu comment les scandales étaient empêchés ; il fallait aussi, pour

le bon ordre, prévenir les accidents et veiller à ce que personne n'eût à se plaindre.

Ainsi, Benoîte aborde un inconnu dans la foule, et lui dit de « vitement » s'en retourner chez lui. C'est que, s'il tarde, sa maison sera dévalisée ; et il ne faut pas que le Laus soit l'occasion d'un murmure.

Un autre jour, Benoîte s'approche d'un confessionnal entouré de beaucoup de monde ; elle montre au confesseur un homme dans l'assistance, qu'il faut recevoir sur le champ. Ainsi fut fait. Cet homme mourut en sortant du confessional. Pouvait-il mourir sans sacrements dans l'église de la sainte Vierge ? Et s'il avait pu parler, se serait-il plaint d'être mort dans ce lieu béni ?

Elle aborde aussi inopinément une femme qui se dispose à regagner ses foyers ; la presse de partir sans délai ; et lui recommande de ne pas s'amuser en chemin, car elle y serait morte, son heure étant proche, privée de l'assistance de sa famille qui eût été fort en peine. — Encore un bon moment pour mourir : le retour d'une retraite au Laus !

Un autre jour, Benoîte va au devant d'une

femme du Champsaur qui ne fait que d'arriver ; l'accueille avec toutes sortes de bonnes grâces ; l'embrasse affectueusement ; puis elle l'engage à se bien confesser : car Dieu l'appellera à lui dans quinze jours. — Ce qui fut vrai.

Les Anges poussent la bonté jusqu'à retrouver des choses perdues, pour qu'elles soient rendues à leur maître, ne fût-ce qu'un chapelet. On est même tenté parfois de leur dire : allons, pas trop de zèle, bons Anges, tant ils s'empressent. Ainsi, Benoîte, étant à l'église, arrête un prêtre qui venait d'entendre au confessionnal un prélat, et lui dit : « Retournez, il n'a pas tout dit ; il vous attend. » On pourrait demander à l'Ange, qui écoute la confession de Monseigneur et marque les omissions, si Sa Grandeur se fût bien dérangée en rappelant elle-même le confesseur dont elle avait encore besoin.

VII. Conclusion des deux chapitres.

On dirait que nous écrivons de la légende : non pas. C'est de l'histoire. Il y a toujours des témoins ; d'excellents témoins. Ils ont bien vu, bien entendu, car ils se convertissent.

Ils se convertissent ! Et comment eussent-ils pu résister à tant de moyens imaginés par la plus

tendre des mères pour les convertir ? Ce qui les arrête dès le début, c'est la confession. Eh bien, pour la faire jaillir comme malgré eux, une aimable fille, humble et pieuse, a le don de connaître l'état des consciences ; elle voit les péchés les plus secrets ; elle les voit de près et de loin ; elle les voit et les sent. Ce qui échappe à ses sens lui est révélé par la sainte Vierge ou par l'un de ces Anges particuliers du Laus, dont la présence se manifeste par tant de bontés touchantes. Elle élève les âmes, en même temps, les console ou les épouvante en leur dévoilant les profonds secrets de nos destinées.

Cependant, après avoir facilité aux pécheurs l'examen de leur conscience en le faisant elle-même ; après avoir levé la honte qui leur ferme la bouche, en parlant la première ; après les avoir gagnés par tant de bontés, de vertus, de prodiges, elle n'avait réussi qu'à leur aplanir les difficultés extérieures de la confession ; il fallait encore les décider à changer de vie, et c'était le plus difficile. La corruption n'a-t-elle pas ses charmes ? Ne se cache-t-elle pas sous le titre équivoque de plaisir, même sous le beau nom d'amour ? On l'aime, tout en rougissant. Elle passe dans le sang et devient une seconde nature et un besoin. Elle forme des liens doubles, qu'un seul ne peut rompre ; après s'être vaincu soi-même, il faut lutter contre un complice.

Où prendre la force nécessaire pour remporter la victoire? La passion débilite et aveugle en même temps; loin de combattre son mal, on n'en voit pas même toute l'étendue. Puis, pour se convertir, il faut prier, pleurer, souffrir. Les pécheurs ont-ils des lèvres assez pures pour prier, un cœur assez tendre pour pleurer! Savent-ils qu'il y a des voluptés dans la souffrance, ceux qui n'ont jamais cherché de plaisir que dans les jouissances efféminées? Or, ce qu'ils ne peuvent faire, Benoîte va l'accomplir en leur lieu et place: elle va prier, pleurer, souffrir pour les pécheurs. Comme ils sont nombreux, elle passera les nuits en prières et en pleurs; elle livrera son corps à toutes les tortures; et Dieu trouvera son œuvre si belle, qu'il l'aidera à souffrir, en lui envoyant de surhumaines douleurs.

Le chapitre des expiations de la chaste et sainte victime est trop grand pour trouver place ici. Lorsque nous décrirons les sublimes horreurs de ce long sacrifice, on se rappellera quelle pensée d'amour l'inspira.

CHAPITRE X

DES BONNES ODEURS DU LAUS

> Lève-toi, Aquilon, Auster, viens, souffle sur mon parterre et fais-en couler les aromates.
>
> (Cant. IV, 16.)

On n'oserait croire, si le prodige n'était certain, que la sainte Vierge ait embaumé de ses propres parfums les pauvres pécheurs, réunis dans son Sanctuaire, lorsqu'elle y descendait. Ses avertissements leur étaient transmis par un intermédiaire ; mais l'émanation de ses parfums leur arrivait directement, en sorte qu'ils respiraient réellement quelque chose d'Elle. Cette ineffable bonté de Marie ne laisse place qu'à la reconnaissance et à l'admiration ; le doute n'est pas permis.

Les quatre écrivains qui ont parlé des Merveil-

les du Laus sont unanimes sur celle-ci. Ils ont respiré ces divines odeurs, et ils en parlent comme d'un fait public : « Une infinité de personnes peuvent en rendre témoignage. » Ils en parlent même à des hommes qui eussent été heureux de pouvoir les contredire ; comme lorsque l'abbé Peythieu l'écrit dans son Mémoire à Mgr de Genlis, archevêque d'Embrun, qui n'attendait qu'un motif pour abolir le pèlerinage.

Aussi l'embarras de l'histoire n'est-il pas de faire adopter le fait admirable, il est connu, mais d'en rendre compte. On ne sait à quoi comparer ces odeurs ; on ne trouve pas de termes pour peindre le bonheur qu'elles font éprouver. » Je ne vous saurais exprimer, écrit à l'Archevêque le saint prêtre que nous avons nommé, les bonnes odeurs qu'une infinité de personnes ont ressenties dans la Sainte Chapelle, devant ou après que la très-digne Mère de Dieu a paru à Benoîte, dès le commencement de la dévotion : ces odeurs n'ont aucun rapport avec les parfums et les fleurs de la nature. »

« M. Bermond, médecin de Barcelonne (1), poursuit-il, a amené ici deux de ses enfants pour rendre grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge de leur guérison et les offrir à la Majesté divine.

---

(1) Barcelonne, dans la Drôme ; ou Barcelonnette, dans les Basses-Alpes.

Entrant dans l'église, il fut tellement embaumé de ces célestes odeurs, qu'il s'imagina que nous tenions des parfums dans la Sainte Chapelle, et voulut voir partout s'il n'y avait pas quelque baume ou drogue aromatique. Après avoir tout considéré, il dit : « Cette odeur n'a aucun rapport avec les odeurs de « la terre, » et s'en alla les larmes aux yeux. »

« M. de Rochas, avocat au Parlement de Grenoble, qui a eu le bonheur de sentir ces parfums, n'en parle qu'avec admiration, dit le docteur Gaillard ; il avoue ingénument qu'il ne saurait les décrire, tant ils sont suaves, et que tout ce qu'il peut faire est de rendre grâces à Dieu. »

« En 1690, la veille de l'Annonciation de la sainte Vierge, par conséquent un jour de concours, » l'église fut tellement embaumée, poursuit Pierre Gaillard, que chacun en fut charmé ; tous en rendirent grâces à Jésus et à Marie, et s'en retournèrent bien consolés.

« On observe que dans ce mois de mars, jusqu'au milieu de mai, il n'y a pas de semaine que l'église n'ait été embaumée. »

Ecoutons M. Grimaud : « Escrivant un jour des messes votives au-devant de ladite Chapelle, je sentis une odeur si soave, pendant un demi-quart d'heure, que de ma vie je n'ai jamais rien senti de pareil, qui me causa une satisfaction si grande que j'estois hors de moi-même. »

L'église était embaumée la première fois, qu'un personnage déjà cité, M. du Saix, gouverneur de Gap, y entra. Il en éprouva un tel saisissement, qu'on n'est plus étonné, ni de la confiance avec laquelle il demanda la santé, ni de la résignation qu'il montra lorsque la Bergère lui répondit que la santé ne lui serait pas rendue.

Enfin, la statue de marbre, occupant le sanctuaire et que Pie IX vient de couronner par la main de son délégué Mgr Jean-Irénée Depéry, évêque de Gap, est elle-même un hommage éclatant offert aux fragrances de la Vierge Immaculée, comme le prouve l'inscription incrustée dans la paroi extérieure de la Sainte Chapelle, du côté de la sacristie (1). Il y

(1) Voici cette inscription :

A LA PLVS· GRANDE· GLOIRE· DE DIEV
LA PREMIERE FOIS· QVE· IENTRAI· EN· CETTE
EGLISE· IY· SENTIS· VNE· SI· SOAVE· ODEVR
QVIL· MOBLIGEA· DI FAIRE PRESENT· DE CET
TE· VIERGE· DE· MARBRE· AVEC· OBLIGATION
AVS· R. P. PRIEVR· DE FAIRE· DIRE· CHAQVE
SOIR· EN PERPETVITE· VN· SALVE REGINA
POVR· MON· AME· HONORE· PELA. DE GAP.
LE Sr HIPOLITE· FOURRAT· DEPRES
MARCHA· A GENE· LA· FAICT· CONDVIRE
SVR· LE LIEV· GRATIS· DEMANDE· VNE
AVE· MARIA· COMME· DESSUS· A GENE 1716.

avait alors cinquante deux ans que le miracle se reproduisait par intervalles.

Ces odeurs étaient quelquefois si intenses, qu'elles se répandaient de la chapelle au dehors, et parfumaient tout le vallon. Un prêtre de Gap, qui demandait aussi un miracle pour croire à ceux qu'il n'avait pas vus, car il s'en faut que le clergé se soit montré crédule, était sur le chemin du Laus avec quatre compagnons de route : à peine furent-ils arrivés au commencement de la descente, d'où l'on aperçoit l'église, qu'ils sentirent tout à coup un doux parfum. A mesure qu'ils marchaient, le parfum devenait plus vif et les remplissait d'une joie singulière. Lorsqu'ils furent près de l'église, c'était de l'ivresse : « ils ne se voyaient presque plus. » Le prêtre dit alors à ses compagnons : « Je voulais un miracle ; celui-là me suffit, je n'en « demande pas d'autres. »

Voici comment le Vicaire général de Gap s'exprime sur ces effluves du Ciel : « Les odeurs de Marie sont si suaves, si délicieuses, et d'une si grande consolation, que celui qui les sent croit déjà jouir des avant-goûts du Ciel. A mesure qu'elles frappent l'odorat, elles enlèvent l'âme et toutes ses puissances, et remplissent le cœur de joie ; les parfums des fleurs sont comme rien en comparaison de ceux-ci. Si les hommes experts dans la distilla-

tion des plantes aromatiques et la préparation des baumes, respiraient ceux du Laus, ils en seraient pâmés de consolation. Ils ne sauraient ni les connaître, ni en parler, parce qu'ils sont des écoulements de la Divinité. »

Puis s'élevant à de hautes considérations, il poursuit : « L'odeur, en Dieu, est sa nature divine, l'illustre témoignage des grâces, des miséricordes et des faveurs singulières qu'il répand sur les créatures, dans le Ciel et sur la terre. »

Benoîte, qui respirait à leur source les suaves parfums de la Rose mystique, et dont les sens, épurés par le travail de la sainteté, étaient plus exquis, en était toute transformée. Chaque fois qu'elle revenait d'auprès de sa tendre Mère, son visage paraissait lumineux, et son âme était tellement enivrée de consolation que, semblable aux bienheureux, elle ne pouvait ni boire, ni manger, ni dormir... Ses vêtements étaient aussi tout imprégnés de la bonne odeur, et la conservaient pendant plusieurs jours, A ces signes, on connaissait qu'elle avait vu la sainte Vierge : ainsi l'abeille chargée des parfums et de la poudre d'or du lis, laisse deviner qu'elle sort du sein de la reine des fleurs.

Les bonnes odeurs étaient donc, pour la foule qui ne voyait pas la Mère de Dieu, une preuve d'autant plus sensible de sa présence, que ces odeurs paraissaient être moins une grâce particu-

lière qu'un attribut de la nature céleste de Marie, en sorte qu'il eût fallu un acte de sa puissance pour les retenir.

Les Anges répandaient aussi de bonnes odeurs, mais beaucoup moins vives que celles de leur Reine. Elles produisaient, du reste, le même effet sur leur sœur Benoîte. Quant aux parfums qui s'exhalaient de la personne sacrée de Notre Seigneur — car il lui est apparu plusieurs fois — ils surpassaient de beaucoup tout ce qu'elle avait éprouvé en ce genre.

D'après les observations de l'heureuse créature, toutes conformes d'ailleurs, à l'enseignement des mystiques sur cette matière, on peut conclure que Dieu, source des bonnes odeurs, les répand avec abondance sur toute la cour céleste, comme un élément de bonheur, et qu'il en varie le degré et la nature, pour les diverses fleurs du paradis, avec une sagesse dont les fleurs de la terre nous donnent une idée. Ainsi, la hiérarchie angélique se distinguerait tout aussi bien par les parfums, que par la lumière et les autres éléments plus ou moins connus de la félicité. Benoîte a remarqué, en effet, que tel Ange embaumait plus fortement ou différemment qu'un autre.

Nous ne doutons pas qu'il en soit de même des

âmes bienheureuses, puisque plusieurs ont déjà donné des marques de ce privilége sur la terre. Si nous en parlons, c'est que Benoîte est du nombre de ces élites de la sainteté, et qu'elle mêla ses propres parfums aux bonnes odeurs du Laus.

Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est en odeur de sainteté, cette expression n'est pas seulement une figure, elle est fondée sur l'expérience. La chambre de la bienheureuse Liduine était, au témoignage de Thomas à Kempis, remplie d'un parfum délicieux qu'exhalait sa personne, et qui faisait croire à plusieurs qu'elle avait sur elle quelque aromate. Des personnes pieuses, attirées par le parfum et voulant en jouir davantage, approchaient leur visage de la poitrine de la malade, qui semblait être devenue une cassolette où le Seigneur avait déposé ses plus précieux aromes. Cette odeur devenait plus sensible, lorsque Liduine avait reçu la visite de Notre Seigneur ou de son Ange, ou lorsque une vision l'avait transportée au Ciel. Chez le bienheureux Venturini, de Bergame, la bonne odeur se manifestait lorsqu'il disait la messe. Saint Dominique la possédait à la main. Saint François de Paule l'exhalait beaucoup plus sensible après ses longs jeûnes ; et la bienheureuse Hélène, lorsqu'elle allait à la communion. Le phénomène était extraordinaire chez Joseph de Coupertino : sa bonne

odeur s'attachait à ses vêtements, à ses meubles, à sa chambre, dont on pouvait trouver la porte à l'odorat.

C'est quelquefois à la mort que commence l'odeur de la sainteté, pour durer des siècles avec le cadavre. Les restes du pape Marcel la gardèrent sept cents ans ; ceux d'Aldegonde, huit siècles.

Tout parfum se rattache à une huile volatile qui en est le véhicule. Il n'est donc pas étonnant que, bien souvent, après la mort, il se forme dans le corps des saints une huile de ce genre, qui parfois dissout les chairs et baigne les os. Lorsqu'on ouvrit la tombe du bienheureux Félix de Cantalice, quelque temps après sa mort, on trouva dans le cercueil de plomb qui contenait son corps, une grande quantité d'une liqueur odorante, dans laquelle les médecins remarquèrent beaucoup de propriétés. Toutes les parties molles du corps du bienheureux Ange s'étaient dissoutes en une huile de cette sorte, lorsqu'on le leva d'Oxford.

La mort avait trouvé une prédisposition à la formation de cette huile mystérieuse dans le corps des saints ; ce qui suppose que cette disposition pouvait exister et produire ces effets pendant la vie. De nombreux exemples le prouvent : « Voyez, ma sœur, « disait sainte Lutgarde à l'une de ses amies, « comme Dieu en agit avec moi ; il fait couler de « mes doigts, comme de l'huile, la plénitude de

« ses grâces. » En disant cela, elle faisait voir ses mains, qui pendant l'oraison, s'étaient couvertes d'un liquide onctueux et odorant. C'est ainsi que le sein de Christine l'Admirable, pendant sa captivité, se remplit d'huile, avec laquelle elle frotta ses plaies et les guérit. La sainte Ecriture indique la source de cette huile admirable en indiquant Jésus-Christ : *Oleum effusum nomen tuum* (Cant. I. 2).

Après cela, et lorsque les mortifications, les stigmates, les extases, les affreuses souffrances de Benoite auront donné une idée de sa sainteté, on comprendra que cette sainteté fût trop belle pour réjouir le Ciel tout seul, et qu'elle put embaumer la terre de ses odeurs sensibles. Tout ce qui appartenait à la sainte était parfumé, sa bure, son voile, sa main, son haleine ; tout ce qu'elle touchait et l'air qu'elle traversait. Lorsqu'elle parlait, le souffle de ses lèvres prévenait délicieusement l'odorat avant d'aller remuer le cœur : « On se trouvait si bien auprès d'elle, qu'on n'eût jamais voulu la quitter. » On remarque aussi : « que, des fois plus que d'autres, selon l'amour qu'elle a pour Dieu, ses bonnes odeurs sont si délicieuses, qu'elles élèvent tous ceux qui l'écoutent. » Les fragrantes émanations avaient donc un flux réglé sur celui de l'amour ; l'amour était donc le foyer intérieur qui volatilisait les aromes de son corps pur ; plus le foyer

était ardent, plus il dégageait des parfums. Comme sainte Liduine, lorsque son cœur avait été échauffé par une communion, une extase, une vision, elle enivrait tous ceux qui l'approchaient. Celui qui rapporte ces choses ajoute : « Une infinité de personnes « peuvent en rendre témoignage. »

Si donc Benoîte ne porte pas l'or et les perles de la souveraine qu'elle représente, à la place, elle répand de célestes parfums. Ce signe de sa mission n'est pas moins concluant que la pénétration de son regard dans les ténèbres des consciences.

Ses parfums, ceux de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Anges, composent ce que la tradition a nommé les *bonnes odeurs du Laus* : mot magique, dont le charme dure encore. Les enfants ont hérité de l'enthousiasme de leurs pères, qui couraient, semblables aux compagnes de l'Epouse des Cantiques, à l'odeur de ces onguents du Ciel.

CHAPITRE XI

COMMENT LES HOMMES S'OPPOSENT A L'ŒUVRE DE LA SAINTE VIERGE

I. HOSTILITÉS DIVERSES. — II. — LE RÉAL. — III ENQUÊTE DE M. LAMBERT. — IV. VOYAGE DE BENOITE A EMBRUN. — V. ARRIVÉE DE Mgr DE GENLIS. — HOSTILITÉS JANSÉNISTES. — VII. CONCLUSION DE CE CHAPITRE.

I. Hostilités diverses

ON ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Marie, ou la grandeur de ses bienfaits, ou la grâce avec laquelle elle les répand. Elle semble ignorer les moyens terribles pour ramener les pécheurs : elle n'emploie que ceux d'une excessive douceur, jusqu'à les réjouir de ses suaves et enivrants parfums. Il semble même qu'elle cherche à racheter la magnificence de ses dons par la modestie dont elle se couvre ; elle descend presque timidement du Ciel, sans éclat et sans bruit ; elle n'aborde la terre

que par une vallée obscure, et l'humanité, que par la plus pauvre enfant du village.

Dirait-on qu'une puissance aussi bonne, quelle qu'elle fût d'ailleurs, dût trouver parmi les hommes des contradicteurs ? Mais on sera bien plus surpris, quand on saura que ces contradicteurs se rencontrent principalement parmi les ministres même des miséricordes de Dieu.

Ainsi Dieu l'a permis, pour faire voir que l'œuvre est toute du Ciel et que les hommes n'y sont pour rien, puisque ceux qui devaient naturellement la soutenir se sont efforcés de la ruiner.

Personne n'eût été assez insensé pour lutter ouvertement contre la Reine du Ciel et de la terre : on la méconnut dans l'exercice de ses tendresses ; et l'on s'en prit à l'humble et pauvre villageoise qui la représentait. Benoîte fut persécutée toute sa vie. Et Marie, qui se voyait persécutée dans sa servante et qui le souffrait, mit ainsi le comble à cette modestie de l'autre monde qui la faisait se voiler pour répandre plus abondamment ses grâces. Mais elle soutint et fit triompher le faible instrument de ses grâces, et mit aussi le comble à sa puissance.

Pendant que la foule des chrétiens charmés se renouvelait au pied de l'autel de Marie, les prieurs des environs murmuraient. Ils étaient peu flattés de se voir éclipsés, dans le gouvernement des âmes,

par une jeune fille illettrée, quelque irréprochable que fût d'ailleurs sa conduite. Le mouvement qui entraînait leurs ouailles au Laus ne leur faisait point honneur ; et si leur conduite n'était pas très-régulière, il partait du sacré coteau, à leur adresse, des avis si intimes et si pressants, qu'ils devaient fléchir. Ils voyaient donc Benoîte de mauvais œil. Mais ce fut bien pis de la part des jansénistes, hostiles à toutes les miséricordes divines ; des huguenots plus intraitables dans les montagnes qu'ailleurs; des impies auxquels un parfum de pureté, émané du Laus, arrachait un complice ou une proie : ils l'attaquèrent de leurs propos : C'était, à leur dire, une visionnaire — elle avait certes des visions ; une illuminée .— les lumières ne lui manquaient pas ; une sorcière — on pouvait le paraître à moins ; une extravagante — les voies de la sainteté ne sont pas communes ; une magicienne ; — quoi ! l'enfant du village, si simple, si douce, une magicienne ! Cela est trop fort, et commence à montrer de l'embarras. L'embarras devient énorme devant les prodiges. N'admettant pas la sainte Vierge dans l'opération de ces prodiges, ils sont obligés de les attribuer tous à la Bergère. Or, ces prodiges sont trop nombreux et trop éclatants pour qu'on puisse les nier. On ne peut pas même prétexter qu'on ne les a pas vus ;

ils se promènent bravement par le monde stupéfié. Ne pouvant les nier, on les attribue... au démon !... Comme si le démon pouvait ruiner son empire par tant de conversions ; comme si le démon bâtissait des chapelles qui font rugir les démons ! Honteuse défaite, mais témoignage ! Il n'y avait donc aucune raison valable à opposer à cette grande voix des miracles, qui faisait une révolution pacifique dans les Alpes.

Les propos n'étaient pas heureux ; on en vint aux actes. Le meilleur argument qu'on pût employer contre Benoîte, était de l'enlever et de la faire disparaître, afin qu'il n'en fût plus parlé. La pauvre enfant se vit exposée à une pareille violence, dès l'origine de sa mission et comme elle entrait à peine dans sa dix-huitième année.

En 1665, par une belle nuit de printemps et vers minuit, une procession se dirigeait dévotement vers le saint vallon, à la lumière des flambeaux, lorsque Benoîte, qui passait souvent les nuits en prière au portail de l'église de Saint-Etienne, vit défiler, dans la vallée, le mystérieux cortége et alla s'y joindre. C'était la procession de Lazer, et la première dont il soit fait mention dans les annales du Laus. Les pieux pèlerins venaient d'arriver, en chantant les litanies de la sainte Vierge, près de la petite chapelle, encore couverte de son chaume,

lorsque Benoîte eut le pressentiment qu'on devait l'enlever. Elle se sauva...; six hommes la poursuivaient.

L'histoire ne dit point qui avait soudoyé ces malheureux, ni d'où ils venaient. Mais les circonstances de l'attentat, le choix de cette cérémonie nocturne pour commettre un crime, ressemblent trop aux clameurs pharisaïques pour ne pas avoir la même origine.

Peu de temps après, un personnage distingué, qu'on ne fait pas connaître autrement, vint de Gap pour saisir la Bergère en plein jour, et l'emmener. Il entre dans la chapelle où elle est..... Il ne la voit pas..... « quoiqu'elle soit assez grosse, disent les Mémoires, et que la chapelle soit si petite que dix personnes à peine peuvent y entrer. » Il s'en retourna complétement mystifié. — Ainsi, le roi de Naples ayant envoyé soixante soldats pour s'emparer de saint François de Paule, celui-ci se prosterna devant l'autel de son église afin de prier Dieu..... Les soldats vinrent l'y chercher, passèrent et repassèrent près de lui, mais sans l'apercevoir.

Hâtons-nous de le dire : les passions soulevées contre la plus innocente des créatures fermentaient à l'ombre et au loin..... ; il n'était pas possible d'insulter Benoîte en face. La sérénité de son visage faisait tomber le soupçon ; il suffisait de la voir pour être détrompé ; et puis, d'un coup d'œil, ne pouvait-

elle pas bouleverser les consciences les plus intrépides? Après l'avoir vue, ses détracteurs, prêtres et laïques, devenaient ses admirateurs, et allaient grossir la foule des dévots charmés du Laus..... Le prêtre surtout a été remarquable dans ce retour. Le prêtre peut se laisser influencer par des sentiments humains ; mais il ne résiste pas à la vérité, quand elle se montre, bien qu'elle le blesse. Aussi, tous les prieurs des Alpes furent bientôt gagnés à l'œuvre qu'ils avaient combattue. S'ils ne donnèrent pas l'exemple d'une foi empressée, ils donnèrent celui d'une foi éclairée et persévérante, ce qui vaut mieux ; et ils le laissèrent à leurs successeurs, comme un saint héritage à conserver éternellement. C'est par tradition comme par amour, qu'aujourd'hui encore tous les pasteurs viennent, de dix, quinze lieues à la ronde, en procession au Laus, avec leurs paroisses, le jour fixé par les anciens usages.

Les clameurs pharisaïques, hérétiques ou impies devaient forcément se calmer avec le temps autour du saint vallon en travail continu de nouveaux prodiges. La paix, toutefois, ne lui fut pas de sitôt rendue. Une opposition plus redoutable, parce qu'elle partait de plus haut se préparait à Embrun, siége de l'Archevêché. L'autorité diocésaine est intervenue à plusieurs reprises ; et, chaque fois, Benoîte eut à comparaître devant ces juges irrités

et prévenus. Nous sommes loin de nous en plaindre. Il est du devoir des supérieurs ecclésiastiques, toutes les fois qu'il s'agit de faits merveilleux et surnaturels, de les soumettre à un examen scrupuleux. Mais la sévérité même des trois enquêtes consécutives à l'égard de ces faits leur donne une force historique incomparable.

On s'étonnerait, cependant, qu'une première enquête, très-complète, n'ait pas suffi ; que les juges soient revenus plus d'une fois à ces luttes inégales, d'où ne ressortaient en définitive que la preuve de leur impuissance et le triomphe de ce qu'ils voulaient opprimer ; que l'humble Bergère du Laus ait été inquiétée toute sa vie par quelque hostilité partie d'Embrun, malgré les signes de tout genre qui la recommandaient à la protection de l'autorité et à la vénération de tout le monde, on ne comprendrait pas cela, si on ne savait quels grands intérêts spirituels et matériels étaient en jeu dans la métropole. C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer en peu de mots.

II. Le Réal.

Il y avait, sous le beau porche latéral de la cathédrale d'Embrun, une antique image de la Vierge nommée le *Réal* (royal), parce que les Rois Mages y étaient représentés devant l'Enfant-Jésus reposant

entre les bras de sa divine Mère. Celle-ci occupait le centre de la scène, et, du côté opposé aux Mages, c'est-à-dire à la droite du spectateur, se voyait saint Joseph, puis un Ange qui lui parlait. Par une disposition insolite, le vénéré tableau, au lieu d'être dans l'intérieur de l'église, était à l'extérieur, encadré dans le tympan de la porte, le magnifique porche lui servant comme de chapelle. Le tableau a disparu depuis on ne sait quand. On n'en connaissait même plus le sujet ni la place, lorsque nous prîmes garde à une inscription en caractères romains, qui indique clairement ces deux choses. Cette inscription, peinte sur l'ancien cadre du tableau, c'est-à-dire sur l'archivolte même du tympan qu'il garnissait, donne tous les noms des personnages ; bien mieux, ces noms sont distribués de façon à correspondre avec les figures qu'ils désignaient. Avec cela, il était facile de reconstituer, comme nous l'avons fait, le *Réal*, ce fameux tableau qui était regardé, à juste titre, comme le *palladium* de la cité.

Le *Réal* était le but d'un pèlerinage qui remontait, par une longue liste de miracles, jusqu'au temps de Charlemagne, et faisait affluer sur le roc d'Embrun, avec les prières de milliers de pèlerins, les richesses de plusieurs royaumes. Des seigneurs, des princes, des rois même, tels que Charles VII, Louis XI, Charles VIII et Edouard II, roi d'Angle-

terre, étaient venus rendre leurs vœux à Notre-Dame d'Embrun et lui offrir leurs présents, à l'exemple des Mages. Louis XI portait à son chapeau la médaille de Notre-Dame d'Embrun. L'antique cité romaine était justement fière de son image vénérable : c'est à elle qu'elle dût et sa prospérité matérielle et les priviléges qui l'élevèrent au rang des premières métropoles.

L'Eglise d'Embrun ne dépendait d'aucun Primat, ne relevait que du Saint-Siége, et formait le chef-lieu d'une province ecclésiastique composée de sept diocèses (1). Son Chapitre brillait autant par la science que par le rang ; le roi de France en était le premier membre, et la première stalle au chœur lui était réservée. Henri II, Louis XII, Louis XIII, passant par Embrun, prirent le surplis et l'aumusse pour occuper leur stalle d'honneur. Le collége, confié à des Pères jésuites, était une pépinière de savants, de théologiens et de dignitaires pour toute l'Eglise. Quant à l'Archevêque, prince d'Embrun, prince et chambellan du Saint-Empire, il traitait de pair avec les Dauphins, les rois de Provence et ceux de Bourgogne ; et, de plus qu'eux, il joignait au pouvoir du glaive temporel celui du glaive spirituel.

---

(1) Evêchés suffragants : Digne, Grasse, Vence, Glandèves, Senez, Nice.

Or, le fameux pèlerinage tombait depuis que les merveilles du Laus attiraient toutes les populations sur une extrémité du territoire ; et, avec le *Réal*, menaçait de s'écrouler la fortune et la gloire de a noble cité. Que de passions durent dès lors se soulever contre l'oratoire champêtre ! Ce fut un immense émoi, lorsque la métropole se réveilla à un bruit de miracles opérés ailleurs que sous le portique fameux, et vit déserts tous les chemins qui conduisaient à ses solennités. L'autorité se mit en mouvement, et se prépara à frapper un coup tel, qu'il n'y eût pas à y revenir.

III. Enquête de M. Lambert

En l'absence de Mgr d'Aubusson, alors ambassadeur de France en Espagne, M. Lambert, official du diocèse, et muni de pleins pouvoirs, partit pour le Laus, préparant déjà, dans ses préventions contre le pèlerinage, l'incendie de l'oratoire et l'incarcération de la Bergère.

Mais l'Eglise ne juge pas sans entendre. Un interrogatoire devait auparavant donner raison à l'Official. Ne pouvant croire, sans de bonnes preuves, ni aux visions de Benoîte, ni aux merveilles du Laus, il comptait bien que ces preuves feraient défaut, et qu'en faisant s'expliquer, sur des questions aussi délicates, une simple fille de la campagne, il ne man-

querait pas de surprendre quelques supercheries. Or, pour assurer le succès de son triomphe et lui donner plus d'éclat, il se fit accompagner de plusieurs ecclésiastiques, entre autres du sieur Bonnaffoux, secrétaire de l'Archevêché et secrétaire futur de l'interrogatoire, puis du père Gérard, recteur du collége, homme capable d'embarrasser les plus habiles. La commission se composait de vingt membres en tout.

Le formidable cortége arriva au Laus en septembre, la première année des concours, peu de jours après la Nativité de la sainte Vierge, fête patronale de Notre-Dame d'Embrun, fête jadis splendide, qui, cette année, avait laissé des vides immenses sous les vieilles voûtes, les populations oublieuses s'étant portées vers le pauvre ermitage. Il était temps de faire disparaître jusqu'aux vestiges de la superstition supposée.

Lorsque Benoîte apprit l'arrivée de ses juges, elle voulait se sauver....; de plus déterminés eussent pris peur à moins. Mais la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Ne craignez rien, ma fille, il faut » rendre raison aux gens d'Eglise : répondez à » toutes les questions qu'on vous adressera ; je suis » avec vous. » Puis elle conclut par ces paroles remarquables : « *Les prêtres peuvent bien commander à mon Fils, et non à moi.* » Faisant ainsi allusion aux sacrements, où l'homme commande, en

effet, et Dieu obéit. Après ce confort, Benoîte attendit tranquillement ses juges, et parut devant eux plus tranquillement encore.

Elle entendit sans pâlir la menace des châtiments qui lui étaient réservés, dans le cas où elle aurait trompé le peuple. Elle parla simplement de ses visions, s'expliqua naïvement sur tout ce qui se passait autour d'elle ; elle satisfit à toutes les questions qui lui furent adressées, et ne manqua pas de répéter, d'après sa *Bonne Mère*, que les prêtres peuvent bien commander à Jésus-Christ, mais non à la sainte Vierge. Et il arriva que la plus astucieuse subtilité échoua devant l'innocence et la candeur. On se rappelle le reste : on sait comment le tribunal, ne pouvant s'avouer vaincu, demanda un miracle ; comment il ne l'espérait pas ; comment un miracle de premier ordre lui fut donné ; comment l'Official pleura d'attendrissement au premier murmure de ce miracle ; comment il dut dresser procès-verbal de la guérison surnaturelle, et laisser une pièce qui, dans les circonstances où elle a été faite, fut alors, comme elle est encore pour nous, un témoignage d'une irréfragable valeur. M. Lambert répéta plus de vingt fois à l'abbé Peythieu ces paroles : *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là. Le Père Gérard, vit en passant devant le petit oratoire, une grande lumière à l'intérieur, qui lui fit dire la même chose : *le doigt de Dieu est là*. Ils en

étaient tous persuadés. Aussi, retirèrent-ils leur opposition ; mais ils n'eurent pas le courage de se dévouer au succès de l'œuvre divine. Ils nommèrent premier Directeur de la chapelle, l'Official de Gap, M. Gaillard, qui se trouvait sur les lieux ; et repartirent édifiés, frappés, mais déconcertés. On sait encore comment M. Lambert, au lieu de brûler la chapelle, concourut à bâtir l'église.

Tel fut le résultat de cette fameuse enquête : tout ce qui devait ruiner le pèlerinage tourna à le défendre, à le soutenir, à l'honorer. Aussi, eut-il plus d'éclat qu'auparavant. La défaite des examinateurs ouvrit les yeux à beaucoup d'incroyants, et confirma les faibles.

On penserait, après cela, que l'autorité ecclésiastique ne dut plus jamais venir lutter sur le même terrain. Combien l'événement trompe les prévisions humaines ! La lutte se renouvela souvent, tantôt ouverte, tantôt cachée. Nous pouvons en parler avec d'autant plus de liberté que les ministres de l'Eglise qui y prirent part semblent n'avoir été que les instruments passifs des passions qui fermentaient dans la métropole, à tel point que des actes, hostiles au merveilleux Sanctuaire, ont été commis au nom de l'autorité, qui paraissait les ignorer, ou n'osait les désavouer.

Un acte de ce genre est l'interdiction de la chapelle : pendant trois jours, la défense d'y dire la messe, sous

peine d'excommunication, resta placardée sur la porte de ladite chapelle... Plusieurs prêtres, venus en dévotion, furent obligés de s'en retourner sans avoir pu dire la messe. Benoîte arracha la feuille par ordre de la sainte Vierge. Mais, la sainte Vierge ne pouvant être mise en jugement, l'affaire très-grave de sa nature, pesait tout entière sur la Bergère. Il n'était plus besoin de lui chercher des torts ; celui-ci était bien clair. Qu'arriva-t-il ? L'autorité ainsi méprisée ne fit pas entendre une plainte !.....

Plus tard, un mandement fut aussi publié contre le pèlerinage mais sans plus de résultats que l'interdit qui avait été, paraît-il, « lâché » par M. Javelli, Vicaire général.

M. Javelli avait succédé, en 1669, à M. Lambert, qui était mort. Et comme c'était un homme droit, il revint bientôt à des sentiments plus dignes de sa haute position. A ceux qui le pressaient de sévir contre la Bergère, en lui représentant que la nouvelle dévotion compromettait gravement la gloire plusieurs fois séculaire du *Réal*, il répondit : « Si » l'affaire du Laus est de Dieu, nous ne saurions » l'empêcher de réussir ; si elle vient des hommes, » elle tombera d'elle-même. » Mais l'animadversion générale ne pouvait se payer de sagesse. M. Javelli se décida à une enquête ; et, pour éviter l'éclat, il manda la célèbre Bergère auprès de lui.

IV. Voyage de Benoite à Embrun.

Benoite partit à pied, avec sa mère, et fut retenue quinze jours à Embrun. Elle avait alors vingt-deux ans. Rien ne fut négligé pour s'assurer de la vérité à son égard. Plusieurs pères Jésuites se joignirent au Vicaire général pour l'examiner ; l'interrogatoire se renouvelait tous les jours ; toutes ses réponses étaient écrites ; on revenait à dessein sur les mêmes questions ; on sautait habilement d'un sujet à un autre; on dénaturait, par jeu de logique, des assertions précédentes, pour les lui objecter ; et, dans l'intervalle des séances, on la tenait au secret. Eh bien, toutes les précautions, toutes les ruses, tous les détours ne servirent qu'à mettre en relief la vérité qui s'exprimait par sa bouche avec tous les charmes de la simplicité et de la douceur : l'admiration gagnait ses juges. Un sentiment plus profond s'empara d'eux, lorsqu'ils purent se convaincre que leur prisonnière ne prenait aucune espèce de nourriture. Pour acquérir cette conviction, M. Javelli la fit garder à vue, jour et nuit dans sa propre demeure. Toutefois, ce long jeûne n'était pas une privation pour elle, encore moins un effort, mais une suite naturelle de sa disposition : elle ne pouvait ni boire ni manger, parce que son âme était remplie des consolations que Dieu donne à ceux qui sont persé-

cutés pour la justice. Lorsqu'on la pressait de prendre quelque nourriture, elle aurait voulu obéir; mais l'odeur seule des aliments lui soulevait le cœur. Bien mieux, cet état béatifique dégagea les parfums de son corps. Quel ne fut pas l'ébahissement de ses juges lorsqu'ils purent se convaincre par eux-mêmes de la réalité d'un tel prodige !..... Ah ! loin de sévir contre elle, ils étaient bien plus disposés à se jeter à ses pieds.

Plus rien ne la retenant à Embrun, et languissant loin de sa chère solitude, Benoîte demanda la permission de s'en retourner. M. Javelli ne pouvait se séparer si vite de celle que le Ciel lui avait envoyée... Quel bonheur de garder cet ange encore quelques jours dans sa maison ! Lui commander en maître, ne se pouvait plus ; il traita comme avec l'envoyé d'une cour. La Fête-Dieu était proche : « Attendez « encore un peu, lui dit-il, passez cette solennité » avec nous ; vous jouirez d'un beau spectacle ; la » pompe de nos solennités pourra vous faire plai- » sir. » Benoîte ne savait déplaire ; elle attendit simplement. Mais l'homme de Dieu prophétisait sans le savoir. Le spectacle fut beaucoup plus beau qu'il ne pouvait l'imaginer.

Les trésors accumulés depuis des siècles dans une primatiale telle que la cathédrale d'Embrun : calices, *monstrances*, chasses, reliquaires, encensoirs en argent et en vermeil, enrichis de perles.

de pierreries et d'émaux ; ces chapes, ces chasubles, lourdes des passementeries et des broderies rehaussées d'or qui les recouvrent ; ces devants d'autel en étoffes précieuses, à sujets historiés, peints à l'aiguille. Ces tentures de haute lisse bigarrées de cavalcades, de paysages et d'oiseaux : toutes ces richesses travaillées dans l'art magistral à jamais perdu du moyen âge ; présents de vingt rois, meubles sacrés et sans prix, dont il ne reste aujourd'hui que des débris et des catalogues, tout cela étalé, un jour de grande fête, au milieu d'un office solennel, avait certes de quoi enchanter une jeune villageoise qui crut, un jour, décemment parer un autel de son tablier de bergère, blanc de lessive. Mais rien ne saurait rendre le trouble de Benoîte, quand l'orgue, magnifique présent de Louis XI, fit rouler ses frémissantes harmonies sous le berceau des voûtes romanes. Elle ne savait ce que ce pouvait être. Mais, ravissement plus grand ! sa *Bonne Mère* lui apparut dans l'église pendant que l'orgue jouait encore. Parée d'un costume de reine, elle était plus éblouissante que jamais, et elle plongea Benoîte dans une extase complète, à la vue de tous les fidèles.

De l'entretien solennel que Marie eut dans ce moment avec sa bien-aimée Bergère, deux choses seulement étaient accessibles à la terre, et peignent de plus en plus l'ineffable condescendance de la

Mère de Dieu : elle lui dit qu'elle venait là en Reine, parce que l'église était royale et qu'un Roi l'avait fait construire. La tradition en fait honneur à Charlemagne. Puis, elle lui parla de l'orgue, et lui dit que cette musique sans paroles était destinée à peindre l'amour que Jésus, son Fils, a pour l'Eglise. Le génie de saint Augustin a rencontré la même pensée, en parlant des neumes du chant ecclésiastique, qui sont aussi des chants sans paroles.

L'extase laisse toujours de la force et de l'agilité dans le corps, une douce fraîcheur sur les joues, et une singulière joie dans les yeux. Benoîte revint donc de la messe avec un air de santé d'autant plus surprenant, que son jeûne atteignait au quatorzième jour. Son hôte en fut frappé et lui en demanda la raison. Benoîte dit simplement à M. Javelli ce qui s'était passé. Le grave prêtre, entendant raconter ce commerce d'un autre monde, l'écouta dans un profond silence. Depuis lors, il répondait à ceux qui venaient l'interroger sur la grande affaire : « La dévotion à N.-D. d'Embrun se perd par les péchés du peuple ; et elle passe à l'extrémité du diocèse. »

Enfin Benoîte repartit à pied et à jeun, avec sa mère. Elle ne goûta un peu de pain qu'à Chorges. En arrivant au Laus, sa première démarche fut d'aller se reposer de tant d'émotions à la petite Chapelle. Là, Marie lui apparut de nouveau..... Et

Benoîte tomba dans une extase telle, que toutes les personnes présentes la crurent morte.

Ainsi se termina la seconde enquête. En voici une troisième plus solennelle encore.

V. Arrivée de Mgr de Genlis

En 1672, Charles Brulard de Genlis était sacré archevêque d'Embrun, Mgr Georges d'Aubusson étant tranféré sur le siége de Metz.

« Ce digne Prélat, dit le saint abbé Peythieu, avait tant entendu parler à Paris des apparitions de la sainte Vierge à la Bergère, qu'il s'empressa de venir au Laus pour s'assurer de la vérité. Il y arriva trois jours après son entrée dans le diocèse, sans autre suite qu'un gentilhomme à son service et un domestique. Nous lui allâmes au-devant, M. Hermite et moi, jusqu'à la croix d'Avançon. Après que nous l'eûmes salué et qu'il nous eut fait mille honnêtetés, dont nous étions indignes, il nous dit librement qu'il ne croyait rien à la dévotion du Laus. Il lui fut répondu qu'il fallait voir et entendre avant de condamner. Il vit et entendit bientôt. Nous l'accompagnâmes à la sainte Chapelle, où il fit son adoration au saint Sacrement. Déjà le charme du lieu l'avait saisi, car il ne se relevait pas : pendant trois quarts d'heure, il resta immobile sur ses genoux ; et, lorsqu'il eut fini son oraison, il

nous dit que jamais il n'était entré dans une chapelle si dévote. Comme il se disposait à sortir, son domestique, qui l'attendait, ne prenant pas garde à l'exhaussement du sol (les travaux de nivellement n'étant pas achevés), recula pour faire place à Monseigneur et tomba à la renverse, tête nue, sur un bloc de marbre où il devait se tuer. L'Archevêque pâlit. Mais cet homme se relève, remonte par une échelle, vient offrir le manteau à son maître, et prend une bougie pour l'éclairer. « Palpe donc « si tu n'as point de mal, lui dit Monseigneur. » « En « vérité, répond le domestique, je ne sais ni comme « je suis tombé, ni comme je me suis relevé ; mais, « grâce à la sainte Vierge, je n'ai point de mal. » Monseigneur leva les yeux au Ciel, à différentes reprises, sans mot dire, et resta persuadé qu'un miracle venait de s'accomplir. »

« L'illustre Prélat, rempli de l'esprit de Dieu, ne voulut point attendre au lendemain de voir Benoîte et de l'examiner. Il la fit venir, malgré l'heure avancée, la fit mettre à genoux, et, en notre présence, il l'interrogea pendant trois heures et demie, écrivant de sa propre main les demandes et les réponses qu'il garde encore dans ses archives. Il ne put la prendre en défaut sur aucun point. Elle répondit, au contraire, avec la sagesse et la modestie d'un ange, et fit l'admiration du Prélat. Il faut dire que sept jours auparavant la sainte Vierge l'avait pré-

venue de ce qui devait arriver, et l'avait assurée que le Saint-Esprit lui dicterait ses réponses. Mais Benoîte pâlit et sa constance l'abandonna lorsque, à la fin Monseigneur lui dit, pour l'éprouver, qu'il voulait la marier et qu'il se chargeait de sa dot. Sa Grandeur fut obligée, pour qu'elle ne tombât point pâmée à ses pieds, de reprendre : « Non, non, ma « fille, je ne veux pas vous marier ; je veux que vous « restiez vierge toute votre vie. » Là-dessus, il la congédia, et, lorsqu'elle fut sortie, il nous dit que, de sa vie, il n'avait vu semblable vertu ; qu'il avait été examinateur, avec plusieurs docteurs en Sorbonne, d'un religieux favorisé de fréquentes extases et qu'il n'avait point trouvé en lui toute l'humilité de cette fille. »

On voit quel changement s'était opéré dans les idées de Mgr de Genlis, et combien ce changement fut rapide : une veille avait suffi pour chasser ses doutes et le remplir d'admiration et de foi. Il fut si charmé du Laus, qu'il emporta le projet de s'y faire préparer une chambre pour venir s'y recueillir dans l'intervalle de ses travaux, et d'y faire construire un séminaire, comme au lieu le plus propre à favoriser les études et la vertu du jeune clergé.

D'après ces bonnes dispositions, il semble que le grand Prélat aurait dû couvrir de sa protection le Sanctuaire jusque-là persécuté. Il n'en fut rien. Dans les desseins de Dieu, un prince ne pouvait travailler

de concert avec une bergère : le prestige du merveilleux eût disparu devant l'éclat de la fortune et de la puissance. Dieu permit que le noble admirateur du Sanctuaire et de la Bergère les combattît l'un et l'autre, sans cesser de les admirer jamais ; et le séminaire qu'il avait projeté ne fut point construit. Nous sommes heureux de pouvoir considérer les choses à ce point de vue, puisqu'il nous permet de raconter des faits sans juger les hommes.

VI. Hostilités jansénistes

Aux rivalités de la métropole, le jansénisme, ennemi des tendresses de Dieu, vint prêter son appui. La guerre fut longue, perfide, ténébreuse... et vaine : ce qui étonne quand on considère l'immense disproportion des partis.

On tente la pauvreté de Benoîte par des offres d'argent, pour s'autoriser à dire que l'intérêt est le but de ses visions. On la surveille jour et nuit ; on écoute à sa porte ; on l'épie partout, dans l'espoir de surprendre une parole, un geste répréhensibles. On dénature les signes les plus augustes de sa mission et de sa sainteté : on appelle épilepsie ses extases et ses douleurs sacrées de la Passion, quoique les caractères de ces deux affections surnaturelles ne se ressemblent pas, et qu'ils n'aient rien de commun avec ceux d'une maladie naturelle quelconque.

Mgr de Genlis s'est même avisé de lui mener un grand médecin pour la guérir des sacrés stigmates. Et on attribue aux jansénistes le dessein de la faire passer pour sorcière, et de la faire condamner comme telle.

Mais le meilleur moyen d'en avoir raison était toujours de l'enlever et de la faire disparaître Que d'efforts furent mis en œuvre pour en venir à bout! toujours secrètement, bien entendu ; car il y avait alors, comme aujourd'hui, une justice publique qu'on ne se croyait pas en droit de braver impunément. Aussi, c'était surtout à la faveur des ténèbres qu'on cherchait à saisir l'innocente victime ; et rien ne paraissait plus facile à qui connaissait ses habitudes : elle se levait souvent la nuit, pour prier soit au portail de l'église, soit au pied d'une croix plantée sur le bord d'un chemin, soit dans une chapelle isolée. Mais on comptait sans l'Ange de Benoîte, qui éventait toutes les conspirations, trahissait tous les complots, veillait jour et nuit sur sa sœur, et l'avertissait à temps ou de ne pas sortir, ou de ne pas ouvrir sa porte, ou de fuir.

On eut trouvé meilleur de la rencontrer loin du Laus, afin que l'opinion pût prendre le change sur sa disparition. La sainte fille ne pouvait s'éloigner de sa vallée sans rencontrer une embûche prête : ce qui prouve que la cabale avait toujours un œil ouvert sur sa proie pour l'épier, et une main sacri-

-lége prête à la saisir. A Barcelonnette, où sa charité l'avait conduite pour un jour, elle trouva des hommes chargés de la transporter à Turin, et auxquels elle n'échappa qu'avec peine.

Jusqu'à la fin de sa vie (car on devait craindre la vertu de ses os), Benoîte fut en butte à ce genre odieux de violence. Un jour, on la trouva même trop vieille pour être décemment transplantée dans un monastère.

Cependant les desseins de Dieu s'accomplissaient en silence, et devenaient plus clairs de jour en jour : comme par exemple, lorsque les habitants de Champoléon allèrent en procession à Notre-Dame d'Embrun pour demander la pluie, et que, ne l'ayant point obtenue, ils vinrent au Laus dans le même but..., et furent mouillés avant le retour dans leurs foyers. Benoîte le leur avait prédit en les pressant de repartir, quoique le ciel fût alors sans nuages. Il fallait donc aussi sévir contre le lieu, tout en poursuivant la pauvre Bergère. Ce fut alors que parut contre le pèlerinage le mandement que nous avons mentionné. Mais les populations, entraînées par la logique des miracles, continuaient à suivre les sentiers du Laus, en dépit du mandement. On trouva cependant le moyen de ralentir le zèle des pèlerins, en envoyant sur les lieux, pour remplacer les bons prêtres que nous connaissons, des directeurs jansénistes. Le découragement

et le désespoir devaient entrer avec eux dans le sanctuaire de Marie..... Benoîte arrêta et consola un malheureux qui allait se précipiter en sortant du confessionnal. — Des femmes, n'osant plus rentrer dans leur famille, où certain devoir, nouveau pour elles, paraissait au-dessus de leurs forces, erraient éperdues par les montagnes !....

L'ennemi était donc au cœur de la place ; le refuge des pécheurs était fermé ; les justes ne pouvaient que s'éloigner ; Benoîte elle-même n'avait plus de confesseur. Il y eut alors, dans l'élan des peuples, un temps d'arrêt forcé, que nos historiens ont appelé *éclipse* du Laus..... Heureuse expression, qui conserve l'espérance !

Une persécution aussi acharnée ne pouvait négliger les petits moyens, ni éviter les bassesses. On se rappelle le bon ermite de Notre-Dame de l'Erable : le Laus était devenu sa patrie et comme son domaine. Il en faisait avec joie les honneurs aux étrangers ; leur racontait les merveilles dont il avait été témoin, et les obligeait en toute occasion, selon son pouvoir. A la sainte Chapelle, il s'était donné la fonction gratuite de servir les messes. Eh bien ! il lui fut défendu de servir plus d'une messe par jour, pour gêner dans leur dévotion les prêtres venus en pèlerins. Son zèle l'exposa aussi à être rejeté hors de la juridiction d'Embrun, dont la limite se trouvait précisément au sommet de la montagne

qui sépare le Laus de son ermitage. Il fut même question de l'enlever. On ne comprendrait pas cette violence sans une indiscrétion de l'Ange, qui espionnait les espions. On voulait l'enlever en même temps que Benoîte, et publier qu'ils s'étaient sauvés ensemble.....

On est heureux, nous le répétons, de penser que tant de méchanceté tournait à la gloire de Dieu.

VII. Conclusion de ce chapitre

La persécution imprime à la sainteté un sceau divin : c'est pourquoi Benoîte a été calomniée, soupçonnée, menacée, poursuivie sans relâche, troublée jusque dans ses souffrances, insultée jusque dans les signes augustes de sa mission, sans pitié pour sa pauvreté, son innocence et sa douceur, sans égard pour le génie qui la protége. Ainsi la pieuse bergère est devenue une héroïne ; la vierge, une martyre ; l'ange, une odorante victime ; l'orpheline abandonnée des hommes, la protégée de Dieu.

Mais c'est pour Dieu qu'elle souffre ; et Dieu fait voir qu'il est avec elle, en la rendant invincible dans sa faiblesse. Non, les hommes ne sont pour rien dans la grande œuvre du Laus ; ils n'ont pu en briser le frêle instrument. Les prêtres n'ont point élevé cet autel ; ils n'ont pu le renverser. Le haut Siége n'a

point ouvert ce concours ; il n'a pu l'arrêter de ses deux glaives.... Lorsqu'on voit la noble cité, entourée de remparts, fléchir devant le petit hameau ; la royale église, effacée par une cabane ; un prince archevêque, vaincu par une bergère ; la crosse et l'épée, brisées par la houlette ; on dit : Dieu est du côté de la houlette, de la bergère, de la cabane et du hameau.

Les événements le proclament à leur manière.

Pendant que le Laus fleurit paisiblement au soleil de la grâce et de la nature, et que des flots de peuple se renouvellent sans cesse au pied de son Sanctuaire qui les apaise, Embrun n'est plus qu'une grande ombre de lui-même. Sa fortune, sa gloire, ses titres sont tombés. Beaucoup de ses monuments sont ruinés....., et on regrette qu'ils ne le soient pas tous, quand on voit l'archevêché transformé en caserne ; le collége, en prison ; plus d'un noble manoir, en bergerie ; quelques églises, livrées à des usages profanes ! La célèbre cathédrale, dépouillée de ses richesses, rongée par les hivers, semble être restée debout au milieu de cette désolation, comme pour la pleurer éternellement ! Hélas ! le *Réal* n'est plus ? Une imitation moderne, inexacte et faible en masque la place.

Mais nous croyons que la vertu du *Réal* a passé au Laus.

La Vierge Marie aime les montagnes, les torrents, les vallées : elle devait avoir un temple fameux dans les Alpes. Le rocher d'Embrun fut privilégié. Fortifiés l'un par l'autre, le temple et la cité traversèrent victorieusement les luttes du moyen âge. Embrun fut longtemps, sur les limites de la France et de l'Italie, le boulevard de la civilisation et de la foi. Mais la paix fit d'Embrun une ville opulente....; et sa Vierge tutélaire disparut. On ne s'était pas même aperçu de son départ, au milieu des fêtes, lorsque la vallée d'Avançon tressaillit de la présence d'une céleste étrangère. C'était Elle : tout dans sa démarche annonçait une reine ; et une âme manquait à la vénérable cathédrale. On dirait une reine délaissée et trahie, si on compare ce qu'elle quitte à ce qu'elle prend, le royal édifice, au petit toit de chaume : elle rappelle ces nobles et malheureuses épouses qui ont fui le palais pour s'ensevelir dans un désert. Mais si l'on considère la sérénité de son âme, la tendre et délicate bonté de son cœur, la timidité de ses grâces, on la prend pour une jeune reine, et presque pour une fiancée. Reine des fleurs par le baume, l'élégance, et l'amour des terres vierges et sauvages, avant de se dessécher sur le sol, trop foulé, où s'étaient enfoncées ses racines, elle a confié ses aigrettes au vent du désert, mystérieux messager des fleurs alpines....., et la solitude du Laus s'est réjouie.

Il y avait, à deux lieues du Laus, une autre ville d'origine romaine, ancienne dans la foi, et chef-lieu d'un florissant diocèse du ressort d'Aix, Gap vit avec bonheur la Vierge des Monts se rapprocher de son territoire, bien qu'elle n'en dépassât pas les limites. Quelques pas de plus, et c'eût été un transport universel de joie ! Évêque et Gouverneur se fussent constitués ses chevaliers et ses esclaves.— Dans le désir de la posséder, surtout de la protéger et de la venger, on prit garde que l'Avence, qui coule au pied du Laus, étant une limite beaucoup plus naturelle que le sommet vague de la montagne qui le domine, pourrait bien être la vraie limite entre les deux diocèses : cette combinaison détachait d'Embrun le fortuné vallon et le donnait à Gap. On n'y avait pas songé jusque-là, tant le lieu avait peu d'importance. Sur ce point de droit, Mgr l'Évêque de Gap consulta non un jurisconsulte, mais la Bergère, qui consulta l'Ange. L'Ange répondit que la montagne étaient la limite de droit comme de fait, et que le Laus était réellement du diocèse d'Embrun.

On tint la question pour bien jugée. Ne pouvant donc faire les honneurs de son territoire à la Reine du Ciel, Gap se dédommagea d'une autre manière. Le Gouverneur envoyait une belle robe à la Bergère ; Mgr Marion donnait au sanctuaire la croix dont sa

ville épiscopale lui avait fait présent à son arrivée, et il allait diligemment faire ses dévotions au petit sanctuaire avec tous ses familiers ; un juge de Gap écrivait *les Merveilles du Laus*, l'historien de Gap consignait ces mêmes merveilles dans une inscription ; un avocat de Gap recueillait les offrandes pour construire l'église ; l'Official de Gap se multipliait pour faire face à tous les besoins ; une dame de Gap donnait en mourant sa croix de diamants à la sainte Chapelle.

La bonne Ville de Gap fut bien récompensée de sa foi ; elle eut une large part dans les faveurs de la sainte Vierge ; la première guérison miraculeuse fut pour un enfant de Gap.

Mais Dieu paye généreusement.

La sainte Vierge resta sur cette terre si peu hospitalière pour montrer toute sa douceur. Puis, fortifié par un demi-siècle d'orages, son sanctuaire tomba, victorieux, couronné, triomphant, dans l'héritage de Gap....., avec le territoire d'Embrun par surcroît.

Embrun, le Laus, Gap, sont des noms inséparables. Placé entre ces deux cités antiques, le Laus tire de la première ses glorieuses origines, comme Rome de Troie ; et la seconde lui assure la perpétuité de ses pacifiques conquêtes.

Plus qu'un mot sur Embrun. Pauvre et résignée.

triste et pleine de foi, mais noble encore dans sa détresse, en tout semblable à sa cathédrale, l'antique métropole, privée de ses fêtes d'autrefois, de ses titres et de son chapitre, n'a plus que la grandeur de ses souvenirs.

CHAPITRE XII

LE DÉMON CHERCHE A COMBATTRE LE MERVEILLEUX ÉTABLISSEMENT DE LA SAINTE VIERGE EN LE PARODIANT

Le pèlerinage du Laus n'était pas ordinaire, aussi a-t-il été extraordinairement persécuté. Dans ce genre de lutte, les hommes atteignent au diabolique. Voici maintenant à l'œuvre le démon en personne.

S'il se montre tant à découvert, il faut que le danger qui menace son empire soit bien pressant. Il est donc vrai que d'innombrables pécheurs sont inopinément convertis ! il est donc vrai que Marie est là !

Oui, elle y est ; et l'antique serpent eût manqué à son triomphe. En le voyant se tordre sous le pied d'une Vierge, on reconnaît Celle qui lui écrase éternellement la tête, la Vierge Immaculée.

Le démon n'a de pouvoir sur la terre qu'autant que la gloire de Dieu le permet. Il ne lui était pas donné de renverser ouvertement ce que Marie édifiait ; il le parodia, employant la ruse et le mensonge, à défaut de force. Le voici donc à l'œuvre des pèlerinages, distribuant des visions, inspirant d'autres bergères, multipliant les artifices, faisant construire des chapelles ; en un mot produisant partout, dans le rayonnement du Laus, des mirages trompeurs de la grande lumière qui s'y était levée. Lorsqu'il échoue sur une montagne, il recommence sur une autre avec une persistance impuissante et misérable, qui fait d'autant plus ressortir la grandeur et la beauté de ce qu'il voudrait effacer.

L'opinion publique était à peine fixée sur les événements extraordinaires du Laus, que le bruit courut que, à la même distance de Gap, mais dans une direction opposée, au hameau de Sauve-Terre (1), sur le territoire de la Roche, une autre bergère voyait la sainte Vierge. Tout aussitôt les populations environnantes s'y portèrent ; et, de leurs offrandes, un prêtre y fit bâtir une chapelle et un logement pour lui.

Le lieu était bien choisi, si on se rappelle com-

(1) Autrement dit *Corréo*

bien la bonne ville de Gap eût été heureuse de recevoir la protectrice des Alpes sur ses domaines: la Roche en était. Mais ladite bergère ne donnait d'autres preuves de ses visions que sa parole même: et, d'après ce qui se passait ailleurs, on pouvait être plus exigeant. Gap continua donc d'invoquer Notre-Dame du Laus, et parut abandonner celle de Sauve-Terre à sa propre fortune. Cette indifférence détermina peut-être les personnes dupes ou intéressées à porter secours au pèlerinage naissant. Ce secours le ruina.

A défaut de miracles, la bergère de la Roche rechercha l'appui de la Bergère du Laus. Elle alla donc trouver Benoîte, lui raconta comment elle voyait la sainte Vierge, et l'engagea à venir avec elle sur les lieux pour en être témoin. Voir la sainte Vierge était à Benoîte le Ciel sur la terre; elle serait allée au bout du monde pour en jouir une fois de plus! Hélas! elle était privée de ce bonheur depuis quelque temps, pour avoir négligé par crainte révérencielle de donner un avertissement à un pécheur. Elle partit donc bonnement avec l'étrangère; et si l'intention de celle-ci n'était pas droite, Dieu permit que l'œil de Benoîte, habitué à sonder les cœurs, ne pénétrât pas celui de sa compagne dans cette occasion. Mais il paraît que celle-ci était de bonne foi; son voyage spontané au Laus le donnerait à penser; et, si elle voyait réellement quelque chose

d'extraordinaire, ce pouvait être par l'artifice du démon.

Parvenues au terme de leur voyage, les deux bergères se mirent à genoux pour prier. Après quelques instants de silence et de recueillement, la première s'écria : « Je vois la sainte Vierge!... Ne la « voyez-vous pas, Benoîte ? » — Benoîte leva la tête et, après avoir regardé du côté où l'autre portait les yeux, elle répondit : « Non, je ne la vois pas. » Puis, elle ajouta : Je ne crois pas même que vous la « voyiez, comme vous le dites ; je ne ressens rien « de ce qui annonce son approche, ni joie inté- « rieure, ni parfums. » Là-dessus, le prêtre intervint : « Allons, Benoîte, dit-il, vous voyez la sainte « Vierge ; mais vous ne voulez pas l'avouer, par « jalousie. » — « Ah ! si je la voyais, répondit-elle, « je ne me ferais pas prier pour le dire ; mon bon- « heur, du reste, le ferait assez connaître ; sachez « aussi que je ne saurais mentir. » Le prêtre se montra fort mécontent, et Benoîte ne l'était guère moins. Ce qu'elle vit de plus clair dans le moment, c'est qu'elle s'était fourvoyée et que ce qu'elle avait de mieux à faire était de s'en retourner. Elle prit donc congé de l'un et de l'autre ; et il la laissèrent partir sans lui offrir un morceau de pain, ni un abri pour la nuit qui était proche et menaçait d'être orageuse.

La voilà donc en route à la garde de Dieu. Le

faible espoir que donne au voyageur le chemin qu'il suit à l'aventure, de rencontrer un refuge au milieu de la nuit, fut bientôt enlevé à la bonne et sainte fille : le démon l'attendait, à quelque distance du hameau, sous la figure d'un homme nu. En l'apercevant, Benoîte dut comprendre quel esprit animait le nouveau pèlerinage ; mais elle ne songea qu'à fuir à travers les champs, sans savoir où elle allait. La nuit était sombre; une pluie d'orage tombait ; des torrents, des ravins, des obstacles de tous genres se rencontraient à chaque pas. Elle chemina ainsi longtemps et jusqu'à ce que la Providence la conduisit à la porte des Ursulines de Gap. Les bonnes religieuses la connaissaient déjà et l'aimaient beaucoup. La voyant arriver, à ces heures, toute ruisselante de pluie, elle lui firent raconter son aventure, qu'elles prirent en gaîté, et lui prodiguèrent tous les soins que réclamait son état.

A quelque temps de là, la bergère démentie se mariait....., et Sauve-Terre recouvrait son ancienne solitude ; les pèlerins n'y venaient plus.

Le démon n'ayant pas réussi sur cette montagne, se transporta sur une autre, sans quitter le bassin de Gap. Laye eut aussi sa bergère inspirée, son prêtre dévoué, sa chapelle et son pèlerinage. Seulement, au lieu d'un mariage, un simple interdit de

Mgr d'Hervé, évêque de Gap, dissipa le tout (1686). Rappelons-nous l'inutilité des interdits d'Embrun contre le Laus.

Un peu auparavant, la scène était à la Couche, entre Chorges et Savines. La Couche est le nom d'un manoir solitaire situé sur le penchant d'une montagne, en face d'affreux ravins. Aucun lieu n'était plus propre au mystère ; il glace encore le voyageur d'un secret effroi. C'est aux environs de ce manoir qu'une jeune servante, originaire de Savines, vit une grande dame inconnue, qui lui dit qu'elle avait choisi ce lieu pour y établir une dévotion pareille à celle du Laus ; qu'elle voulait y faire construire une chapelle dont la porte s'ouvrirait et se fermerait au gré de la jeune fille....., et d'autres choses de ce genre. L'Eglise a des règles sûres pour distinguer la nature et l'origine des phénomènes surnaturels ; mais les saints ont un tact particulier pour en décider. Cette jeune fille alla conter à Benoîte ce qui lui était arrivé. Benoîte comprit aussitôt de quel principe procédait la vision, et réussit à désabuser celle qui en était la victime. Elle la garda quelques jours auprès d'elle, la disposa à faire une bonne confession, et la mit sur le chemin du salut, où elle persévéra toute sa vie.

Mais voici une autre visionnaire qui fit une fin tragique.

Françoise, du Brusquet, paroisse du Vernet, au diocèse de Digne, avait d'apparentes extases ; elle découvrait les péchés secrets ; elle voyait saint Joseph, parlait des odeurs célestes, affectait une grande sainteté, et copiait Benoîte en tout. Le rôle était difficile à jouer longtemps : l'orgueil, un orgueil de femme, lui prêta des forces et la soutint pendant huit ans. Benoîte ne pouvait s'y tromper. Il semble que, dans ce temps-là, rien d'extraordinaire en sainteté ne pût s'accréditer sans l'avis de la Bergère du Laus : les grands prélats, comme les simples filles, en déféraient à son jugement et le recevaient sans appel, tant il était visible que l'esprit de Dieu la remplissait. Françoise rechercha donc Benoîte : elle vint même la voir souvent dans le but de se faire passer pour son amie. Les deux extrêmes se rencontraient alors : un souverain orgueil et la plus naïve, la plus aimable simplicité. Benoîte la recevait avec bonté, sans toutefois lui ménager les salutaires avertissements, les doux reproches. L'insuccès ne la décourageait pas plus que les mesures sévères, qu'elle fut obligée d'employer, ne lassaient sa prétendue rivale. Si elle avait la douceur d'un ange gardien, elle en prenait quelquefois la liberté. Après avoir longtemps repris Françoise en secret, elle avertit le pasteur de celle-ci, puis le Vicaire

général de Digne, qui, n'ayant pu s'éclairer par un examen sur ce genre de sainteté, avait envoyé consulter Benoite. Benoite savait que Françoise se laisserait séduire si elle ne se convertissait pas, et que la honte, ce châtiment des orgueilleux, serait son partage. Ce fut en vain qu'elle lui prédit son malheur. Françoise n'eut pas le courage de déposer son voile d'hypocrisie. Elle s'échappa de Digne avant le retour de l'envoyé ; puis elle se réfugia à Seynes, où elle continua à se faire passer pour une sainte, avec une telle habileté, malgré les vices dont son cœur était plein, qu'on ne fut désabusé que le jour où..... elle mit un enfant au monde. Elle alla accoucher dans un bois..... et mourut quelques jours après de honte et de douleur.

A l'âge de quatre ans, son enfant allait dans le bois, criant de toutes ses forces : « Ma mère ! ma mère !..... » Un Ange apprit à Benoite que Dieu le permettait ainsi, mais sans lui en dire la raison.

Benoite fut plus heureuse auprès d'une autre hypocrite, qui vint lui dire qu'elle voyait l'enfant Jésus, et jeûnait trois fois par semaine. Si la première chose était une illusion, la seconde était un mensonge. Pour la guérir, elle n'eut qu'à lui apprendre à dire, après avoir consulté sa *Bonne Mère : Et Verbum caro factum est* et *Laus Mariæ.*

Le rocher d'Avançon eut aussi son illuminé. Un

homme du peuple, nommé Barthélemy Caire, après avoir quitté la vie des champs, étonna son pays par ses excentricités et le troubla ensuite par des avertissements indiscrets, en reprochant aux époux leurs désordres, en présence des épouses, et réciproquement. Il perdit son crédit en annonçant un miracle qui ne se fit pas. Son esprit malade, obsédé peut-être, recouvra la santé et la liberté entre les mains de l'un des directeurs du Laus. Il reprit la vie des champs, qu'il avait abandonnée depuis douze ans, et devint un excellent laboureur et un bon chrétien. M. Peythieu, qui donne ces détails, a eu entre les mains les procès-verbaux des visions et prophéties de Barthélemy, dressés par le curé même d'Avançon.

Enfin, le Laus fut aussi troublé un instant par les artifices de l'esprit de mensonge. Un dimanche, pendant la messe, une bergère, en service chez Imbert, vint dire qu'elle avait vu la sainte Vierge dans le vallon. A ce mot, tout le monde sortit de l'église, excepté le prêtre et Benoîte. Après la messe, Benoîte détrompa sans peine le public, et tout rencontra dans l'ordre.

Elle désabusa plusieurs autres visionnaires, et démasqua beaucoup de fausses dévotes et d'hypocrites, disent nos historiens.

On parlait aussi d'un christ qui jetait du sang. —

La même scène ne s'est-elle pas reproduite de nos jours (1) ?..... Et ce n'est peut-être pas la seule : nous connaissons, dans les Alpes, une personne en qui Françoise, du Brusquet, semble revivre. — Il suffit d'y penser pour en détourner la tête immédiatement.

Nous parlerons plus loin de la véritable croix ensanglantée, dont le génie du mal cherchait à contrefaire l'image comme de toutes les merveilles du Laus : visions, parfums, concours ; bergère inspirée, extatique, lisant dans les cœurs..... ; jusqu'au site pittoresque et solitaire du vénéré Sanctuaire. — Manœuvres étranges, mais instructives, dès qu'on les trouve tissées dans l'histoire des miséricordes de Marie. — Que les choses parlent d'elles-mêmes ; nous continuons à raconter.

Ne réussissant pas à jouer le Laus, le démon chercha à le souiller.

C'est pourquoi on y vit arriver des filles débauchées, dans l'intention d'y déposer leur fruit impur : vraie profanation de cette terre sainte qu'on n'ose aborder qu'à pieds nus ; où tout est saint, même l'air qu'on respire ; où les pécheurs ne peuvent rester longtemps, s'ils ne deviennent saints eux-mêmes comme tout ce qui les entoure. Mais Benoîte

---

(1) A Saint-Saturnin (Vaucluse).

était là ; le dessein des malheureuses était pénétré ; elles étaient chassées immédiatement..... Chassées par qui que ce fût, à la prière de Benoîte. La bonne et simple fille est la seule autorité du lieu ; prêtres et laïques sont à ses ordres, toujours disposés à lui obéir comme à Dieu. Elle est, du reste, si humble, elle parle avec tant de douceur, que personne n'éprouve de répugnance à suivre ses avis et à recevoir d'elle l'initiative de l'autorité. Puis, des âmes serviles auraient pu la craindre : si elle ne porte pas le glaive, elle prédit quelquefois la mort....., et la mort arrive inévitablement, à point nommé.

CHAPITRE XIII

DÉLIVRANCE DES POSSÉDÉS

Il n'est pas étonnant que le démon cherche à ruiner le Sanctuaire de Marie ; il y a là une vertu qui lui est fatale : les possédés y sont délivrés.

La possession de l'homme par le démon est un fait qui tient une trop grande place dans l'histoire de l'humanité, pour avoir besoin d'une explication et d'un appui. L'observation a démontré que la possession apparaît et se répand quelquefois comme une maladie épidémique ; qu'elle frappe dans certains siècles, affecte certains pays, et présente souvent autant de mystère, dans son origine, son développement et sa marche, que la peste ou le choléra. Or, les montagnes du Dauphiné ont été gravement atteintes du

terrible fléau dans le seizième siècle ; et comme le mal durait encore lorsque Marie ouvrit son merveilleux Sanctuaire, on y vit arriver de toutes parts un grand nombre de possédés. Une seule paroisse du diocèse de Grenoble y envoya, en un seul jour, trente femmes tourmentées par le génie du mal.

Tous ces infortunés recevaient, au pied de la sainte Vierge, la santé de l'âme et celle du corps...., puisque l'effrayante maladie frappe l'homme tout entier.

Quant aux signes de possession, on ne peut s'y méprendre. L'un de ces infortunés marche sur l'extrémité des pieds, comme si une force invisible tendait à le soulever de terre ; l'autre se tord en écumant de rage ; celui-ci est frappé d'un mutisme farouche ; celui-là n'ouvre la bouche que pour vomir des blasphèmes ; un troisième est saisi d'horreur pour sa mère, etc. — Madeleine Baudin, de Laval, hurlait et bondissait comme une bête fauve. — Lucrèce Pellissier, de Villard-Edmond, avait le teint rouge et noir, les lèvres brûlées, l'œil hagard et étincelant, la voie rauque et brutale.....; elle effrayait. — Un avocat de Forcalquier était si furieux, qu'il fallut le lier pour le conduire. — Joseph Ardouin, du Monestier, près Briançon, faisait entendre des blasphèmes qui certes n'étaient pas de son âge, il n'avait que dix ans. Mais il fit

mieux connaître encore quelle puissance le dominait, lorsque sa main, soumise à la flamme d'un cierge, rôtissait sans qu'il parût en souffrir. — Catherine Hermitte, de Seynes, n'était guère moins furieuse que ces deux possédés que Jésus-Christ rencontra sur les terres des Géraséniens, qui se cachaient la nuit dans les tombeaux, et se déchaînaient le jour sur les passants. Catherine se retirait la nuit dans une cave, d'où elle sortait, le jour, pour outrager quiconque se trouvait à sa portée, surtout les religieux et les prêtres ; elle redoublait de rage contre le saint Sacrement, lorsqu'on le portait aux malades. M. le Curé de Seynes l'exorcisa par ordre de l'Archevêque : elle répondit de point en point, dans sa langue naturelle, aux paroles latines de la liturgie, et elle ne fut pas délivrée. Les habitants, fatigués du désordre qu'elle causait dans la ville, la lièrent sur un cheval et l'envoyèrent bien escortée au Laus. Il n'eût pas été possible de la faire entrer dans le Sanctuaire, si Benoîte, la prenant par la main, ne l'y eût introduite. Le démon fut obligé, cette fois comme tant d'autres, de rendre sa proie.....

Lorsque la ville de Seynes vit la démoniaque revenir douce, pieuse, modeste, réservée, ce fut un cri général d'admiration. Et la municipalité adressa des remerciments au Sanctuaire du Laus, comme s'il se fût agit de la cessation d'une calamité publique.

La plupart de ces possédés n'arrivaient au Laus qu'en dernier lieu, comme au suprême refuge, après avoir été soumis aux exorcismes de leur propre pasteur, dûment autorisé par l'Evêque. L'exorcisme, n'a pas une vertu infaillible comme les sacrements. Déjà, du vivant de Notre Seigneur, les disciples se plaignaient à leur divin Maître de leur impuissance à délivrer toutes sortes de démoniaques, l'esprit infernal refusant quelquefois de leur obéir. L'exorcisme était, en tout cas, un certificat donné par l'Eglise de la réalité de la possession ; et lorsqu'il n'atteignait pas son but, et qu'on envoyait les malheureux au Laus, c'était la reconnaissance d'un pouvoir supérieur. Quant au peuple, il a été tellement impressionné soit par le mal, soit par le remède, que le souvenir s'en garde encore dans les traditions locales.

Nous remarquons aussi que la guérison de ces infortunés n'avait lieu qu'après une confession générale, que l'admirable Bergère leur rendait facile. Cette confession fait assez connaître que la source du mal est dans quelques péchés énormes. accumulés à cette mesure où Dieu détourne la face et les Anges se retirent. Il ne résulte parfois de cet abandon redoutable qu'une demi-possession qui n'est pourtant pas un demi-mal. C'est la lutte continue, sans merci ni trêve, entre deux principes opposés, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe :

et pendant ce temps-là, toutes les facultés du patient sont livrées à un désordre effrayant. Le remède est aussi dans une bonne confession. M. Malval, que nous connaissons déjà, a vu au Laus un désespéré qui s'en allait criant : Oh ! malheureux ! je suis damné pour l'éternité ! » En même temps, il se donnait de la tête contre les murailles ; se frappait la poitrine d'une pierre ; et parlait de se noyer, de se précipiter, de s'étrangler. Les directeurs ne croyaient pas pouvoir l'accueillir dans un pareil trouble. Mais Benoîte les rassura et décida l'infortuné à approcher du saint tribunal. Sa confession dura trois heures. Le lendemain, il reçut l'absolution, la communion..... et la paix, la santé et le bonheur. Il rendit de grandes actions de grâces à sa divine Libératrice, et il s'en retourna heureux dans son pays.

Un événement en tout pareil à celui qui précède fit beaucoup plus de bruit, parce que le personnage, M. Blanchard, avocat à Forcalquier, était connu de toute la Provence. Chez lui, tout était bouleversé et malade, le corps, l'âme et l'esprit. Sa famille l'avait adressé à tous les médecins. Les meilleurs prêtres les plus saints religieux avaient employé en vain les conseils, les prières et les sacrements pour rendre le calme à son âme. Tous les traitements ayant échoué on songeait à s'en débarrasser en le faisant enfermer comme un fou. Avant d'en venir là,

on l'envoya au Laus. En y arrivant, il offrit aux yeux des pèlerins qui le virent la personnification de ce pécheur dont il est parlé dans le troisième psaume du dimanche : « *Peccator videbit et irascetur ; dentibus suis fremet et tabescet* : *desiderium peccatorum peribit*. Un jour, le pécheur ouvrira les yeux, et il sera pris de colère contre lui-même ; il grincera des dents, il tremblera de ses membres : tout espoir lui paraîtra fermé. » Un Ange dit à Benoîte que le germe de tout le mal était dans des jalousies et de mauvaises communions. Le remède était dans le sacrement de pénitence. Le malheureux se confessa. Il y revint quinze jours de suite. Il fut complétement guéri de son triple mal. Lorsque sa femme et ses enfants le virent, à son retour, doux, calme, pieux, charitable, ce fut dans la maison une immense joie, à laquelle s'associa toute la ville. Une joie durable : M. Blanchard persévéra jusqu'à la fin de sa vie dans le bon état qu'il avait rapporté du Laus.

De ces pages, une voix s'élève, plus puissante que la nôtre, qui s'adresse aux pécheurs tourmentés, désespérés, et leur indique où est la paix, la paix de l'âme, la paix de l'esprit, la paix du corps qui est la santé, la paix qui est la vie et le bonheur : au Sanctuaire dédié à Marie. Il suffit d'y aller et de s'y recueillir quelques jours : le reste vient tout seul.

Un petit voyage, de petites vacances : c'est peu. Eh bien, ce peu, le démon fera tous ses efforts pour l'empêcher, et ses efforts sont redoutables. La voix dit qu'il faut lutter et l'emporter.

Quant aux pécheurs qui ne sont pas tourmentés, qui s'étourdissent par les affaires ou les plaisirs, la même voix leur dit que leur état est d'autant plus déplorable ; que la possession de l'homme par le diable n'est qu'une faible image de la damnation ; que s'ils ne se réveillent pas pendant qu'il est temps, ils ouvriront les yeux au dernier moment, *peccator videbit*, mais ce sera trop tard : *desiderium peccatorum peribit*.

CHAPITRE XIV

VOYAGE DE BENOITE A MARSEILLE

Nous venons de faire l'histoire du *Pèlerinage*. Et dans ce récit on a vu ce que la divine Vierge a fait dans les Alpes, avec le simple concours d'une Bergère qu'elle inspire. L'œuvre est grande et admirable ! Le lecteur a pu en juger par les titres divers sous lesquels sont venues se ranger les *Merveilles du Laus*.

En racontant cela, le nom de Benoîte s'est déjà souvent retrouvé sous notre plume ; mais Benoîte est elle-même une *merveille* si remarquable, que nous lui devons un rang à part. On a pu admirer les dons gratuits que Dieu a mis en elle ; voici maintenant ses vertus, ses mortifications, ses souffrances, et je ne sais quoi de saint, qui lui rend le Ciel familier.

Avant d'aborder ces graves matières, plaçons ici, comme transition, le voyage qu'elle fit à Marseille, lors de l'invasion du Laus par les armées étrangères.

En 1692, les armées alliées contre Louis XIV, débouchant par le Piémont, se répandirent dans le Dauphiné et envahirent le Laus, guidées par l'espoir du pillage. Mais si la sainte Vierge ne les éloigna pas de son Sanctuaire, elle ne leur en abandonna pas les richesses : elle laissa passer la justice de Dieu, et mit à l'abri ce qui lui était cher.

Quatre ans d'avance, Benoîte avait prédit l'arrivée de l'ennemi ; elle en rêvait souvent ; et lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques journées de marche, ayant reçu des ordres précis du Ciel, elle disposa tout pour sauver ce qui appartenait au temple de Marie : les linges, les vases sacrés, le trésor, et les personnes. Et la ville de Marseille lui fut assignée pour le lieu de refuge où elle pourrait attendre en paix la fin de l'orage.

Benoîte aurait voulu ne jamais quitter sa chère solitude et mourir, s'il l'eût fallu, au pied de l'autel où elle avait déjà tant prié : elle était alors âgée de quarante-cinq ans. Mais l'ordre était formel ; elle dut s'éloigner avec M. Hermitte et frère Aubin, et suivre les bagages qu'elle sauvait. Ils prirent donc la route de Marseille.

Pendant le trajet, les bénédictions du Ciel accompagnèrent l'enfant de Marie.

A Gap, où elle logea à la porte Lignole, s'étant retirée sur le fenil pour prier en silence, les suaves odeurs qui lui annonçaient ordinairement la présence d'un bienheureux, vinrent embaumer son modeste oratoire.

Obligée de passer quelques jours à la Saulce, elle demanda au curé la permission de balayer l'église ; et dans cette même église sa *Bonne Mère* lui apparut. Le lendemain de son départ, les ennemis, qui s'étaient répandus dans la plaine, mirent le feu au logis du comte de Tallard, où elle était descendue ; toute la maison fut réduite en cendres, à l'exception de la chambre qu'elle y avait habitée.

Elle se dirigea sur Sisteron, puis gagna Pertuis, où elle logea à l'hôtel de la Croix-Blanche et laissa en dépôt les richesses du Sanctuaire, puis elle continua sa route. Un enfant à la mamelle, la voyant passer, cria : « Voilà la Bergère du Laus. »

Benoîte n'était pas inconnue à Marseille. Elle a dû y rencontrer, entre autres, M. Malval qui venait si souvent au Laus. Elle devait être également très-connue de M. de Rémusat, un grand homme de bien; car celui-ci ne céda à personne l'honneur et le bonheur de l'héberger : il la reçut sous son propre

toit, quoique sa place fut plutôt dans un couvent de femmes. Quant aux gens d'église, comme on devait s'y attendre, ils suspendirent leur jugement sur Benoîte, jusqu'à ce qu'ils vissent des faits capables de les éclairer. Les faits se produisirent bientôt.

La sainte Vierge l'envoya d'abord en message, ainsi que nous l'avons dit plus haut, auprès de M. Foresta, vicaire général, qui devint plus tard évêque d'Apt. Benoîte aborda, un matin, celui-ci qu'elle n'avait jamais vu. « Que désirez-vous, ma bonne « fille, lui demanda le Vicaire général. — Je viens « de la part de la Mère de Dieu, lui répondit-elle, « vous dire que vous avez dans l'esprit des choses « qui ne sont pas bien, selon que vous avez dessein « de les accomplir. » Puis elle développa devant lui avec la précision et la volubilité de quelqu'un qui lit dans un livre, un projet grave qu'il méditait dans le silence de son cœur, et dont il ne s'était jamais ouvert à personne. Grande fut la surprise du dignitaire. De la surprise il passa à l'admiration et à la plus profonde reconnaissance, lorsque la douce villageoise lui indiqua les choses qu'il devait retrancher et celles qu'il devait garder dans ses plans ; en un mot, la marche qu'il avait à suivre pour être agréable à Dieu. Il vit clairement que Dieu était avec celle qui lui parlait ainsi. Il se plut à le publier ; et il lui fit ouvrir tous les monastères

de la ville, afin qu'elle y portât le parfum de ses vertus.

Benoîte charma les religieuses, bien qu'elle ne leur ménageât pas les salutaires avertissements. La puissance de lire dans les cœurs ne l'avait point abandonnée dans l'exil ; elle en usa au milieu de ce troupeau d'élite avec la même liberté que sur la terre des pécheurs. Aux Madelonnettes, elle prit chaque sœur en particulier et sonda toutes ces consciences délicates avec tant d'affabilité et de douceur, que les bonnes sœurs étaient enchantées de ce nouveau missionnaire. Elles lui donnèrent plein pouvoir sur la communauté. Benoîte en profita pour faire changer leur confesseur ; puis, elle assura l'autorité que toutes étaient dans la bonne voie, à l'exception de deux, qu'il fallait marier, sans quoi elles se damneraient et en damneraient d'autres avec elles. Elle fit ainsi une réforme complète dans cette maison, et y accomplit en quelques heures ce qui demande d'ordinaire non-seulement beaucoup de zèle, mais encore beaucoup de temps.

A Sainte-Ursule, à Sainte-Marie, et dans toutes les communautés de la ville, elle fut également reçue comme l'envoyée du Ciel. Dans l'un de ces monastères, elle inspira tant de vénération, que les sœurs ne purent la laisser partir sans mettre en pièces ses vêtements : il fallut que chacune lui en

coupât un morceau, sans pitié pour ses larmes ; car Benoîte pleurait, ne sachant autrement se défendre au milieu de cet essaim de religieuses armées de ciseaux et de bonne grâce en même temps. Elle n'osait plus sortir avec ses vêtements en lambeaux.

Serait-ce aussi dans ce couvent qu'elle découvrit à la bonne odeur la présence d'un corps saint? Guidée par les émanations suaves qu'elle seule percevait, elle alla droit à une tombe, où l'on se rappela qu'était enterrée, en effet, une dame de Montolon, d'une piété remarquable. — Un siècle auparavant, saint Charles Borromée avait fait, par le même moyen, une découverte semblable en entrant dans l'église de Sommasque.

Pendant que Benoîte évangélisait les religieuses, elle suivait à distance tout ce qui se passait au Laus. Un jour, elle était triste, parce que la maison des prêtres qu'elle avait vu bâtir brûlait. Un Ange la consola en lui disant que le dommage serait facilement réparé ; que la montagne de Théus offrirait gratuitement tous les bois nécessaires, et que Marie avait préservé son Sanctuaire de l'incendie, en envoyant une douce pluie qui avait arrêté le progrès des flammes.

Enfin, lorsque les troupes se furent retirées, avertie de nouveau par son céleste conseiller,

Benoîte repartit, pleine d'espérance, pour son vallon chéri. Elle fit la route à pied, quoiqu'on lui offrît une voiture et de l'argent. Elle répandit de nouveaux bienfaits sur ses pas. A peine sortie de Marseille, elle fut mise en présence d'une dame qui tombait du haut mal tous les jours : un jésuite, soupçonneux à l'égard de cette grande réputation de sainteté, lui avait ménagé cette épreuve. Benoîte fit, dans cette occasion, deux prodiges au lieu d'un : elle laissa cette femme saine de corps et d'âme ; car, avant de faire disparaître le mal physique, elle la détacha du péché, ce mal profond qui était, assura-t-elle, pour beaucoup la cause du premier. Le jésuite fut convaincu.

Mais voilà qu'aux environs de Pertuis, un prêtre, sachant que la célèbre Bergère passait sur sa paroisse, vint au-devant d'elle tout courroucé et l'accabla d'injures ...., parce que son église, qui était le but d'une petite dévotion, se voyait abandonnée depuis que Notre-Dame du Laus attirait toutes les populations. — Benoîte lisait dans l'âme du singulier zélateur, pendant qu'il s'oubliait si étrangement. Après l'avoir supporté un instant, elle lui demanda s'il avait fini ; « Non, sorcière, je n'ai pas fini, répondit-il ; mais que veux-tu dire ? — Je veux dire, reprit Benoîte, que l'enfer est ouvert sous vos pas, et qu'il vous engloutira bientôt, si vous ne

changez de vie. » Puis entrant dans des détails de mœurs que le lecteur nous permettra de taire, elle lui fit un tableau complet de l'état de sa conscience, et mit le doigt sur des plaies qu'il croyait très-cachées. Le prêtre se voyant ainsi découvert, rougit...., pâlit...., et tombant aux pieds de celle qui lui parlait, il la conjura en pleurant d'avoir pitié de lui. Il fit pénitence et persévéra.

A Pertuis même, une mère pleine de foi, vint présenter un enfant malade à la voyageuse, qui le guérit rien qu'en le touchant.

Dans ce même voyage, passant par une grande ville que l'on ne nomme pas, une dame se présente à Benoîte pour lui parler. Mais elle lui parut si laide que la Bergère ne voulait pas l'entendre; outre sa laideur étrange, des flammes lui sortaient de la bouche, et toute sa personne répandait une horrible puanteur. « Comme cela arrive plus ou moins aux pécheurs qui l'approchent, selon l'énormité ou le nombre des péchés, » ajoute le docteur Caillard, qui ne donne pas d'autre conclusion.

Bientôt Benoîte aperçut des embûches tendues sur sa route par cette faction ténébreuse qui l'épiait pour l'enlever. L'occasion était belle ; on eût attribué sa disparition aux accidents d'un long voyage. Ces hostilités secrètes, d'une part, et de l'autre, la

curiosité dont elle était l'objet, la mirent sur des chemins de traverse, pour continuer sa route, jusqu'au Laus, où, de retour, elle reprit sa vie accoutumée, et redoubla de zèle pour réparer les dommages matériels et moraux causés par le passage des troupes étrangères.

Deux monuments sont restés du séjour de Benoîte à Marseille : la piété des Marseillais pour Notre-Dame du Laus, et une petite cloche, la seule chose qu'elle accepta de la générosité de M. Tigot, avocat du Roi, pour l'offrir au temple de Marie, et qu'on nomme encore aujourd'hui : *Cloche de Sœur Benoîte* (1).

Maintenant, arrêtons-nous dans le saint vallon où la chère Sœur va passer le reste de ses jours ; étudions sa vie cachée ; entrons dans sa cellule ; suivons-la à l'église, à la croix d'Avançon !..... sur les montagnes !

(1) Cette cloche a dû être refondue plus tard.

CHAPITRE XV

VERTUS DE BENOITE

I. SIMPLICITÉ. — II. HUMILITÉ. — III. PAUVRETÉ

I. Simplicité de Benoîte

DEVENUE bergère d'hommes, Benoîte fut bientôt célèbre, et vit le peuple et les grands accourir et la combler des bénédictions qu'on ne refuse jamais à ceux en qui l'on voit briller les dons du Ciel : tentation dangereuse pour tout le monde et principalement pour une simple fille de la campagne. Cependant, les hommages dont elle est entourée ne lui ôtent rien de cette simplicité plus qu'ordinaire qui la caractérise et qui semble être, dans les desseins de Dieu, le cachet de sa mission. On a vu déjà bien des traits de cette vertu charmante : en voici de

nouveaux, et le lecteur en rencontrera d'autres plus tard.

Celle qui découvre et énumère si bien les secrets des cœurs ne connaît pas le nombre précis des pauvres linges qui composent sa garde-robe : pour en avoir une idée, elle rassemble tout auprès, dans un coin, autant de noix, évaluant par la quantité de celles-ci le nombre de ceux-là. — On reconnaît encore sa simplicité au désir qu'elle exprime un jour de rester la dernière sur la terre pour pouvoir puiser à son gré, dans les dépouilles du monde, de l'or, des dentelles, de la soie, afin d'en parer son cher Sanctuaire, oubliant qu'il ne resterait pas une âme qui vînt y prier. — Lorsqu'un Ange lui dit qu'on veut la mettre en prison, elle n'y voit d'autre inconvénient que celui de ne pouvoir y faire son salut. Vous prenez donc pour rien la gêne et le déshonneur, chère innocente? — Les Anges ne lui font point perdre contenance : un matin, comme elle allait à la messe, elle aperçut un esprit céleste debout sur un petit mur au bord du chemin; le voyant là, perché, elle s'approche et lui offre son bras pour l'aider à descendre! — Une autre fois, elle s'étonne de ce que sa Bonne Mère puisse se tenir, sans tomber, sur la croix d'Avançon où elle a le bonheur de la contempler. Son ignorance sur la nature des corps célestes plut à Marie, sans doute, car la sainte Vierge la rassura, mais ne l'éclaira point. — Benoîte pousse même la

bonhomie jusqu'à faire sourire l'aimable Vierge : une fois, Marie, étant à l'église, donna sa bénédiction aux tombes des deux saints directeurs défunts. Peythieu et Hermitte. Benoîte voyant cela : « Faut-il la leur donner aussi, moi ? demanda-t-elle à sa Bonne Mère. « Oui, répondit celle-ci en souriant. » Des Anges étaient présents, mais ils ne sourirent pas ; ils restèrent graves et muets, pendant que la Bergère bénissait les deux tombes, à l'instar de la sainte Vierge. Notons qu'alors elle avait plus de quarante ans.

II. Humilité de Benoîte

L'humilité de Benoîte n'avait pas moins à risquer au milieu des faveurs signalées dont le Ciel la comblait ; mais loin de tirer vanité de ces faveurs, elle s'en servait, au contraire, pour pratiquer la vertu qui est si chère à Dieu. Aussi a-t-elle eu soin de ne confier aux hommes, de ses rapports avec le monde invisible, que ce qui pouvait tourner à sa confusion, tels qu'avertissements et réprimandes sur sa conduite privée ; et de garder le silence sur les sublimités qu'elle entend, sur les splendeurs qu'elle contemple. Cependant son cœur est trop plein pour qu'il ne déborde pas quelquefois. Un jour, dans une conversation avec le bon ermite de Notre-Dame de l'Érable, elle laisse échapper un mot de ses

consolations..... « Malheureuse ! qu'ai-je fait ? » s'écrie-t-elle aussitôt qu'elle s'en aperçoit. Cependant Dieu permet qu'elle ne garde plus de mesure dans le délire de la maladie. Les personnes qui avaient le bonheur d'être auprès d'elle dans ces moments, étaient ravies de l'entendre parler du Ciel, de Dieu, de Marie et des Anges. D'ailleurs, silence absolu, même devant ses confesseurs, lorsqu'ils la supplient, pour la gloire de Dieu, de leur faire connaître ses ineffables consolations.

L'admirable fille est humble, même sans le savoir : un religieux Feuillant, pour l'éprouver sur cette vertu dont il connaît tout le prix, l'aborde et lui commande brusquement de délier sa chaussure. Benoîte plie un genou, et obéit. Elle ne se doute pas qu'elle vient d'accomplir une belle action ; la sainte Vierge le lui apprend. Une autre fois, conversant avec un Ange sur le bonheur des saints dans le Ciel, elle lui demande s'ils ont tous des couronnes. « Oui, ma sœur, répondit l'Ange : et « vous en aurez une aussi. » — « Ah ! ne me le « dites pas, bon Ange, reprit-elle, la vanité me « perdrait ; je voudrais faire mille ans de purga- « toire..... »

III. Pauvreté de Benoîte

L'amour de la pauvreté semble croître avec ses autres vertus. Dans les loisirs que lui laisse sa sainte mission, elle se plaît à gagner sa vie par les plus humbles travaux ; de ses mains consacrées par d'augustes souffrances, elle moissonne les champs du presbytère, ou blanchit les linges de l'église.

Du reste, elle reçoit l'aumône, mais à condition qu'elle la fasse à son tour. Souvent alors, comme autrefois, elle donne tout et ne se garde rien ; un Ange est obligé de venir à son secours. Un jour, il lui donne de l'argent pour s'acheter une chaussure. Serait-ce le jour où, sur le chemin de Saint-Étienne au Laus, elle quitta ses souliers pour les donner à une pauvre femme qui n'en avait point et qui, par un mois de janvier et pieds nus, ne laissait pas de poursuivre son pèlerinage.

Cependant la sainte Vierge lui défend de donner le linge qu'elle a porté, à toutes sortes de personnes, « dans la crainte qu'il soit profané..... » Ne semble-t-il pas que la Reine des cieux vénère cet enfant de la terre ?

Pauvre par amour, Benoîte doit l'être en tout. Aussi, ne voit-on rien de changé à son costume, si ce n'est qu'elle porte un voile de pénitence depuis

qu'elle s'est fait agréger au tiers-ordre de Saint-François et à celui de Saint-Dominique. Circonstance qui lui a valu, pour le dire en passant, le nom de *Sœur Benoîte*, sous lequel elle est encore si connue aujourd'hui. Pauvreté aimée de Dieu ! Sœur Benoîte porte toujours la serge ; mais cette serge exhale de suaves parfums. Un chapeau de paille grossière ombrage sa tête ; mais si elle le donne à une femme épileptique, celle-ci guérit en le portant. Un jour, voulant témoigner sa reconnaissance à une personne qui l'a obligée, elle n'a que de petites croix en cuivre à lui donner ; mais aussitôt ces croix se changent en argent fin..... « C'est pour vous faire plaisir que Dieu l'a voulu ainsi, lui dit un Ange. »

C'est qu'elle est généreuse, aussi, pour faire plaisir à Dieu, en l'aimant dans ceux que le monde délaisse. Si elle rencontre dans la foule une pauvre femme âgée, souffrante, mal vêtue, elle lui va au-devant et la comble de caresses, tandis qu'elle se dérobe aux recherches des personnes de condition élevée, que la curiosité seule conduit à sa porte. Un jour, elle pousse l'amour des malheureux jusqu'à coucher avec une fille couverte de ladrerie, pour la réchauffer, car il faisait froid.

Mais ce qui fait le plus de plaisir à Dieu, ce sont le sang et les larmes qu'elle répand.....

Nous voici arrivés au chapitre de ses expiations : matière importante que nous allons considérer sous trois points de vue différents, selon l'origine *humaine* (ou volontaire), *divine* et *diabolique* de ces expiations ; car il semble que toutes les puissances se sont déchaînées sur ce petit roseau.

CHAPITRE XVI

PÉNITENCES HUMAINES (OU VOLONTAIRES) DE BENOITE ET LEURS MOTIFS

BENOITE avait été formée de bonne heure par la sainte Vierge à la compassion pour les pécheurs; mais lorsqu'elle put voir par elle-même les horribles plaies que le péché fait dans l'âme, elle n'eut plus besoin de leçon pour s'émouvoir. « Plus de cent fois, écrit l'abbé Peythieu, elle manqua de cœur en considérant l'état affreux des âmes souillées par le péché. » C'est devant ce déchirant spectacle qu'elle apprit à prier, à pleurer, à souffrir.

Elle passait des nuits à répandre devant Dieu, seule avec lui, son âme navrée. Oh ! que la prière est belle lorsqu'elle part d'un cœur pur, avec des larmes brûlantes, aussi parties du cœur ! Les larmes

du cœur sont déjà du sang transformé. Mais les yeux ne suffisent pas à pleurer tant de péchés, la jeune vierge du Laus fit pleurer ses membres en les déchirant. Ayant trouvé un baudrier hérissé de pointes, elle s'en fit un cilice et le serra si fortement sur sa chair, que le sang ruisselait et trempait ses vêtements. Elle ne savait même plus que faire de ceux-ci : un jour, elle alla jeter à la rivière plusieurs linges ensanglantés, pour faire disparaître aux yeux indiscrets les traces trop considérables de son supplice. Elle ne connaissait pas plus de mesure à donner son sang que son pain : un Ange était obligé de modérer son zèle, en lui prenant ses instruments de pénitence qu'il tenait cachés pour quelque temps.

Ajoutons qu'elle n'adorait pas toujours la volonté du céleste messager dans ces occasions. Elle s'en plaignait au contraire à sa Bonne Mère Un jour, dans une requête de ce genre, elle spécifia un cilice et divers instruments de pénitence, qui lui coûtaient fort bien « quatre bons francs : » ce qui nous met sur la voie par laquelle lui vinrent cilices, bracelets, jarretières, ceintures en fer. Un vieux mercier de Grenoble lui servait à gré tous ces objets. Il faut dire que, dans ce temps, la pénitence paraissait encore assez belle pour que l'industrie et le commerce fournissent tous les moyens de satisfaire ce goût surnaturel.

Benoîte n'aurait su se modérer elle-même devant tant de maux à réparer. Non-seulement elle expie, en particulier, pour les pécheurs dont elle a vu la dégradation et le danger, mais encore pour tout un peuple en général. Les calamités publiques lui sont annoncées d'avance, pour qu'elle les détourne. Un Ange lui prescrit une fois de réciter tous les jours les litanies des Saints, pour arrêter les tempêtes prêtes à éclater. « Oui, bon Ange, lui répondit-elle « alors ; mais dites à ma Bonne Mère de prier aussi; « un seul de ses désirs vaut plus que toutes mes « prières. » Les vicissitudes de Louis XIV, vers la fin de son règne, eurent leur écho même dans le vallon paisible du Laus. Un Ange entretenait Benoîte des malheurs du roi, des ennemis qu'il s'était faits dans son royaume (par la révocation de l'édit de Nantes), des poisons que les mécontents lui préparaient, des bouleversements qui suivraient sa mort si ses ennemis venaient à triompher. Benoîte priait. Et le grand roi dut peut-être à l'humble Bergère des Alpes, sûrement sans s'en douter, les jours précieux de sa vieillesse. Il ne se doutait pas, non plus, que sa noble et malheureuse épouse était souvent un sujet d'entretien entre les Anges et Benoîte ; que celle-ci priait aussi pour l'auguste victime ; et que, peu de temps après la mort de Marie-Thérèse, la Mère de Dieu, apparaissant à Benoîte, lui dit : « Elle était reine sur la

terre ; mon Fils l'a fait reine dans le Ciel. » — Bossuet a fait l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, et ce discours compte parmi les chefs-d'œuvre du grand orateur. La Bergère du Laus a laissé une ligne sur le même sujet. Si vous aviez à choisir pour vous-même, lecteur, lequel préféreriez-vous de ces deux éloges ? Quant à moi, je ne balancerais pas ; je prendrais le petit mot.

La charité de la sainte fille s'étendait même aux régions invisibles. Souvent des âmes revenaient de l'autre monde pour la charger de faire faire des restitutions, d'obtenir des messes en leur faveur, ou lui demander des prières. Comme elle disait une fois son chapelet, une âme la regardait amoureusement faire, et paraissait attendre sa propre délivrance avec la fin du rosaire.

Destinée à combattre le mal, si elle ne le voit pas, elle le sent, par un instinct pareil à celui qui avertit les hirondelles de l'approche des orages. L'abbé Peythieu, la voyant un jour toute triste devant le saint Sacrement, lui demanda ce qu'elle avait. — « Je crains, dit-elle, qu'il ne se commette ici quel- « que abomination. » Le saint prêtre put bientôt se convaincre qu'elle était bien inspirée : des malheureux vinrent lui accuser en confession d'affreux desseins.

Du reste, et c'était le plus bel encouragement qui pût être donné à un cœur aussi noble que le

sien, elle connaissait le succès de ses prières et de ses souffrances : un Ange lui énumérait tous les pécheurs qu'elle avait convertis, tous les maux qu'elle avait détournés, toutes les grâces qu'elle avait obtenues. De leur côté, les âmes sauvées par elle revenaient parfois du Ciel la remercier et la bénir, embaumant sa cellule des suaves parfums de la béatitude. D'autres, en partant de ce monde, passaient auprès d'elle pour lui dire : « Adieu, ma sœur. »

Mais, rien n'est comparable en ce genre à deux visions, à peu près pareilles, que voici dans un même tableau.

Un jour de Toussaint, et pendant cette veille des Morts où les cloches tintent le glas plaintif, Benoîte priait pour les âmes du Purgatoire, seule au pied de la croix d'Avançon. Le charme mélancolique de cette veillée sainte l'avait gagnée ; elle ne songeait plus à rentrer au village. Vers minuit, elle aperçut, du côté de la vallée, une nuée épaisse, « longue d'un quart de lieu, » toute composée d'une multitude innombrable d'âmes, sous formes humaines, qui tenaient chacune un cierge à la main et s'avançaient vers le Laus, en faisant retentir des chants d'église. Bientôt, elle distingua en tête du cortége la très-sainte Vierge et deux Anges. Ceux-ci entonnaient les litanies des saints auxquelles répondait, d'une seule voix, toute la multitude.— « Que d'âmes !

« s'écria-t-elle, en s'adressant à l'un des Esprits « célestes. — Vous ne les voyez pas toutes, « répondit celui-ci ; il y en a beaucoup d'autres « dispersées dans les airs. » Puis, une âme, se détachant de la troupe, l'aborda, et, après l'avoir saluée, lui dit : « Nous sommes des pécheurs et des « pécheresses qui sortons du purgatoire. Pendant « notre vie, nous sommes venus prier ici avec « confiance, et la Mère de Dieu nous délivre en ce « beau jour ; ses mérites, ainsi que vos prières et « vos souffrances, chère Sœur, ont abrégé notre « temps. Avant de nous ouvrir les portes du « Paradis, elle nous conduit rendre grâces à son « Sanctuaire. » Cependant, la multitude passait sur la tête de la pieuse fille. Toutes les âmes entrèrent dans l'église, se mirent à genoux, remercièrent Jésus et sa Mère ; puis, se relevant, elle sortirent et montèrent au Ciel....., où Benoîte les suivait du regard.

Après cela, s'étonnera-t-on des saintes rigueurs que la généreuse Bergère exerce sur son corps ? Grâces à ces rigueurs, plusieurs de ces âmes ont évité l'Enfer, avant d'être arrachées aux flammes du Purgatoire. Ah ! loin de ménager son sang, elle cherche à embrasser tous les genres de souffrances à la fois. L'hiver, pendant les nuits qu'elle passe en prières à l'église ou dans sa misérable cellule, le supplice du froid vient s'ajouter à celui de son cilice, et

l'égale peut-être, si l'on tient compte de la rigueur du climat dans ces montagnes. Après avoir prié à genoux sur le pavé, elle couche sur la dure : la terre battue de sa cellule reçoit ordinairement son corps gagné par le sommeil. Lorsqu'elle est près de geler, elle se met un instant sur son grabat. Quant à son sommeil, il était de trois heures dans sa jeunesse ; elle le réduisit bientôt à une seule ; et encore, dans les grandes occasions, la veille des fêtes, lorsque la foule encombrait l'abord des confessionnaux, elle ne dormait pas du tout, et priait sans cesse. Ses jeûnes étaient fréquents et rigides : pour l'ordinaire, elle se contentait de pain et d'eau. Quelquefois elle supprimait le pain. Ayant entendu dire que les Pères du désert vivaient de racines, elle se mit à en déterrer de toutes sortes pour en faire sa nourriture, à leur exemple, sans s'inquiéter du choix. Elle en rencontra beaucoup d'amères ; et quelques-unes étaient un véritable poison. Elle en serait morte, si l'enfant de Marie avait pu mourir avant l'accomplissement de sa mission. Une fois elle se passa de toute nourriture pendant huit jours pour obtenir la grâce d'un pécheur que Dieu semblait devoir abandonner.

L'amour des mortifications et des souffrances poussées jusqu'à ce point, devait la rendre digne de participer à la douloureuse Passion du Sauveur.

CHAPITRE XVII

SOUFFRANCES DIVINES

I. LA STIGMATISATION. — II. BENOITE STIGMATISÉE
III. LA CROIX D'AVANÇON

La stigmatisation

Aucun phénomène n'est plus admirable et plus étrange que celui de la stigmatisation. Comme il affecte le domaine de la nature aussi bien que celui de la grâce, il est très-sensible, et n'a jamais manqué d'impressionner vivement les hommes chaque fois qu'ils en ont été témoins. Avant de dire comment il s'est montré dans la Bergère du Laus, donnons ici une idée générale de la stigmatisation.

On a cru trouver les premières traces de la stigmatisation dans ces paroles de saint Paul : « Je porte les stigmates de Jésus-Christ, » sans pouvoir, tou-

tefois, appuyer cette interprétation sur la tradition de l'Église. il est même très-probable que l'Apôtre veut parler ici des mauvais traitements qu'il a soufferts pour la foi. Dans toute l'antiquité chrétienne, on ne trouve pas un seul exemple de stigmatisation proprement dite ; de sorte que c'est principalement par là que la mystique nouvelle se distingue de l'ancienne.

Le premier stigmatisé connu est saint François d'Assise, au XII° siècle. Le phénomène se produisit chez lui avec des signes tels, qu'il fut impossible de s'y méprendre. Non-seulement il avait les cinq plaies ouvertes et saignantes, mais encore, aux pieds et aux mains, la forme des clous avec une tête en haut et une pointe en bas qui était comme rabattue. Il pouvait se servir de ses mains, mais la marche lui devint difficile. La plaie du côté, large de trois doigts, paraissait avoir été faite par un coup de lance ; elle était rouge et profonde ; et le sang qui en sortait tachait souvent les habits du saint. Il prenait un grand soin de cacher ces plaies augustes ; mais il ne put toujours y réussir. Le pape Alexandre III et plusieurs cardinaux les virent de leurs propres yeux ; et, à sa mort, elles furent vues par plus de cinquante religieux, par sainte Claire et les sœurs de son couvent, et par un grand nombre de laïques accourus de tous les environs.

Saint François reçut les stigmates sur le mont Alverne, dans les Apennins, où il s'était mis en retraite. Là, il jeûna quarante jours en l'honneur de saint Michel Archange, abîmé dans la prière et l'amour. Une voix intérieure lui dit qu'après s'être efforcé d'imiter Jésus-Christ dans ses vertus, il devait désormais l'imiter dans ses souffrances. Un matin donc, et le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, comme il méditait sur la Passion du Sauveur et qu'il avait un grand désir d'être crucifié avec lui, il vit descendre un Séraphin qui avait six ailes enflammées. Lorsque l'apparition fut près de lui, il vit entre les ailes une forme d'homme dont les bras et les jambes étendus étaient percés des plaies du Christ. Des rayons rouges s'élancèrent de ces plaies et vinrent percer le saint aux mains, aux pieds et au côté.

La peinture a reproduit bien souvent cette scène; on en voit encore des images par toute l'Italie.

Depuis saint François d'Assise, Pierre d'Alva, qui a écrit sur les stigmates un livre intitulé : *Prodigium naturæ, Portentum gratiæ*, compte trente-cinq stigmatisés ; mais le nombre s'en est au moins doublé jusqu'à nos jours. Le siècle présent en a déjà produit plusieurs, parmi lesquels, Marie Moërl, dans le Tyrol, présente encore, outre le martyre périodique et frappant de la Passion, un état presque habituel d'extase.

La stigmatisation ne se produit pas ordinairement tout d'un coup avec tous ses phénomènes ; mais elle s'étend peu à peu et par degrés dans les diverses régions de la vie, et s'annonce par des signes de plusieurs sortes.

Véronique Giuliani avait trente-trois ans, lorsque Notre Seigneur lui apparut tenant à la main un calice. Elle comprit de suite que c'était l'annonce des souffrances de la Passion, qu'elle devait endurer plus tard. « Seigneur, dit-elle, quand me donnerez-vous ce calice? J'ai soif, non de consolations, mais d'amertumes. » Un jour, elle vit cette coupe se répandre sur elle et en même temps elle se sentit pénétrée d'un feu qui la consumait, et qui augmentait sa soif à mesure qu'elle buvait.

Sainte Lutgarde entra dans la voie du Calvaire par une sueur de sang qui découlait de tout son corps, aux yeux de tous, pendant qu'elle méditait la Passion du Sauveur.

Quelquefois, la stigmatisation, proprement dite, commence par la couronne d'épines. Et alors, deux couronnes, l'une d'épines, l'autre de fleurs, sont présentées au disciple de la Croix, afin qu'il choisisse. C'est ainsi que Notre Seigneur apparut à la bienheureuse Catherine de Raconisio, en Piémont, lorsqu'elle n'avait encore que dix ans. Elle choisit la couronne d'épines pour être plus agréable à son bien-aimé. Celui-ci lui répondit en souriant : « Je

« loue ta grandeur d'âme dans le choix que tu fais ;
« mais tu n'es encore qu'une enfant, et tes forces
« ne sont point en proportion avec ton cœur. Je ne
« te couronnerai point encore d'un diadème aussi
« douloureux ; je te le garde pour plus tard : » Elle le reçut plus tard, en effet ; et Pic de la Mirandole, qui le vit, le décrit en ces termes : « Elle avait tout autour du crâne un cercle formé par un enfoncement assez large et assez profond, autour duquel était comme des bourrelets où il y avait du sang. Il en sortait souvent beaucoup de sang. Et je l'ai vue moi-même fréquemment souffrir, à cause de cette couronne, les douleurs les plus violentes, et ses yeux se couvrir d'un nuage sanglant.

Cette couronne s'imprime souvent jusque dans l'os. Le crâne de Christine de Stumbelen, conservé à Nideck, indique encore la marque du diadème sanglant par une rainure assez profonde, et large d'un doigt, qui en fait le tour.

Avec la sueur de sang et la couronne d'épines apparaît aussi, parfois en même temps, la plaie du côté. Ici, nous avons un document écrit par Véronique Giuliani, d'après les ordres de son confesseur. Dans l'hiver de 1696 (1), comme elle s'était

(1) La Bergère du Laus avait alors quarante-neuf ans. Il y eut de son vivant plusieurs autres stigmatisés.

livrée aux pratiques de la piété avec une nouvelle ferveur, l'Enfant Jésus lui apparut, tenant à la main un bâton d'or, terminé, à l'une de ses extrémités, par un fer de lance, et, à l'autre, par une flamme. « Il me mit, dit-elle, la pointe de la lance sur le cœur, et je le sentis aussitôt percé de part en part. Mais il me regarda avec bienveillance et me fit comprendre que je lui étais unie désormais par un lien plus étroit..... Je sentais que j'avais au cœur une plaie, mais je n'osais y regarder. En ayant approché un mouchoir, je le retirai taché de sang, et j'éprouvai une grande douleur. Lorsqu'ensuite vous m'avez ordonné d'examiner si la blessure était réelle, je l'ai fait, et j'ai trouvé la plaie ouverte et des chairs toutes vives. Cependant il n'en sortait point de sang alors. »

Ces blessures ne sont pas seulement superficielles, elles pénètrent jusqu'au cœur lui-même, comme on put s'en assurer, après leur mort, sur Jeanne de la Croix, à Roveredo, sur Cécile de Nobili, de l'ordre des Clarisses, en Ombrie, et sur sainte Thérèse, dont le cœur, conservé jusqu'à ce jour, porte encore la glorieuse cicatrice.

Ce n'est pas toujours une lance qui sert d'instrument pour produire ces sortes de blessures chez les extatiques. Gabrielle de Fiezolo, à Aquila, vit le Sauveur lui apparaître avec la plaie du côté toute saignante : comme elle l'embrassait avec une tendre

compassion, son côté s'ouvrit à elle-même et ne cessa plus de saigner jusqu'à sa mort. Le plus souvent, des rayons rouges et lumineux impriment la plaie du côté aussi bien que celle des pieds et des mains, et y laissent parfois une chaleur telle, que le sang ou l'eau qui en découle est brûlante.

En général, ces plaies sacrées ne saignent que le vendredi, et surtout pendant la Semaine Sainte. Celles de Gertrude d'Oosten de Delst saignaient sept fois par jour, c'est-à-dire à toutes les heures canoniales, qui ont aussi un rapport avec la Passion. Mais, quelquefois, les stigmates se ferment complétement à la prière des saints, sans pourtant que leurs souffrances en soient diminuées. Sainte Catherine de Sienne obtint que ses plaies se refermassent dès leur apparition et qu'elles restassent à jamais invisibles.

Des signes aussi manifestes de prédestination devaient inquiéter l'humilité des extatiques ; mais il s'en faut que Dieu les ait toujours exaucés, lorsqu'ils lui ont demandé de les faire disparaître. Il a souvent voulu, au contraire, pour sa gloire, que ces marques sacrées d'amour restassent exposées aux regards des hommes, et même à l'examen sévère des incrédules, afin qu'il ne fût pas possible de douter d'un prodige aussi admirable. Le clergé a toujours pris l'initiative dans ces recherches contradictoires. Habitué aux moyens ordinaires du

salut, il n'admet l'extraordinaire qu'à bon escient. Pendant que les Evêques examinaient par eux-mêmes ou par leurs délégués le côté spirituel du phénomène, ils nommaient des commissions de médecins habiles pour en étudier le côté naturel. C'est ainsi que Véronique Giuliani, en Italie, et Jeanne de Marie-Jésus, en Espagne, toutes deux dans le cours du XVIIe siècle, furent livrées, au nom de la sainte obéissance, à tous les moyens, y compris les tortures, de l'art de guérir ; et qu'après de longs et inutiles efforts, la Faculté s'avoua vaincue et déclara avec serment que ces sortes de plaies n'avaient rien de naturel.

La stigmatisation est donc surnaturelle. Celui-là seul qui a créé l'âme et le corps, peut produire en eux une transformation aussi profonde : celui-là seul qui a gravé en eux son image et sa ressemblance peut y graver aussi l'empreinte de son humanité souffrante.

Lorsque Catherine Emmerick de Dulmen eut reçu les cinq plaies, elle sentit qu'un changement s'était opéré dans son corps : le cours du sang semblait avoir pris une autre direction, et il se portait avec force vers les stigmates. Elle disait elle-même : « Cela est inexprimable. »

II. Benoîte stigmatisée

Maintenant nous pouvons dire quelle part la Bergère du Laus eut à la Passion du Sauveur. Les détails manquent sur ce grand événement ; mais le fait principal est sûr, et il s'est montré avec des caractères frappants.

D'abord, Benoîte est femme et vierge ; et Dieu a marqué principalement cette classe d'élite du sceau de ses douleurs : les hommes sont presque des exceptions dans le nombre des stigmatisés Comme c'est l'amour qui dispose au divin phénomène, la femme sait mieux aimer que l'homme, et l'amour d'une vierge est admirable.

Ensuite, comme tous les stigmatisés, Benoîte est favorisée de fréquentes extases, qui ne laissent également aucun doute sur leur nature : on l'eût crue morte dans ces moments, si l'attitude religieuse que gardaient ses membres, et surtout le sentiment profond et inexprimable, conservé sur son visage, n'eussent fait voir que son âme étoit ravie, et non séparée par la mort.

Comme Jeanne de Marie-Jésus et la plupart des stigmatisés, elle eut la vision des deux couronnes, l'une de fleurs et l'autre d'épines : sainte Barbe et sainte Catherine de Sienne les tenaient à la main, et Marie qui accompagnait ces deux vierges, lui

dit : « Ma fille, si vous voulez l'une il faut porter l'autre. » Qui peut douter que Benoîte n'ait accepté de grand cœur la couronne d'épines ?

Une autre condition qui procède de l'amour et dispose à l'impression des stigmates, est une immense compassion pour les souffrances du Sauveur. L'âme, comtemplant la Passion de cet Homme de douleurs, en reçoit l'empreinte. Elle est comme environnée d'un océan d'amertumes, et semble se dissoudre dans une ineffable tristesse. Or, il est dans la nature du sentiment de la compassion de transporter hors de soi celui qui l'éprouve, de le dépouiller de soi-même pour le revêtir, en quelque sorte, de celui qu'il aime, et pour graver en lui son image. L'état extatique et les visions que produisent souvent les contemplations de cette sorte, établissent bientôt entre l'âme et l'objet de son amour des rapports réciproques. La première s'abîme toujours plus profondément dans les douleurs que le second a souffertes. Son amour croît avec sa compassion ; de sorte que plus elle souffre, plus elle devient capable de souffrir. Ravie ainsi hors de soi, et s'oubliant elle-même, elle a le désir de s'approprier toujours davantage l'image de son bien-aimé, et demande à souffrir comme lui. Cette soif de souffrances devient toujours plus forte, sans que rien puisse l'apaiser. Chaque goutte qui tombe sur l'âme, de ce calice d'amertume, ne fait que l'embraser de

nouvelles ardeurs, et l'altérer davantage ; car son bonheur est de souffrir, afin de devenir plus semblable à celui qu'elle aime. Enivrée de ce vin brûlant qu'elle boit aux plaies du Sauveur, elle n'a de repos que lorsqu'elle voit sur son propre corps l'image et l'empreinte de ses souffrances, et qu'elle se trouve ainsi toute transformée en lui. Lorsqu'elle a conçu ce désir avec pleine réflexion, et qu'elle l'a exprimé avec une liberté parfaite, elle obtient quelquefois, par une faveur spéciale de Dieu, ce qu'elle demande, et elle reçoit dans son corps l'empreinte sacrée des plaies du Sauveur.

Or, Benoîte était bien disposée pour cette immense compassion. Un jour, elle tomba évanouie devant une descente de croix. Mais que ne dut-elle pas éprouver lorsqu'elle vit Notre Seigneur lui-même, tout sanglant, attaché à la croix d'Avançon (1) ? Ce grand spectacle lui fut donné plus d'une fois ; elle en était prévenue d'avance par une odeur délicieuse, qui semblait venir la chercher et lui dire que son bien-aimé l'attendait sur son trône de douleurs.

La plus célèbre de ces apparitions eut lieu un vendredi du mois de juillet, en 1673, comme elle

(1) Ainsi nommée, parce qu'elle se trouvait, près du Laus, sur le chemin qui conduit à Avançon.

était à la fleur de l'âge. Elle moissonnait, en compagnie d'autres personnes, un champ de blé appartenant à la chapelle, lorsque, tout à coup, elle quitte la faucille et se dirige du côté où la porte l'attrait divin. Arrivée vers la croix, elle y voit Notre Seigneur attaché avec des clous, comme sur le Calvaire, et dans un état si lamentable qu'elle s'écrie, le cœur plein d'une immense compassion : « Mon doux Jésus, si vous restez encore un peu dans cet état, je meurs de douleur ! » Notre Seigneur lui répondit : « Ma fille, je me fais voir ainsi à vous, afin que vous participiez aux douleurs de ma Passion. » Depuis ce moment, elle fut, en effet, crucifiée tous les vendredis ; c'est-à-dire, chaque semaine, depuis le jeudi soir, à quatre heures, jusqu'au samedi matin, à neuf heures, elle restait étendue sur son lit, les bras en croix, les pieds l'un sur l'autre, les mains un peu pliées, mais raides ; immobile et moins flexible, dans tout son corps, qu'une barre de fer. Elle n'avait, pendant tout ce temps, aucun mouvement qui indiquât la vie. Rien non plus n'indiquait la mort sur ce corps inerte, car ses traits portaient la double empreinte d'un indicible martyre et d'un indicible bonheur.

A l'attitude du crucifix, venait se joindre, dans son corps, l'impression des plaies sacrées, « comme on pourra s'en convaincre après sa mort, quand

on l'ensevelira, » écrivent deux de ses biographes (1).

En s'exprimant ainsi, ils prouvent qu'ils étaient bien convaincus eux-mêmes ; car ils sont morts tous deux avant la stigmatisée, comme ils devaient s'y attendre ; c'est donc à la postérité qu'ils portent le défi : et certes, on ne plaisante pas avec un tel juge. Du reste, leurs paroles font croire que les stigmates de Benoîte n'étaient pas visibles aux mains ; sans quoi, il n'eût pas été nécessaire, pour s'assurer de leur existence, d'attendre après sa mort. Sans doute, comme Hélène de Hongrie, elle pria son bien-aimé de lui laisser la douleur et de lui ôter le signe en un endroit aussi apparent. Puis, elle avait besoin de ses mains pour servir.

Quelques années après la mémorable apparition que nous venons de raconter, comme on se disposait à bâtir le logement des prêtres, la sainte Vierge apparut à Benoîte et lui dit : « Vous n'aurez plus les souffrances du vendredi ; vous êtes nécessaire pour distribuer les vivres à cette foule d'ouvriers qui viendront des villages voisins, les prêtres ne pouvant les surveiller à cause des occupations de leur saint ministère. » Ce que la sainte Vierge avait dit arriva : Benoîte n'eut plus les douleurs du ven-

(1) MM. Caillard et Peythieu.

dredi, et ce répit dura autant que la construction du couvent, c'est-à-dire deux ans.

Vers la fin de la seconde année, au mois de novembre, Benoîte retourna, conduite par le même attrait, vers la croix d'Avançon, où Notre Seigneur lui apparut de nouveau dans le même état lamentable ; et, cette fois, le sang qui ruisselait sur les membres divins, se répandait sur la croix et l'inondait. Le cœur de la vierge fut tellement ému en voyant son Sauveur si déchiré, si défait, qu'elle en mourait..... Un Ange vint la fortifier, et lui dit : « Ne vous troublez pas, ma sœur ; notre Maître ne « peut plus souffrir ; il vous a seulement fait voir « ce qu'il a souffert une fois pour le genre « humain. » Cependant elle fut inconsolable durant plus de six mois ; et le divin supplice, que, dès lors, elle recommença à endurer tous les vendredis, ne pouvait pas même soulager sa compassion.

Le crucifiement hebdomadaire de Benoîte dura jusque vers sa trente-deuxième année ; et il fit bien plus l'admiration des Anges que des hommes. Elle souffrit l'auguste martyre quinze ans, dit son principal historien : ce qui suppose qu'il se déclara longtemps avant qu'on en vit des signes extérieurs. Avec ces signes manifestes, il fut même méconnu de quelques-uns ; et Mgr de Genlis porta le doute jusqu'à vouloir l'en guérir.

Il arriva donc au Laus dans ce but avec M. Giraud,

célèbre médecin d'Embrun. Après s'être informé avec soin, auprès de MM. Peythieu et Hermitte, des circonstances de la maladie, il se présenta, dès le jeudi soir, dans la pauvre cellule de Benoîte, suivi de son médecin, de deux prêtres et de la mère de la stigmatisée. Il renouvela sa visite le vendredi et le samedi, pour étudier toutes les phases du mal, conférant chaque fois avec l'homme de l'art, sur la nature de ce mal singulier et sur les moyens de le guérir. Le médecin parlait d'épilepsie ! Mais quelle ne fut pas leur surprise, lorsque, dans la journée même du samedi, peu de temps après leur dernière visite, la jeune fille se présenta chez Mgr de Genlis avec un teint frais, un air content, et aussi calme que si elle sortait d'un doux sommeil : Benoîte venait rendre visite à Sa Grandeur. L'Archevêque pourtant ne revint point sur sa résolution, et il apprit à la Bergère que son intention était de la guérir, qu'il y emploierait bien deux cents écus (1) et que le médecin était là pour prescrire les remèdes. Benoîte répondit au Prélat, avec une bonne humeur un peu railleuse, qu'il ferait mieux de donner ces deux cents écus aux pauvres, qu'entre leurs mains cette somme serait mieux placée. Quant aux

---

(1) Le Prélat était généreux : comme la valeur de l'argent était cinq fois ce qu'elle est aujourd'hui, deux cents écus de trois francs feraient, au taux actuel, trois mille francs.

remèdes, elle lui dit qu'elle les recevrait, s'il le voulait absolument, mais qu'elle les mettrait sous son chevet. — Elle même guérissait l'épilepsie, et certes à moins de frais : elle prenait tout bonnement son chapeau de paille et le mettait sur la tête de l'infirme. Elle guérit ainsi deux pauvres femmes.

Le zèle de Mgr de Genlis et surtout la prétention de M. Giraud présentaient un côté déraisonnable qui la frappait plus que personne. — Lorsque, à la prière de Ferdinand d'Azevedo, archevêque de Burgos, les deux médecins Aspe et Pachecho visitèrent la stigmatisée Jeanne de Marie-Jésus, ils n'entreprirent point de la guérir, ayant reconnu que ses plaies *n'étaient pas naturelles*. M. Giraud aurait pu arriver à une conclusion de ce genre devant la stigmatisée du Laus, et se déclarer incompétent. Il aurait pu reconnaître qu'il y a du surnaturel dans une maladie dont les crises correspondent exactement et exclusivement aux jours, aux heures, aux minutes, où l'Église honore les mystères de la Passion de Jésus-Christ ; qui reproduit d'une manière frappante les divers caractères de cette divine Passion ; et qui cesse pendant deux ans, s'il le faut, lorsqu'on n'a pas le temps de souffrir, pour reparaître ensuite, à point nommé, avec les loisirs. Non, une telle maladie n'est pas naturelle, et les remèdes n'y peuvent rien. Mgr de Genlis, sans être

médecin, aurait pu, lui aussi, faire ces réflexions et conclure de même.

La bonne humeur de Benoîte avait un autre motif. Fatiguée de la vénération dont l'entouraient les témoins, non prévenus, de son ineffable crucifiement, elle avait demandé à sa *Bonne Mère* de lui obtenir d'autres souffrances plus cruelles, s'il était possible, mais moins apparentes ; et Marie lui avait répondu qu'elle serait exaucée le jour où Mgr de Genlis viendrait mettre le comble au tourment de son humilité et révoquerait en doute ses divines souffrances du vendredi. Lors donc que Benoîte vit l'Archevêque et apprit ses intentions, elle ne put moins faire que de se réjouir ; elle était exaucée : son trop glorieux martyre était fini....., et ses nouvelles souffrances resteraient ignorées des hommes. Elle allait être sourdement, mais horriblement torturée par l'enfer jusqu'à la fin de sa vie, et au point qu'elle en arriverait à regretter la Passion du Calvaire.

III. La croix d'Avançon

La croix d'Avançon, au pied de laquelle un si grand mystère s'était accompli, resta toujours chère à Benoîte. Elle y revint constamment trois fois par semaine, autant que son nouveau supplice le lui permettait, passer plusieurs heures de la nuit, les

pieds nus, même en hiver. — Des fragments de cette croix ont opéré des prodiges. Comme elle menaçait de tomber par suite des entailles qu'y faisaient les pèlerins, on l'a recueillie et placée dans une châsse. Il ne reste sur l'emplacement que le bloc de plâtre qui la portait. Mais on désire vivement la replacer sur son ancien piédestal et la renfermer dans une petite chapelle, qui serait dédiée au Précieux Sang.

Le vœu qu'on vient de lire n'a pas tardé à s'accomplir. Aujourd'hui, la chose est faite ; et elle est faite avec une perfection à laquelle on n'eût pas osé prétendre.

La chapelle, qui devait être une sorte de reliquaire, en a la forme ; et on n'a rien négligé pour lui en donner la richesse : elle part d'un plan octogone, monte à deux étages et porte une miniature de clocher formé de huit colonnettes blanches. Au centre de l'édicule, sous la coupole, est suspendue la pièce principale, la vieille croix de sapin, enfermée dans une châsse de cristal et de bronze doré, éclairée de toute part d'un jour tamisé par de superbes vitraux. Pour être à sa véritable place, il fallait que cette croix fut ainsi suspendue, privée qu'elle était de sa partie inférieure par suite des taillades susdites. Au dessous de la croix, et à la place du massif de plâtre qui la portait, se dresse un autel circulaire en marbre, où l'on peut dire

la sainte messe : les fidèles peuvent y assister du dehors, groupés tout à l'entour, de grandes fenêtres, à portée, leur permettant de voir ce qui se passe à l'intérieur, trop étroit pour les recevoir. Ils peuvent aussi, en tout temps, faire le chemin de la Croix devant les quatorze stations, gravées sur des plaques de marbre, qui font une ceinture à ce petit temple, unique dans son genre.

Tout est bien ordonné, bien exécuté et d'un goût parfait ; mais les ouvriers ne sont pas moins admirables que l'ouvrage. Qui a fait tout cela ?

Si on consulte l'inscription dédicative, on apprend que ce sont *deux frères*, *de Tours*, *très-amateurs de plantes*, rien de plus. Mais, le nom des MM. Tulasne est assez connu du monde savant, pour qu'il n'y ait aucun inconvénient à l'écrire ici, afin qu'il soit aussi connu du monde dévot, et offert à perpétuité à l'admiration et à la reconnaissance des pèlerins du Laus. Les MM. Tulasne sont en effet, deux frères, deux savants, de grands botanistes, membres tous deux de l'Académie des sciences. étroitement unis à la communion des Saints, et ne formant qu'un cœur et qu'une âme. Leur goût pour les plantes nous a valu la magnifique décoration végétale des vitraux, tirée des plantes sauvages les plus gracieuses de leur herbier. Ils l'ont choisie par harmonie avec la chapelle qui s'élève toute solitaire dans un site pittoresque et désert. La même

main qui a cueilli ces plantes dans les bois les a aussi fort bien dessinées. C'est elle, également, qui a composé et gravé les scènes du chemin de croix, et disposé le plan et tous les détails de cet heureux ensemble, déboursant largement quand il le faut, jusqu'à acheter le champ voisin pour l'agrément des pèlerins.

Tels sont les ouvriers et l'ouvrage. S'il y avait un reproche à faire aux généreux fondateurs ce serait d'avoir trop fait. La chapelle du Précieux Sang est plus belle, en effet, que l'église du Laus dont elle n'est en réalité qu'une dépendance. Mais, d'une pareille faute, il est facile d'obtenir le pardon de Dieu et des hommes.

Le monument a été inauguré le 16 octobre 1862. sous le pontificat de Pie IX, Mgr Victor-Félix Bernadou étant évêque de Gap, et le Père Zéphirin Blanchard, supérieur des Missionnaires du Laus (1).

(1) Les curieux pourront lire à l'intérieur de la chapelle, deux inscriptions lapidaires en latin.

CHAPITRE XVIII

PERSÉCUTÉE PAR LES DÉMONS

Dès que les douleurs sacrées et périodiques de la sainte Passion eurent cessé pour Benoîte, on la vit tout aussitôt en proie à d'autres souffrances inexplicables. Souvent on la trouvait, le matin, dans son lit, accablée, couverte de meurtrissures et de plaies récentes, et tellement abattue, qu'elle paraissait avoir souffert, dans son âme, des maux encore plus grands que ceux dont son corps portait les empreintes. De plus, au milieu d'une nuit obscure, les directeurs du Laus l'entendirent pousser des cris de détresse dans les airs : ils ouvrirent les fenêtres et appelèrent, mais ils ne virent rien et personne ne leur répondit. Une autre fois, elle restait perdue plusieurs jours de suite, sans qu'on pût se l'expli-

quer. Enfin, sa mère, qui couchait quelquefois dans une chambre voisine de la sienne, entendit une nuit, de l'autre côté de la cloison, des voix si fortes et si formidables, que la pauvre femme en mourait de peur dans son lit. Il n'en fallait pas tant pour éveiller la sollicitude des bons directeurs. Comme l'humble fille s'étudiait à cacher tout ce qui pouvait lui attirer l'estime des hommes, visions, extases, souffrances, ils l'obligèrent, au nom de la sainte obéissance, à parler, à dire d'où provenaient ses blessures, ses abattements, ses cris, ses absences. Elle commença dès lors à raconter, jour par jour, aux hommes de Dieu, cet épouvantable martyre dont nous ne parviendrons pas à peindre toute l'horreur.

Le démon apparut souvent à Benoîte sous formes de longs serpents à la tête de chien, de loups vomissant des flammes, d'hommes laids aux serres d'aigle. Il se multipliait ainsi sur son passage, la nuit surtout, pour l'effrayer ou la détourner d'une bonne œuvre, mais sans oser lui faire de mal. Il n'en avait, sans doute, pas encore reçu la permission. Lorsque cette permission lui fut donnée, il en usa avec une perversité digne de l'ennemi de Dieu et des hommes. Il s'approcha de la vierge, la traîna sur le pavé, la frappa, lui enfonça ses ongles dans la chair, et la menaça de bien plus grands maux, si elle continuait à lui « arracher tant d'âmes. » Au.

contraire, il lui promet toutes sortes de biens, si elle veut se donner à lui, et alors il lui apparaît sous des formes moins repoussantes, quelquefois même très-voluptueuses. « Je suis à Jésus et à Marie, répond la douce Bergère, je ne puis me donner à personne. Je méprise tes promesses et tes menaces, Esprit menteur ; fais ce que tu voudras, déchire mon corps ; mais ma volonté, avec le secours de Dieu, te résistera toujours. »

Ne pouvant la vaincre par les mauvais traitements, le démon cherche à la porter au mal, du moins à lui souiller l'esprit par des paroles et des gestes obscènes, en lui racontant les péchés honteux qu'il fait commettre, puis, joignant l'acte aux paroles, de complicité avec un autre esprit impur, il joue sous ses yeux d'horribles dépravations, et lui peint les scènes les plus dégoutantes. Quel spectacle, grand Dieu, pour l'angélique créature ! Mais ce qui l'affligeait davantage, c'était lorsque l'infâme lui racontait que tel jour, à telle heure, il avait entraîné à ces dépravations telle personne qu'elle avait convertie, ou qu'elle croyait une sainte, ou qu'elle devait respecter à titres divers. En cela, comme en tout, il pouvait mentir ; cependant il disait vrai parfois, Benoîte en acquérait la certitude par elle-même ou par son bon Ange. Certaines circonstances de temps, de complicité, de rang, que nous ne pouvons trans-

crire, ajoutaient les derniers traits du repoussant à ces révélations inattendues.

Ces scènes se passaient ordinairement dans la cellule de l'enfant de la sainte Vierge, pauvre et pieux réduit, si souvent embaumé de l'encens des mortifications et des prières. Aussi, le démon s'y trouvait mal à l'aise ; et la vierge, avec le signe de la croix et de l'eau bénite, finissait souvent par le repousser. Sentant sa faiblesse sur ce terrain, il résolut de transporter sa victime et sa rage sur un autre théâtre, où, s'il ne peut vaincre l'héroïne, il la tourmentera, du moins, à outrance. Et dès lors, commencèrent, pour Benoîte, ces longues et terribles persécutions dont nous trouverions à peine les pareilles dans les légendes de la Thébaïde.

Épiant le moment où l'intéressante créature a succombé au sommeil, il la prend et l'emporte sur le sommet de quelqu'une de ces montagnes qui entourent le Laus, où, par les nuits sombres, qu'il choisit de préférence, la solitude est complète, où, dans les temps d'hiver, lorsque la neige recouvre la nature, on n'entend pas même un bruit d'insecte ou de feuille. Une fois entre les griffes du démon, Benoîte est bientôt éveillée. Les jambes repliées sur l'épaule de son ravisseur, le corps et la tête à la renverse, elle se sent emportée avec une rapidité telle, que le contract seul de l'air lui brûle la figure

et lui donne des maux de tête, qu'elle conserve le lendemain, avec les yeux injectés de sang. La première fois qu'elle se sentit ainsi fendre l'espace, elle poussa des cris si perçants, que plusieurs personnes, entre autres les directeurs du Laus, sur la maison desquels elle passa, en furent éveillés : il était minuit. Si le démon s'adjoignait un complice, ils l'emportaient de compagnie, la tenant, l'un par les pieds, l'autre par les épaules : disposition pire, peut-être, que la première, en ce qu'elle rapprochait une horrible face de l'angélique face de la Bergère.

Ici, un sentiment délicat fait peut-être frémir le lecteur..... Qu'il se rassure. Le démon avait grand soin de ne pas toucher sa proie sans voile ; et lorsque, par mégarde, il lui arrivait seulement d'effleurer la main de la vierge, il se retirait comme quelqu'un qui a touché un chardon ardent ; il se plaignait, en effet, de ce que cette chair pure le brûlait. Ainsi, Benoîte, dans ces occasions critiques, se trouvait, sous un rapport précieux, comme enveloppée d'un bouclier ardent.

Arrachée, pour l'ordinaire, au sommeil, Benoîte n'était pas plus vêtue sur la montagne que sur son grabat. Aussi le démon en profitait-il pour l'exposer, par les froids les plus vifs, sur un sommet couvert de neige, d'où elle devait se tirer avec ses pieds nus, en surmontant mille difficultés. Souvent

même, elle oubliait le froid et les fatigues devant la crainte de ne pas pouvoir rentrer au village avant le jour, et d'être rencontrée par quelqu'un dans l'état humiliant où elle se trouvait. Aussi, bientôt se fit-elle un vêtement pour la nuit ; en sorte que désormais elle sera toujours prête à combattre, comme le soldat sous la tente, à la veille d'une bataille. Une nuit, elle fut surprise avec une robe de jour et de fête : elle s'inquiétait pour sa belle robe, la pauvre enfant, pensant qu'elle pourrait être déchirée ou salie, et sans songer à ses membres délicats.

Au milieu de ces nuits mauvaises, elle eut à subir les mêmes tentations, les mêmes dégoûts qu'auparavant. Le démon cherchait surtout à l'entraîner à pécher, et que de ressources n'a-t-il pas pour atteindre ce but ! Il comptait la vaincre sur ce point en la lassant. Mais voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il se vengeait sur le corps. Tantôt, pendant qu'il la porte dans les airs, il la laisse tomber sur des roches nues et anguleuses ; tantôt il la pousse sur une pente rapide, où elle roule avec une avalanche de pierres, mises en mouvement par le passage de son corps, et ne sait dans quel ravin elle ira aboutir, morte ou vive. Par les nuits de pluie et d'orage, il va la déposer sur le toit de Notre-Dame de l'Érable, ou dans quelque forêt inconnue et sans voie, où il l'abandonne, espérant qu'elle

périra de misère ou qu'une bête féroce la dévorera. On voit bien qu'il n'a pas le pouvoir de lui arracher la vie directement : mais, quelle puissance pour la faire souffrir ! Une fois, il la maltraite tellement, qu'elle reste huit jours au lit sans pouvoir faire le moindre mouvement. Il se plaît aussi à l'exposer sur des pointes de rocher, d'où elle ne peut remuer sans se précipiter. « Elle m'a fait voir, dit Pierre Caillard, de la croix d'Avançon, une petite roche, maintenant éboulée, située alors à une grande hauteur, sur laquelle le démon l'avait assise, dans la pensée qu'elle roulerait en bas avec la pierre. Là, elle ne pouvait faire aucun mouvement, et ses pieds pendaient dans le vide ; en même temps, un air froid et humide, montant du précipice, lui en faisait soupçonner la profondeur, si les ténèbres l'empêchaient de la sonder du regard. »

Que devint-elle sur cette roche ! On le devine : un Ange alla la chercher. Un Ange la tirait des lieux inaccessible ; un Ange lui frayait un passage à travers les broussailles humides ou blanchies de givre; un Ange la ramenait des lieux inconnus et la mettait au bon chemin. Si les pieds de sa sœur, engourdis par le froid, déchirés par les glaçons, refusaient leur service, il la soutenait; si un torrent lui barrait le passage, il l'aidait à le passer ; si la nuit était obscure, ô sainte Providence ! il devenait

lumineux pour éclairer le chemin. Plus de vingt fois Benoîte fut transportée sur le toit de Notre-Dame de l'Érable : un Ange allait l'aider à en descendre ; s'il pleuvait, il lui ouvrait la porte de la chapelle, et, pour abréger le temps, il disait le chapelet avec elle. Ensuite il la guidait de sa divine lumière jusqu'au village, et quelquefois jusqu'à la porte de sa cellule. Une fois, dans ce trajet, il s'arrêta sur le point culminant de la côte, d'où le pèlerin embrasse d'un coup d'œil le bassin du Laus, et laissa sa sœur aller seule. Pour lui, devenu éblouissant, il resta là comme un phare éclairant tout le vallon, jusqu'à ce que la vierge fût arrivée au village.

Mais l'Ange n'apparaissait que lorsque les forces humaines étaient à bout. Jusque-là l'héroïne avait tout à endurer. Qu'on se figure, s'il est possible, la douce victime exposée à toute la brutalité du génie du mal, par les plus mauvaises nuits, sur ces calvaires inconnus, loin de l'église et de toute habitation. Les ténèbres ne couvrent pas toute la laideur de Satan : le feu de l'enfer fait luire ses yeux terribles ; sa bouche exhale un souffle infect et des paroles plus infectes encore. Il entre, les portes closes, et vole sans ailes, plus rapide qu'un oiseau de proie. Fort et puissant, agile et rusé, mais lâche, menteur, impitoyable, il fait servir toutes ses ressources au mal. Tel est le bourreau qui la persécute, sans

répit, avec une rage croissante et désespérée. Elle eut, hélas ! le temps d'en expérimenter toutes les cruautés : son supplice ne fut pas de quelques nuits..... Il dura quarante ans ! Et il se renouvelait deux ou trois fois par semaine, quelquefois vingt nuits de suite.

Quant au théâtre de ces luttes, le pèlerin peut s'en rendre compte par lui-même, s'il va au Laus en suivant le chemin qui vient de Gap. Arrivé sur la montagne, il rencontre d'abord la célèbre chapelle de l'Érable. De là, il suit la route que l'Ange et Benoîte ont si souvent faite ensemble. Arrivé au sommet de la côte, il voit à droite et à gauche les croupes boisées où la généreuse victime devait périr de misère ; les crêtes décharnées où elle était exposée à toutes les rigueurs de l'hiver ; puis, un peu plus bas, les pentes où elle a roulé; les ravins, les broussailles qui embarassaient sa marche ; et il devine les efforts qu'elle dut faire pour regagner, dans les ténèbres, sa pauvre demeure, accablée de froid, de sommeil, l'âme navrée, le cœur rassasié de dégoûts, le corps meurtri et brisé, obligée de faire diligence, avec ses pieds nus et sanglants, pour achever sa retraite avant la fin de la nuit. Elle fut aussi transportée sur le mont Saint-Maurice où elle avait passé quelques beaux jours de son enfance, et sur le Puy-Cervier, vers Jarjayes, d'où le retour

était long et difficile. Il y a dans l'enceinte de ces montagnes un point escarpé et inaccessible, appelé dans nos manuscrits *la roche où l'aigle niche* : là, Benoîte a été transportée et abandonnée un grand nombre de fois.

Cependant, le démon, voulant en finir, la déposa un jour, non plus sur quelque sommet isolé, mais dans le champ qui est derrière le logis des prêtres, et qu'un chemin seul sépare de celui-ci. Ce champ appartenait même à la chapelle, et, comme on était au mois de juillet, il était couvert de moissons. Satan la coucha donc à la renverse, au milieu des épis, dans un lieu si près du chemin, que les passants auraient entendu la moindre plainte, si toutes les puissances de la victime n'eussent été liées ; et il lui tint ce discours : « Cette fois, tu es en mon pouvoir, tu le vois : tu ne peux faire un mouvement ni prononcer une parole sans que je le veuille. Je ne crains plus rien ; et c'est pour te le prouver, que je te tiens au centre du village et à deux pas de l'église, et que je brave la lumière du jour. Le soleil se lèvera pour te griller, et non pour me faire fuir. Tu ne sortiras d'ici qu'en mon pouvoir. Si tu obéis, tu seras comblée de biens ; sinon, tu mourras sans prêtre et sans sacrements : choisis. » — Hélas ! les plaisirs et les menaces ne pouvaient guère toucher l'amante du Calvaire, qui avait bu à longs traits au

calice amer du Sauveur. Elle ne répondit peut-être qu'en baissant les yeux avec résignation, et s'abandonna au bon plaisir de Dieu.

Mais le démon espère lasser sa patience : il ne la quitte pas un instant ; les jours et les nuits se succèdent sans qu'il lui laisse un moment de repos ; son horrible face penchée sur celle de la victime, il lui parle bouche à bouche, et l'infecte deux fois. Pas un moment de sommeil, pas un mouvement, pas la moindre nourriture, pas une goutte d'eau, quoique les chaleurs soient étouffantes. Quinze jours se passent dans cet état. Au milieu de son martyre, elle se plaint aussi de ne pouvoir prier.— Ame généreuse, vos souffrances ne sont-elles pas une assez belle prière ?

Cependant on la cherche partout ; on interroge les pèlerins ; les prêtres du Laus la redemandent en pleurant à Marie. Benoîte entend souvent les plaintes dont elle est l'objet, mais elle ne peut ni se lever ni répondre un seul mot. Bien plus, sa mère l'appelait de ravins en ravins, avec une voix déchirante, à laquelle ne répondait que l'écho de la solitude. Cette voix arrivait jusqu'au cœur de la fille, et y enfonçait le dernier trait.

Or, MM. Hermitte et Peythieu, passant près du champ du martyre, tout en causant de la pauvre Bergère, le premier vit dans le champ quelques épis remuer. Il eut la curiosité d'y entrer, pour voir ce

que ce pouvait être. A peine eut-il fait quelques pas. qu'il aperçut une espèce de cadavre, qui respirait encore. « Benoîte !!! » cria-t-il à son compagnon, qui accourut aussitôt. — « Est-ce bien vous, ma chère Sœur? dit-il ensuite à Benoîte. » Celle-ci le regarda d'un air languissant, et ne dit mot : ce qui lui fit comprendre qu'elle était sous le domaine d'une puissance infernale (1). Il court donc à l'église, et revient avec un surplis, une étole, le rituel, le bénitier, et il exorcise la chère Sœur. Le démon s'enfuit, et Benoîte parle, mais d'un ton si bas qu'à peine on l'entend. Elle était délivrée de l'esprit, mais non de la souffrance ; elle n'avait pas la force de se relever. On la prend et on la porte à l'église, où on l'assied un instant sur une chaise, car elle ne pouvait se tenir à genoux. Après une courte action de grâce, on la transporte au logis d'en haut (la maison qui est derrière l'église), et on essaye de la réconforter : on ne peut lui faire prendre qu'une demi-cuillerée de vin. Elle était si pâle, si défaite, qu'elle faisait peur à voir, disent nos historiens.

Le démon était décidé à la faire mourir. Elle fût

---

(1) Dieu a soumis d'autres saints à de pareilles épreuves. Sainte Thérèse raconte qu'elle a été sous l'empire du démon pendant un mois, à cause d'un grand pécheur qu'elle avait réconcilié avec Dieu.

morte vingt fois dans cette occasion, si un Ange n'était venu la fortifier de ses parfums.

Un jour, le docteur Gaillard lui demande lequel elle préférait des sacrés stigmates ou des tortures que lui faisait subir l'esprit infernal. « Hélas ! répondit-elle avec des larmes dans les yeux, quelle différence ! Mes douleurs du vendredi n'arrivaient qu'une fois par semaine, à temps réglé, et n'affligeaient que le corps. Mais le démon m'enlève au moment où je m'y attends le moins : je suis dans des transes mortelles jusqu'à ce qu'il se présente. Il vient à tout heure, et me tourmente aussi bien dans mon âme que dans mon corps. Puisque Dieu le veut ainsi, que sa sainte volonté soit faite. Je lui avais demandé quelque chose de semblable, il m'a exaucée. »

Il semble que le persécuteur, après la défaite qu'on vient de voir, devait se lasser lui-même ; il n'en fut rien..... Le sanctuaire de Marie ne continuait-il pas à être témoin de conversions nombreuses auxquelles Benoîte contribuait par tant de moyens ? Et, circonstance qui échappa peut-être à la sagacité de l'esprit mauvais dans l'aveuglement de sa fureur, ces conversions étaient d'autant plus nombreuses, que, par suite de sa méchanceté, une plus belle expiation s'accomplissait. Il recommence donc ses persécutions nocturnes. Une fois, ayant porté sa douce victime à la *roche où l'aigle niche*, et l'ayant

laissée tomber, elle se fit tant de mal, qu'elle resta deux jours sans pouvoir revenir. L'Ange paraissait donc l'avoir oubliée ; et comme Jésus-Christ, au Jardin des Oliviers, elle put demander au Ciel si elle était abandonnée..... Cette tristesse eût manqué à son supplice. Aussi, désormais ne craint-elle plus rien. Trois fois, Satan la transporte au seuil de l'enfer, pour lui faire voir ce que sont devenues des âmes pour qui elle avait prié. Les supplices des réprouvés lui firent répandre d'abondantes larmes, et elle ne voulut se consoler qu'en souffrant davantage : elle ne trouvait plus le démon trop méchant.

Son sacrifice devint même si beau, que des Anges, sous des formes nouvelles, vinrent y assister, non pour la soulager, mais pour l'admirer. C'étaient de petits oiseaux qui chantaient, priaient et parfumaient l'air, pendant qu'elle souffrait le plus. Lorsqu'elle revenait de la montagne, toute languissante et près d'expirer, ils se formaient en couronne sur sa tête, et la suivaient sans rompre leurs rangs. Comme ils étaient lumineux, de temps en temps elle levait la tête pour les regarder. Un jour, elle les voyait tout blancs, un autre jour tout rouges; et quelquefois les deux couleurs se trouvaient alternées dans la couronne. La couleur de la virginité et celle du martyre ne pouvaient mieux convenir autour d'une victime si pure et si éprouvée. Et les parfums que ces oiseaux mystérieux distil-

laient de leurs ailes en agitant l'air, remplaçaient sans doute l'encens qui doit se rencontrer dans tout sacrifice, pour accompagner au Ciel les gémissements de la victime, ces prières de feu, qui obtiennent tout de la divine miséricorde. Afin que la patiente n'oubliât pas que ses douleurs avaient de mystiques rapports avec la Passion de Jésus-Christ, les oiseaux célestes chantaient, en l'accompagnant, les litanies de la Passion : Jésus flagellé, ayez pitié de nous ; Jésus couronné d'épines, ayez pitié de nous, etc. D'autres fois, ils chantaient les litanies du saint Nom de Jésus. Et dans ces chants, ils formaient deux chœurs, comme les assemblées des fidèles : l'un prononçait le verset, et l'autre le répons. Ainsi, chantant, priant, embaumant, brillant dans les ténèbres, ils allaient avec la vierge depuis le désert jusqu'à sa cellule. Une nuit, ils entrèrent avec elle en grand nombre, et firent entendre des concerts si suaves, qu'elle se croyait au Ciel.

CHAPITRE XIX

BENOITE ET LES ANGES

Il semble que ce chapitre soit épuisé, après tous les faits charmants qui s'y rapportent, et qui ont trouvé place dans le cours de cette histoire, depuis la trousse d'herbe ramassée sur le territoire de Valserres, pendant que la jeune servante est prise d'extase, jusqu'à ces couronnes d'oiseaux célestes qui suivent l'héroïne dans ses nuits d'épreuves: il n'en est rien. Et en donnant de nouveaux faits, nous n'en épuiserons pas la liste.

Les Anges qui appelaient Benoîte du doux nom de sœur, étaient de la cour de Marie, comme elle l'apprit d'eux en conversant. Voyant combien elle était aimée de leur Souveraine, ils ne purent s'empêcher de l'aimer également : sa vie était du reste

si angélique ! Ils se conduisirent donc à son égard en vrais frères.

Ainsi, pendant que le démon la tenait sur la montagne, les Anges gardaient sa cellule. A son retour, ils s'enquéraient de ses blessures, et lui indiquaient des remèdes pour les guérir. S'ils l'avaient tirée de quelque précipice, ils ne la quittaient pas qu'elle ne les eût congédiés : plus d'une fois, en rentrant au village, elle dit à son compagnon céleste : « C'est assez loin, bel Ange, maintenant je n'ai plus peur ; adieu. » En lui disant ainsi adieu, une nuit, elle s'aperçut qu'il manquait un haillon à son malheureux costume. « Il sera resté accroché à quelque branche de la forêt, sans doute. » En disant cela l'Ange part, et le lui rapporte un instant après. Le bel Ange pouvait devenir redoutable : souvent il terrassa, non sans lutte, le prince des ténèbres qui, dans des accès de fureur, voulait faire mourir l'innocente victime.

L'Ange ménageait aussi à sa sœur de délicates surprises : une nuit, comme elle revenait du désert, bien souffrante, et qu'elle se reposait un instant sur une pierre, sa main rencontra un beau chapelet : un Ange l'avait trouvé quelque part et déposé là pour la consoler ; car elle aimait les beaux chapelets, la chère enfant de Marie.

Un peu d'humeur vient quelquefois varier ces

scènes touchantes. Le chapelet trouvé nous en rappelle un autre encore plus beau, présent fait à Benoîte par un gentilhomme : les grains en étaient d'ambre très-pur. Benoîte aimait ce bijou — trop peut-être. — Un Ange le lui prit et le cacha. Mais tout ne fut pas dit..... Benoîte en appela à sa *Bonne Mère*, et se plaignit du tour. Elle avait raison. Une mère étant plus tendre qu'un frère, Marie lui indiqua où elle trouverait son précieux chapelet.

Un autre fois, l'Ange ayant repris sa sœur d'un zèle impatient qu'elle avait manifesté en sa présence, elle lui répondit sans se troubler : « Si vous aviez un corps comme nous, bel Ange, nous verrions ce que vous feriez. »

Peu s'en faut qu'elle ne réprimande à son tour ses frères célestes. Elle se crut au moins autorisée, un jour, à leur imposer silence. La sainte Vierge lui était apparue, suivie d'Anges sous la figure de très-jeunes enfants. Ceux-ci se mirent à entretenir la Bergère de différentes choses, avant que Marie eût ouvert la bouche. Benoîte, après les avoir écoutés un instant, les interrompt tout à coup et leur dit avec vivacité : « Taisez-vous, petits Anges, et laissez parler votre Mère. » — « C'est par son ordre que nous parlons, reprit l'un d'eux » — Marie mit fin au différend par un sourire de maternelle bonté. Oh ! que Marie est bonne sur sa terre du Laus !

Cependant Benoîte sait honorer le divin messager. S'il récite le chapelet avec elle, c'est lui qui commence la prière, et Benoîte la reprend. Elle ne peut, du reste, méconnaître en lui le serviteur de la Reine des cieux. Puis, en mainte occasion, elle le voit empressé autour de l'autel de Marie. Un jour, il relève pieusement de terre une hostie qu'un prêtre a laissé tomber par mégarde en donnant la communion, et la remet dans le ciboire sans que le prêtre s'en aperçoive. Une autre fois, hélas! faut-il le dire? pénétré d'amour et de douleur, il va recueillir la sainte hostie sur le pavé de l'église, où un enfant l'a crachée. Enfin, un Ange remplit un jour à son égard l'office du prêtre lui-même. C'était la fête de Notre-Dame des Anges. « Voici une grande fête, lui dit-il; voulez-vous communier? » — « Comment le ferai-je? répondit Benoîte, je n'ai personne qui puisse me confesser. » — C'était du temps des jansénistes, et Pierre Gaillard, qui la dirigeait, était à Gap. — L'Ange lui fit remarquer que le bon état de sa conscience la dispensait de se confesser. « Puisqu'il en est ainsi, répartit la Bergère, je serai bien heureuse, bon Ange. » Tout aussitôt elle allume deux cierges, va se mettre à la table sainte, récite le *Confiteor*; et, le tabernacle s'ouvrant de lui-même, l'Ange prend le ciboire, et donne la communion à la pieuse enfant de Marie, pendant qu'un second Ange, à genoux au pied de l'autel, joint dévotement les

mains. — Un Ange communia aussi le jeune Stanislas Kostka un jour où, retenu malade dans une maison hérétique, il demandait en vain qu'on lui apportât son Sauveur.

L'Ange honore Benoîte à son tour ; et comment pourrait-il en être autrement, lorsqu'il la voit tant souffrir pour les pécheurs et par amour pour Jésus-Christ ! Une fois, en admiration devant sa magnanimité, il lui passe au cou, pendant qu'elle dort, un superbe collier de pierres précieuses à plusieurs tours. « Et, plus de cent fois, dit l'un de ses historiens, les esprits célestes lui font entendre de ravissants concerts pour la consoler. »

Ces respects réciproques ne nuisent en rien à l'abandon de leurs rapports dans la vie privée. Benoîte confie tout à son bon Ange ; elle le consulte dans tout, et ne craint pas de l'interroger sur les choses de l'autre monde. Celui-ci, de son côté, veille sur sa sœur avec une tendre sollicitude : il fait le guet pour elle ; il lui enlève ses instruments de pénitence, si elle en abuse ; il l'aide de son mieux dans toutes les occasions, jusqu'à lui fournir un nouveau moyen d'exercer sa charité, en lui apprenant à guérir les malades avec ces simples que nous foulons aux pieds. Il lui fait donc connaître la vertu des plantes que le bassin du Laus renferme, et leur application dans les diverses maladies.

Enfin ces bons rapports entre l'Ange et la vierge furent cimentés par le temps ; car ils durèrent

jusqu'à la fin de la vie de la Bergère, après avoir commencé de bonne heure, comme le prouve le fait suivant. L'Ange ayant remarqué la malpropreté du tabernacle de la chapelle au toit de chaume, que la sainte Vierge s'était choisie, avait commandé qu'on la nettoyât. Comme on négligeait de le faire, il voulut s'en acquitter lui-même avec le concours de la Bergère. Un jour donc qu'il n'y avait personne à la chapelle, ils s'enfermèrent dedans et se mirent à l'œuvre. Pour plus de facilité, il fallait transporter le tabernacle à quelques pas. Après en avoir retiré la réserve avec beaucoup de révérence, l'Ange se disposait à le porter d'un côté, pendant que sa sœur le porterait de l'autre, lorsque celle-ci lui dit : « Quoi ! vous si petit, porter un tel fardeau ! » — On se rappelle que Benoîte était grande ; on se souvient aussi combien elle était naïve. Ce dernier trait de bonhomie sans façon fait voir à quel point, n'ayant pas encore vingt ans, elle était déjà familière avec les envoyés du Ciel.

Plusieurs fois elle assista, dans l'église du Laus, à des processions d'Anges, semblables à celle que nous avons décrite plus haut et qui eut lieu une nuit de Noël. La Reine des Anges présidait le saint cortége. Des chants suaves, de ravissantes symphonies, les arômes et les clartés des demeures éternelles remplissaient la modeste église, et la transformaient un instant en la Jérusalem céleste.

CHAPITRE XX

AUTRES FAVEURS SIGNALÉES, ACCORDÉES A BENOITE

On ne sera pas étonné de voir les âmes bienheureuses descendre auprès de celle avec qui les Anges sont si familiers. Ses deux bons directeurs ne l'abandonnèrent pas après leur mort. Elle avait d'autant plus besoin de leur appui, qu'ils ne furent pas remplacés dans leur zèle et leur foi. Ils partagèrent donc avec les Anges le soin de la visiter, pour l'encourager, l'inspirer, la consoler ; et comme eux, plus qu'eux peut-être, ils poussèrent leur vigilance jusqu'à la tendresse. L'un d'eux, la voyant une nuit lutter avec le sommeil, lui dit : « Reposez-vous, chère enfant ; dormez encore, il n'est pas jour. » Mais, comment se trouvait-il là ? On dirait qu'il venait de temps en temps disputer à l'Ange gardien

la douce mission de veiller sur le sommeil de la chère âme, et que, content de ce poste d'honneur, il se tenait d'ordinaire près d'elle, sans rien dire. Une autre fois, il l'engage à rompre un long jeûne qu'elle s'est imposé, et à prendre un peu de nourriture, dans la crainte, dit-il, qu'elle ne tombe dans le délire. Pendant leur vie, ils l'appelaient *ma sœur*; après leur mort bienheureuse, ils la traitèrent comme une enfant bien-aimée. Aussi combien, loin d'eux, elle se sentait orpheline ! Un jour, la vision se retirant, elle voulait la suivre au Ciel et quitter la terre : « Pas encore, lui dit le directeur glorifié, patience; il faut encore souffrir. « Souffrir est, en effet, le seul plaisir qui puisse retenir sur la terre une âme noble et pure.

Benoîte fut aussi réjouie ici-bas de la vision du chaste époux de Marie. Après Marie et Joseph, l'Enfant Jésus eût manqué à son amour. Aussi, plusieurs fois, eut-elle le bonheur de le contempler dans la sainte Eucharistie. L'Enfant Jésus se montrait à l'innocente bergère ; Jésus adulte et souffrant s'adressait au cœur de la vierge forte.

Mais de toutes les apparitions, celle qui la charmait d'avantage, était celle de la sainte Vierge. Nous voudrions bien savoir sous quel costume, avec quelles parures elle la voyait ; comment, dans la

divine forme, étaient réparties les couleurs consacrées à la Reine des vierges et des martyrs, puis l'or, les perles, les diamants qui conviennent à la Souveraine des Cieux. Nous voudrions savoir cela non par curiosité vaine, mais afin de pouvoir, quand nous pensons à elle, nous la représenter, à notre tour, par une peinture fidèle que nous ne saurions imaginer de nous-mêmes. On a bien dû interroger Benoîte à cet égard. Nos manuscrits, toutefois, n'en disent que bien peu de chose. Il n'est parlé qu'une seule fois d'une robe d'or et d'une magnifique couronne, sans autres détails. Plus court encore est le narré de la célèbre apparition qui eut lieu dans la métropole d'Embrun : Marie était en reine parce que l'église était royale. C'est bien peu : et c'est tout. Cependant, de ce que la sainte Vierge apparut en reine dans une circonstance particulière, on peut inférer, qu'elle se montrait, d'autres fois, différemment ; et qu'elle variait ses ajustements et son aspect selon les circonstances. Ainsi, s'étend pour nous le champ des conjectures. Et si Benoîte a raconté à quelque confident toute la beauté des spectacles dont elle a joui, le souvenir s'en est perdu. Il se peut aussi, qu'elle ait passé légèrement sur la forme, les couleurs et les parures, éblouie qu'elle devait être par la face radieuse de la céleste Dame. Il est dit, en effet, que sa figure était si lumineuse et si belle, que

l'humble servante en serait tombée « pamée » c'est-à-dire évanouie, si, tout aussitôt, de douces et aimables paroles ne l'eussent fait revenir à elle. Voilà donc le caractère dominant de toutes les apparitions de la sainte Vierge à sa Bergère : une radieuse beauté, et une ineffable tendresse. C'est aussi ce qui satisfait le mieux notre esprit, faute d'images. Aussi, Benoîte ne pouvait vivre sans sa belle et bonne Maîtresse ; en son absence, rien ne pouvait la dédommager. Comme elle se lamentait un jour de ce que, depuis deux mois, elle ne l'avait vue, son directeur lui dit : « Oui : mais vous n'êtes pas bien malheureuse, dans cet intervalle vous avez vu votre Ange ! » — « Ah ! reprit Benoîte, j'aime mieux voir une seule fois ma *Bonne Mère* que tous les Anges du paradis ! »

Il est vrai que Marie est si bonne pour sa pieuse enfant ! Non-seulement elle lui sourit en mère, mais encore elle descend envers elle à des amabilités si délicates, si distinguées, qu'elle semble vouloir honorer une compagne et une amie dans l'humble Bergère. Le fait suivant nous autorise à le penser ainsi.

La mère de Benoîte avait, sur le territoire de Valserres, une petite vigne qu'à grand'peine elle pouvait faire cultiver, car la digne veuve est restée, comme sa fille, pauvre toute sa vie. Sachant

cela, des hommes de bonne volonté, dont deux étaient de Tallard, se trouvant au Laus pendant un carême, s'offrirent gratuitement à la bonne œuvre. Benoîte les conduisit donc sur le lieu du travail. Après les avoir installés, et en attendant le moment où elle pourrait leur servir un repas champêtre, elle alla prier à l'église (1), qui était proche. A peine y fut-elle entrée, qu'elle tomba en extase devant l'auguste Vierge qui venait de lui apparaître. Son ravissement dura tout le reste de la journée et toute la nuit suivante ; en sorte que les ouvriers, ne la voyant pas revenir et ne sachant ce qu'elle était devenue, durent pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Cependant, l'oubli de leur jeune et pauvre maîtresse ne les avait pas découragés : le lendemain, ils étaient de retour à la petite vigne pour achever leur besogne. Mais avec quelle sorte d'excuse Benoîte va-t-elle les aborder ? Ou plutôt, comment la sainte Vierge qui l'a ravie, la tirera-t-elle de ce pas ?..... O prodige de bonté ! Avant de laisser sortir la Bergère de l'église, le matin, elle lui remplit son tablier de roses fraîches et d'un parfum délicieux, pour qu'elle les distribue aux ouvriers. Notons qu'on était au 15 mars : rien n'avait encore

(1) L'ancienne église de Valserres, encore debout au milieu des vignes, protégée sans doute par le cimetière qui l'environne et qu'elle protége à son tour.

reverdi dans la nature. Ces hommes la voyant venir avec son tablier plein de roses et un visage plus frais et plus vermeil que ces fleurs, puisqu'elle sortait d'une extase, durent la prendre pour une vierge descendue du paradis. Mais lorsqu'ils reçurent de sa main ces roses merveilleuses du jardin de Marie, avec quel bonheur n'oublièrent-il pas le dîner de la veille !..... Quelle charmante excuse qu'une rose !..... Quel noble présent qu'une rose fraîche et parfumée dans la saison des frimas ! Jamais reine ne sut plus délicieusement payer de loyaux services. Ne pouvons-nous pas dire après cela que Marie ne se contente pas d'aimer beaucoup sa fille du Laus, mais qu'elle l'honore ?

Un jour elle l'honora jusqu'au point de la conduire au Ciel.

En 1698, le jour de l'Assomption. Benoîte avait alors cinquante-un ans, comme elle récitait pieusement les litanies de la sainte Vierge dans sa chambre, elle vit tout à coup l'auguste Mère de Dieu portée par quatre petits Anges. Après l'avoir contemplée un instant avec un extrême bonheur, elle l'entendit lui parler en ces termes : « Ma fille, réjouissez-vous ; je vais vous faire voir de belles choses. » En même temps, deux des petits Anges vinrent prendre Benoîte ; les deux autres restèrent auprès de leur souveraine : et la trop heureuse

fille se sentit enlevée dans l'espace à la suite de sa *très-bonne Mère.* Comme saint Paul, elle montait au Ciel ; avec ou sans son corps, nous ne saurions le dire. Marie était éblouissante et embaumait les airs des plus suaves parfums, pendant que les Anges chantaient des cantiques. Les litanies de la Passion trouvèrent aussi place dans leurs chants. Ces litanies nous rappellent les nuits d'épreuves terribles de l'héroïne, et on devine que son ravissement est une consolation proportionnée à ses souffrances : il y avait alors dix-neuf ans qu'elle était en proie aux fureurs de l'enfer.

Après un temps qu'elle ne peut évaluer, elle était au Ciel : elle nageait dans des flots de lumière ; elle entendait d'enivrants concerts, en traversant les phalanges des bienheureux. Ceux-ci étaient tous vêtus de jeunesse, de beauté et de gloire. Ils se levaient par intervalle, et se rasseyaient sur leurs siéges magnifiques, en chantant les louanges de l'Éternel. Lorsque la Reine du Ciel passait près d'eux, ils la saluaient avec amour, en s'inclinant, et souriaient à sa compagne. Parmi ces bienheureux, Benoîte reconnut les deux directeurs qui venaient de temps en temps la visiter sur la terre. Ils la regardèrent avec une ineffable tendresse. Elle eut aussi le bonheur de contempler dans la gloire sa digne mère. La vue de ces âmes si chères suspendit sa marche un instant : elle voulait leur parler, mais

Marie l'entraîna plus loin. Bientôt, elle vit trois rangs de siéges ruisselants de lumière et étagés les uns au-dessus des autres. « Au rang le plus élevé sont les martyrs, vêtus de rouge, lui dit sa divine conductrice ; viennent ensuite les vierges, vêtues de blanc ; et les couleurs variées distinguent, au rang inférieur, les autres bienheureux. » Plus loin et au centre du Paradis, autant qu'elle pût en juger, car tant de splendeur l'éblouissait, elle vit un trône plus élevé que tout le reste, et si éclatant, qu'elle ne put distinguer celui qui y était assis..... Marie s'arrêta devant ce trône, qu'une multitude d'Anges entouraient ; elle fit une profonde révérence, adora un moment en silence, et continua sa route dans les régions éternelles.

Benoîte vit encore beaucoup de choses admirables, mais elle ne sait comment les exprimer

Cependant la nuit s'était faite sur la terre et touchait à son terme. Le même cortége qui avait enlevé au Laus sa sainte Bergère, la lui rendit. Benoîte put rentrer dans sa cellule avant l'aube. Elle était tellement enivrée de consolations, qu'elle passa quinze jours sans prendre aucune espèce de nourriture.

Sa joie était trop vive pour qu'elle ne fût pas remarquée : chacun se demandait quelle grande grâce elle avait reçue. On la suppliait, mais en vain,

de s'expliquer, lorsque son directeur, pour la gloire de Dieu, l'obligea à parler. Elle raconta alors, non sans beaucoup d'hésitation et d'embarras, ce qu'on vient de lire.

Mais voici son vrai départ pour le Ciel.



CHAPITRE XXI

MORT DE BENOITE

I. SA MALADIE ET SA DOUCE FIN. — II. SA TOMBE.
III. SA SAINTETÉ.

I. La maladie et la douce fin de Benoite

ICI, nos manuscrits font défaut : les quatre historiens de l'illustre Bergère la précédèrent dans la tombe. Mais il y avait alors, au Laus, une petite communauté de quatre ou cinq bons prêtres, qui furent témoins de sa mort précieuse et qui en ont rendu compte, pour l'édification des absents et de la postérité.

A mesure que Benoîte avançait en âge, elle sentait la soif des souffrances redoubler dans son cœur. Voyant sa fin approcher, elle s'efforçait de

consacrer à Dieu les dernières flammes de sa vie. Déjà les tourments du démon ne suffisaient plus à son ardeur : elle y ajoutait les jeûnes, les veilles, les cilices, comme au temps de sa jeunesse et de sa force. Mais elle n'avait plus de larmes : elle en avait tant versé, que la source en était tarie depuis plusieurs années et ne donnait que du sang vif, qui, soir et matin, s'écoulait de ses yeux. Elle pleurait donc du sang, comme Jésus-Christ au Jardin des Oliviers !!! Enfin, une ineffable privation vint couronner son long sacrifice : elle ne voyait plus sa tendre Mère, sa radieuse Maîtresse ; Marie, qui tant de fois l'avait réjouie, semblait l'abandonner dans ces moments suprêmes où l'on n'a plus d'espoir qu'en Dieu. Et Satan était là, pour enfoncer le trait plus avant dans son cœur : « Elle t'a abandonnée, lui répétait-il sans cesse, elle t'a abandonnée ; tu n'as plus de recours qu'à moi. » — « Ah ! mourir mille fois, abandonnée par Marie, plutôt que de l'abandonner un seul instant ! » telle était la réponse que la chère victime faisait dans son cœur.

Vers les dernières fêtes de la Pentecôte, c'est-à-dire au moment de l'année où les concours sont le plus nombreux, et, partant, les grâces le plus abondantes, le démon, plus furieux que jamais, voulut en finir avec celle qui en était l'instrument : Benoîte vieillie et débilitée. Une nuit, donc, il la

tourmenta pendant quatre heures avec une rage croissante, la traînant par tous les coins de sa pauvre chambre, et la rouant de coups. Le lendemain, elle ne put se lever : « Nous allâmes lui faire une visite, écrit l'abbé Royère, elle nous fit voir ses bras tout noirs des coups qu'elle avait reçus. »

Depuis lors, elle ne fit plus que languir : une fièvre ardente la dévorait nuit et jour, la nuit surtout, qu'elle trouvait « longue comme les années. » Il fallait que ces nuits fussent bien mauvaises pour qu'elle s'en plaignît, elle qui en avait passé tant d'horribles sans se plaindre ! Dès la Saint-André, c'est-à-dire, un mois avant sa délivrance finale, elle ne quitta plus le lit. Elle savait d'ailleurs qu'elle ne s'en relèverait pas : un Ange le lui avait annoncé. Il lui avait, en même temps, fait connaître le jour de sa mort, qui serait celui de la fête des Saints Innocents. Qui ne voit dans le choix de ce jour une dernière bénédiction accordée par le Ciel à cette simplicité d'enfant que Benoîte conserva toute sa vie ? Harmonie dans la mort comme dans la vie : on se rappelle que la sœur des Anges était née le jour de la fête de la Saint-Michel, prince des Anges. Deux nièces, qu'elle a laissées bien pauvres, sa filleule Benoîte et sa « chère Isabelle » étaient sa compagnie habituelle et l'assistaient pendant sa maladie. Elles eussent été comblées de biens, les deux bra-

vos filles, si on eut laissé faire les gens riches : prélats, magistrats, hommes du monde et de l'armée eussent été heureux de déposer l'or à leurs pieds, dans leur reconnaissance attendrie et leur admiration pour leur tante. Mais la sainte était là, avec son exemple et ses maximes : « J'aime mieux, disait-elle, que mes nièces soient pauvres, sauvées, que riches, damnées. » Elles furent donc bien pauvres de ce côté ; elles durent l'être aussi bien du chef de leur mère, car Benoîte n'a pas enrichi non plus sa sœur, si on en juge par le trait suivant, qui trouve sa place ici. Ayant, un jour, à faire filer de la rite, don en nature de quelque pauvre paysan au Sanctuaire, elle voulut bien donner l'ouvrage à une de ses nièces : mais pas de grâce à la parenté pour le prix. La fileuse demandait « deux sous par livre ; » Benoîte, dispensatrice des deniers de la chapelle, offrait « sept liards. » Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elle marchanda sur ce pied « un gros quart d'heure. » Le narrateur donne ce fait comme la marque d'une intégrité trop sévère. Nous y voyons la preuve d'une pauvreté aimée, qui rayonne de Benoîte sur tous les siens : sainte pauvreté qui donne la vraie physionomie de cette chambre de malade, où nous nous arrêtons un instant et où tout est pauvre, les murs, les meubles, les servantes et la maîtresse.

Noël tomba cette année-là, 1718, un dimanche. En ce jour deux fois saint, Benoîte sachant qu'elle n'avait plus que trois nuits à passer sur la terre, demanda le saint viatique, qu'elle reçut avec une dévotion admirable, après avoir sollicité jusqu'à deux fois son pardon de toute l'assistance. Pardon de quoi ?..... Lorsque Jésus fut dans son sein, la divine Marie reparut enfin, et vint la consoler une dernière fois, en embaumant sa pauvre chambre des parfums du Ciel. Après cela que pouvait-elle désirer sinon la vue de Dieu même ?

Le lendemain, comme elle était plus faible, les directeurs du Sanctuaire durent envisager en face la perte qu'ils allaient faire. Ils ne pouvaient s'y résoudre. Que deviendraient-il lorsqu'ils n'auraient plus leur sainte conseillère, et que le Laus serait privé de sa Bergère inspirée ? Ils se tournèrent vers Dieu pour la lui redemander par d'unanimes prières. « Encore deux ans, Seigneur, » disaient-ils. Mais, il fallait s'assurer du consentement de la malade et réclamer son appui. Ils allèrent ensemble, le mardi, lui présenter leur vœu, leur requête et leurs supplications. Benoîte répondit comme saint Martin : « Seigneur, si je puis encore vous servir sur la terre, je ne refuse pas de vivre ; que votre volonté soit accomplie. » Puis elle se jeta dans les bras de son Dieu crucifié, dont l'image resta longtemps collée sur ses lèvres. Mais Dieu ne

revint pas sur sa parole ; le sacrifice ne fut point accepté : et le mercredi, jour des Saints Innocents, fut pour Benoîte le terme de ses longues épreuves, comme il le lui avait été promis.

Dès le matin, elle demanda qu'on chanta la grand'messe à son intention. L'abbé Poligny officia, et on y mit toute la solennité possible. Elle n'avait pas encore reçu l'Extrême-Onction qu'elle demandait depuis plusieurs jours. On ne s'était pas pressé de la satisfaire, parce qu'on ne voyait aucun signe précurseur d'une fin prochaine. Il faut dire qu'on ne devait en apercevoir aucun jusqu'au dernier soupir. Il fallut enfin céder à ses instances, et vers trois heures après-midi, on lui apporta l'huile des malades. Elle se fit laver les pieds et les mains ; elle se confessa une dernière fois ; puis elle se livra toute entière aux mystérieuses opérations du sacrement, en plein état de connaissance. Lorsque le prêtre fut à l'onction des oreilles, elle ne put retenir cette exclamation : « Elles en ont tant entendu ! » En effet, et c'est par là que la sainte Bergère du Laus, se distingue de toutes les autres vierges. Inaccessible aux corruptions de la chair, elle a du en entendre toute la nomenclature, et la répéter sans toutefois souiller son cœur. Nos manuscrits sont pleins de choses qui les condamnent à ne jamais voir le jour de la publicité dans leur intégrité, des choses qu'on peut écrire dans un

registre secret ou dans un ouvrage didactique, mais, qu'en dehors de là, on ne peut plus nommer parce qu'elles sont *infâmes*. C'est là ce qu'avaient entendu les oreilles de l'innocente créature, entendu à en être battues et rebattues pendant un demi-siècle; c'est là ce dont elle demandait à l'onction sainte d'effacer les moindres traces dans son esprit. Le sacrement produisit sur elle tout son effet : depuis ce moment, elle fut complétement heureuse; et sa joie, visible sur ses traits, ne la quitta plus.

La mort s'approchait, mais, sans son cortége accoutumé de délire et d'agonie: on ne la voyait pas venir. Cependant, les directeurs comprirent aux apprêts qui se succédaient, que leur vœu n'avait pas été exaucé, que leur consolation leur échappait, et qu'il n'avaient plus qu'une bénédiction à attendre de celle qu'ils s'efforçaient en vain de retenir.

« Chère sœur, dit alors l'abbé Royère, nous sommes vos enfants; ne voulez-vous pas nous bénir, avant de nous quitter. » La malade répondit : « C'est à la Bonne Mère de vous bénir. » Mais, elle se reprit bientôt, en faisant un effort sur son humilité pour ne pas les désobliger. « Je le veux bien, dit-elle, mes bons Pères, je vais aussi vous bénir. » En même temps, elle sortit du lit sa main que venait de sanctifier l'huile consacrée, et ces

vénérables prêtres, qui l'avaient bénie tout à l'heure au nom de Dieu dont ils sont les ministres, maintenant à genoux autour de ce grabat, et, avec une piété d'enfants auxquels il s'assimilent, courbent leur tête sacrée, tous à la fois, sous la main défaillante de l'humble servante de Marie ! Tel est l'empire de la vertu et de la sainteté !

Huit heures du soir étaient proches. Les directeurs, moins le Prieur, étaient sortis pour dire leur office et prendre les mesures qui leur permissent de veiller toute la nuit au chevet de la malade et de ne pas manquer le moment où il leur serait donné de voir comment meurent les saints. Les apparences les trompaient. A peine étaient-ils sorties que Benoîte fait ses adieux à ses nièces, à M. le Prieur, et à toutes les personnes présentes. On allume son cierge béni ; on lui fait la recommandation de l'âme ; à sa prière, Isabelle et sa filleule récitent les litanies de l'Enfant-Jésus ; puis elle lève les yeux au Ciel et rend joyeusement le dernier souffle de vie..... Elle conserva sa connaissance jusqu'au bout et n'eut point d'agonie. Le sourire resté sur ses lèvres fit assez comprendre que les Anges était là en grand nombre, pour recevoir l'âme de celle qui fut leur sœur et l'accompagner au Ciel.

Au Ciel, où l'attendaient la couronne des vierges et celle des martyrs : quelle vierge fut plus pure

que celle-ci? quelle martyre souffrit d'avantage? quel tyran fut plus cruel que son persécuteur Satan? Lorsqu'on la revêtit de ses habits, on trouva sur son corps les dernières marques de son martyre occulte.

Les dominicaines ont un vêtement religieux qu'elle conservent, à seule fin de s'en revêtir à la mort et de l'emporter dans la tombe: Benoîte, comme tertiaire, avait le sien qu'elle appelait sa robe de noces : on l'en revêtit le lendemain pour l'exposer en public, la porter en procession autour de l'église et faire le service funèbre, qui fut célébré avec toute la pompe possible.

Jusque-là le peuple s'était contenu. Mais après le service, lorsqu'il n'y avait plus qu'une cérémonie à faire, la dernière, celle qui ferait disparaître à jamais Sœur Benoîte, l'émotion générale ne connut plus de bornes. C'était un vrai désespoir: on ne pleurait pas, on poussait des sanglots, de hauts cris et comme des *hurlements*, le mot est de l'abbé Royère, témoin de la scène. Un autre sentiment agitait les esprits déjà bouleversés: on sentait bien que ce corps éprouvé par tant de souffrances, sanctifié par tant de vertus, était un trésor; et on craignait que les gens de Saint-Etienne vinssent l'enlever comme leur propriété. La chose serait certainement arrivée si Benoîte, d'après le conseil de son directeur,

n'eût donné, par testament, son corps au Laus. N'importe, pour calmer les appréhensions, prévenir le tumulte et protéger la sainte dépouille contre les dévotions indiscrètes; après que chacun eut eu le temps de faire toucher des croix, des médailles, des chapelets, aux vêtements et aux mains de la morte, et de se rassasier les yeux de ses traits, on prit le parti de faire évacuer l'église et de la fermer à clé.

Pendant ce temps là, on creusait un caveau au centre du Sanctuaire, tout près du maître-autel.

Le lendemain, on la descendit dans sa tombe, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles venus des environs, quoique la neige récemment tombée rendît les chemins difficiles. Ce concours fut assez remarquable pour que l'acte mortuaire en fît mention. Jusqu'au dernier moment, le corps fut exempt de la rigidité cadavérique et resta souple comme celui d'une personne endormie.

II. La tombe de Sœur Benoite

On ferma la tombe d'une grosse pierre, que l'on voit encore aujourd'hui à fleur de sol, et sur laquelle on grava l'inscription suivante :

TOMBEAU
DE LA SŒUR BENOITE
MORTE EN ODEUR DE SAIN
TETÉ 1718

Le trait barbare de cette inscription paraît taillé par un laboureur inhabile à manier le ciseau, ou par un prêtre, dont la main ne sait que bénir ; évidemment, un artiste n'a pas passé là. On rencontre à chaque pas, dans les catacombes de Rome, des épitaphes aussi grossièrement faites, mal alignées, et remarquables même par des fautes d'orthographe : témoignage touchant de gêne, de crainte et de pénurie, pendant les persécutions. Alors, à défaut de sculpteur, un frère, un ami descendait dans la nécropole, et, à la lumière d'une lampe, avec des outils improvisés, il taillait, comme il savait faire, le nom du défunt sur une brique ou une feuille de marbre. Ce n'est pas sans émotion que nous avons trouvé sur la tombe de Sœur Benoîte quelque chose qui nous rappelle ces beaux temps de la foi.

III. Sainteté de Benoîte

Morte en odeur de sainteté.....! Sainteté, ce mot écrit sur la tombe modeste de la Bergère, en présence du clergé et des fidèles rassemblés en grand nombre pour la circonstance ; ce mot qui est resté écrit sous les yeux des générations qui se sont succédé là, s'échappe encore aujourd'hui du cœur de chacun : témoignage qui, en d'autres siècles, eût valu une canonisation. Etranger aux Alpes, nous avons aussi, en abordant le Laus pour la première fois, senti cette odeur de sainteté qui charme les indigènes depuis deux siècles. Nos études d'historien nous ont de plus persuadé que Benoîte est non-seulement une sainte, mais encore une de ces saintes rares, comme il en paraît de loin en loin dans le monde, aux époques de dissolution, pour le retremper dans les larmes, le réchauffer par la prière et laver ses crimes dans un sang pur. Benoîte a détourné quelque fléau prêt à fondre sur la terre. Ses expiations l'ont emporté, dans la balance de Dieu, sur la guerre ou la peste, par quoi ce grand Dieu régénère des nations en les décimant. Soixante ans de prières, de vertus et de souffrances pouvaient accomplir une grande révolution pacifique..... Nous la croyons une grande sainte, parce qu'elle en avait l'humilité, la foi, la clairvoyance,

les parfums, les visions, la puissance, les douleurs, l'amour. Et le témoignage de ses œuvres, de ses contemporains et de la postérité se trouve confirmé par celui de la Reine des cieux : la sainte Vierge avait prédit que les os de sa servante feraient des miracles.

Cependant, le titre de *sainte* donné à la Sœur Benoîte n'avait jusqu'à ces dernières années, que l'autorité de la foi des pèlerins du Laus ; l'ombre dont elle aimait à se couvrir pendant sa vie planait encore sur sa tombe ; l'humble fille n'avait pas été exaltée ; Benoîte n'était pas canonisée. Il manquait donc quelque chose à sa gloire. Comment l'idée de combler ce vide, pouvait-elle ne pas venir à l'un ou l'autre des Evêques de Gap, qui, tous ont été si heureux de travailler pour le Laus ? Le successeur de Mgr Dépéry, Mgr Bernadou, trouvant beaucoup de choses déjà faites, s'empara de celle-ci. Il fit une enquête juridique pour introduire la cause de la canonisation de Benoîte devant le tribunal de la cour romaine. Nous avons vu le registre des dépositions des divers fidèles des Alpes, appelés à exprimer, sous la foi du serment, leur désir et leur témoignage. Rien n'est touchant comme l'expression unanime des mêmes sentiments, de la part de tant de personnes de conditions diverses ?

La requête du diocèse de Gap, a été favorablement accueillie par le Souverain Pontife. Mgr Guil-

bert, qui occupe aujourd'hui, si dignement, le siége de Gap, a été heureux de publier le premier résultat obtenu. « Cette affaire, écrit Monseigneur, a été soumise, comme il arrive toujours en pareils cas, à un long et très-sérieux examen de la part des Congrégations romaines. Et avec quelle joie nous avons apris, que le 7 septembre dernier, l'auguste Pie IX a déclarée Sœur Benoîte *Vénérable*, et a signé l'introduction de la cause : c'est-à-dire que, frappé de tant de vertus héroïques, le Souverain Pontife a ordonné la poursuite de l'enquête pour la canonisation. »

Et Monseigneur ajoute : « Nous devons, nos très-chers Frères, remercier Dieu de ce premier succès si cher à nos cœur, et lui demander la conclusion finale que nous désirons tous, et que nous attendons avec un plein espoir. » (Mand. du 25 janvier 1872.)

LA SAINTE VIERGE

CHAPITRE XXII

LA SAINTE VIERGE ET LE LAUS

En faisant l'histoire du *Pèlerinage* et de la *Bergère*, nous avons admiré l'*œuvre* et l'*instrument*; considérons maintenant la main divine qui les dirige l'un et l'autre: Marie domine toute l'histoire du Laus et la résume en elle.

Il nous a semblé que la sainte Vierge devait avoir un autel fameux dans les Alpes.

Privées de communications faciles et des matières premières de l'industrie, les Alpes ne comportent pas le mouvement, le commerce, le bruit des machines et des affaires, cette agitation extérieure, en un mot, au milieu de laquelle les hommes oublient Dieu. Le recueillement de ces vallées

profondes devait donc convenir à un sanctuaire privilégié. Ensuite, la divine Colombe ne dédaigne pas le voisinage des torrents, les forêts suspendues au flanc des montagnes, les dentelures sévères qui forment l'horizon, ni ces teintes roses, ces ombres bleues, dont le soleil couchant colore les pics lointains et recouverts de neige. La pauvreté héréditaire du peuple dans les montagnes dut enfin toucher le cœur tendre d'une mère : un sol maigre, un travail dur, des récoltes chétives, supposent bien des souffrances cachées. Loin du luxe qui excite les convoitises, ignorant ses droits, pratiquant ses devoirs, le peuple des montagnes ne sait même pas se plaindre, Marie dut le plaindre elle-même.

Elle était donc, depuis longtemps, célèbre dans les Alpes par ses bienfaits : Embrun possédait son temple privilégié, l'un protégeant l'autre pendant les transformations du moyen âge. Mais Embrun était devenu une ville opulente, la sainte Vierge l'abandonna pour se réfugier dans la solitude du Laus. Elle dut apporter, dans son nouveau séjour, l'obligation d'être magnifique, pour ne pas déroger à son glorieux passé...; puis, une mère, sait-elle mettre des bornes à son amour ?... Mais elle projetait un autre genre de grâces plus en rapport avec les besoins du peuple, et moins éclatantes peut-être, quoique plus précieuses.

A la métropole, elle exerce principalement sa puissance sur les corps, en leur rendant la santé, même la vie. La résurrection de Martin Rame, arrivée sous le règne de Louis XI, fit de ce prince un dévôt à Notre-Dame d'Embrun ; et il a cru lui devoir aussi la guérison miraculeuse d'une grave maladie qui le consumait (1). Marie était donc célèbre dans l'antique cité comme *Salut des infirmes*. Au Laus, elle sera le *Refuge des pécheurs*. Elle s'inquiète peu d'y voir affluer les riches présents ; tous les sentiers qui conduisent à son autel sont rudes pour des rois (2) ; mais elle sait que les pauvres pourront les gravir et que, loin des grands de ce monde, ils seront plus à l'aise dans le désert qu'elle habitera avec eux pour les soulager.

Il faut dire que les temps sont mauvais. Le protestantisme avait laissé dans les Alpes bien des ruines matérielles et morales : les vieilles églises romanes étaient renversées ou dépouillées, et le peuple était menacé de perdre le seul bien qui lui

(1) En témoignage de ces guérisons, le chapitre d'Embrun chantait tous les jours, après complies, cette antienne : *Sub tuam protectionem confugimus. Flos mundi, Lux et honor : à te infirmi acceperunt virtutem, et propter hoc tibi psallimus, Dei Genitrix Virgo.*

(2) Le chemin à voiture n'a été ouvert que de nos jours.

restait: la foi. En même temps, le jansénisme, s'attaquant aux pasteurs et desséchant dans leur âme la charité, énervait leur vigilance, alors qu'elle était le plus nécessaire. D'un autre côté, l'ambition, le faste, et, ne craignons pas de le dire, les désordres de Louis XIV, préparaient ces longues calamités qui signalèrent la fin de son règne. Le peuple, pressuré par les impôts, maltraité par la guerre, éprouvé par la disette, était dans la plus grande détresse, surtout dans les montagnes, où, toujours le poids des calamités publiques pèse plus fort. C'est au milieu de telles circonstances que, dans ces mêmes montagnes qui lui sont chères depuis longtemps, Marie s'apprête à donner aux malheureux la paix intérieure, les joies de l'âme, si elle ne peut autrement les protéger ; c'est alors, en un mot, qu'elle va ouvrir un refuge assuré aux pauvres pécheurs... S'ils gagnent le Ciel, qu'importent les tribulations de la vie ?

Mais comment va-t-elle s'y prendre ?... Quel moyen nouveau de salut a-t-elle inventé !... Quelle singulière miséricorde pourra faire pâlir la gloire qu'elle s'est acquise à Embrun ? — Oh ! qu'elle est admirable ! Elle ne songe à rien moins qu'à descendre sur la terre pour y remplir l'humble rôle de missionnaire. Plusieurs s'éloignent des sacrements, d'autres en abusent : elle veut apprendre aux uns et aux autres à en profiter.

L'entreprise est grave. Pareille chose ne s'était jamais vue... Le Ciel y consentira-t-il ?

Les difficultés n'arrêtent point la Mère des miséricordes. Il nous semble la voir présenter à Dieu sa requête avec une grâce timide et confiante, et arracher une à une des condescendances inouïes, à force de douceur, de tendresse et d'amour.

La voici donc qui descend du Ciel avec toute sa cour sur la terre du Laus. Si c'est là, pour elle, un privilége accordé par le Très-Haut, elle en use largement. Elle y est bien venue quatre cents fois ! .... Et on ne peut se lasser d'admirer ce qu'elle fit du petit vallon et de la pauvre Bergère.

Le petit vallon est devenu un oasis dans le désert, un port dans la tempête, un poste avancé d'où l'on découvre le Ciel, une patrie où chacun voudrait mourir. Là, on respire un air qui n'a rien de la terre ; là, tout émeut saintement, tout porte au calme, tout apaise les passions. On devine que les Anges ont traversé cette solitude en tous sens, que la sainte Vierge y a respiré, qu'elle y a vécu, qu'elle y a exhalé les effluves balsamiques du jardin du Ciel : le Laus est charmé. Si les saintes prières, si les larmes du cœur, si les transports d'une âme convertie peuvent ajouter quelque chose à une telle consécration, aucun pays, peut-être, n'a été favorisé comme celui-là sous ce rapport.

Quant à la petite bergère, nous avons vu ce qu'elle est devenue sous la main de la sainte Vierge. Elle ne brille pas dans les grandes assemblées, mais elle remue, dans l'intérieur de sa cellule, les consciences les plus intrépides. Elle ne se contente pas de découvrir les plaies de l'âme, elle les guérit en offrant son sang innocent. Elle ne prédit pas les calamités publiques, mais elle les prévoit et les détourne, en levant les mains au Ciel. Sœur des Anges et des hommes, elle devient pour ceux-ci une inspiration vivante et parlante, qui ne laisse plus de place à l'irrésolution et au doute. Nous l'avons, plus d'une fois, proclamée admirable ; mais c'est Marie qui est admirable en elle : c'est Marie qui va la chercher au milieu de ses moutons pour l'instruire, en bégayant avec elle ; c'est Marie qui élève son cœur au-dessus des choses terrestres, en se montrant à elle avec cette beauté qui ravi les Anges ; c'est Marie qui lui inspire l'amour du sacrifice, en lui faisant contempler dans des visions les joies du paradis et les tourments de l'enfer... Faible fille, quelle force elle possède pour souffrir ! Celle qui a tremblé une fois devant un pécheur qu'elle aurait pu relever, lutte pendant quarante ans, sans fléchir, contre l'enfer déchaîné. Cette force n'est pas humaine ; ses vertus, même les plus communes, tiennent du surnaturel ; toute sa vie le prouve et le trait suivant va le confirmer.

Benoîte n'avait jamais eu à combattre une mauvaise pensée. Et comme elle avait souvent à diriger des personnes qui en étaient tourmentées, Dieu permit qu'elle éprouvât cette misère. Elle avait alors vingt-cinq ans. Jusque-là, elle avait donc échappé à la contagion qui s'attaque particulièrement à la jeunesse et à l'innocence, et n'épargne personne. Non, cela n'est pas naturel. Sans doute, Benoîte livra de bon gré sa volonté, sa liberté, son cœur, son âme, ses membres, au mystère qui s'accomplissait en elle : elle aima la pauvreté, l'abnégation, le sacrifice..., et c'est là son mérite. Du reste, elle n'est rien, et c'est Marie qui est tout en elle. Oh ! que Marie est admirable dans sa Bergère ! !

Disons aussi combien elle s'est montrée bonne.

Une seule personne a pu contempler la beauté de la Vierge des vierges ; mais sa bonté s'est manifestée à un grand nombre. Marie ne saurait, à la manière de ceux qui gouvernent ici-bas, regarder son peuple de haut et le dominer par des lois sans appel ; elle oublie qu'elle est reine, et, ne se considérant que comme une sœur, elle vient avec timidité et modestie se mêler à la foule, elle ne se découvre qu'à moitié, pour surprendre plus sûrement, dans le cœur de chacun, ce dont il a besoin. Sa miséricorde pour les pécheurs est sans bornes : elle

n'en rencontre point dont l'état lui semble désespéré ; aucune de ces plaies honteuses de l'âme ne la dégoûte ; les plus grands coupables réveillent ses plus grandes tendresses ; l'abus des grâces divines ne la décourage pas ; les rechutes ne l'éloignent pas ; elle ne cesse de tendre la main à la faiblesse que lorsque celle-ci cesse de tomber. Nous avons vu dans la liste très-incomplète des malades spirituels qu'elle a guéris enfin, après les avoir relevés plusieurs fois, des misérables tels que nous, vers de terre, n'aurions voulu, après une seule rechute, les remuer qu'avec le pied....., et là, où nous nous serions détournés avec dégoût, la Vierge Immaculée est revenue avec douceur redemander une âme à la corruption. On n'ose citer des traits de ce genre, dans la crainte de porter le lecteur au relâchement ; mais nous proclamons adorable la bonté de Marie !...

C'est même de sa part une exquise délicatesse de ne se montrer qu'à demi, et d'agir par intermédiaire sur les hommes : sa vue les troublerait, les anéantirait..... Mais, pour se remplacer auprès d'eux, elle ne choisit ni un prêtre, ni un docteur en sainte théologie, ni un pontife ; elle prend une pauvre bergère, ménageant ainsi les susceptibilités de l'orgueil jusque dans les derniers retranchements de sa misère.

Elle ne vient pas au Laus pour guérir les maux

du corps; mais peut-elle s'en dispenser?... Nous l'avons vu dans le cours de cette histoire: les prodiges de ce genre éclatent au pied de son autel. Il n'est même pas toujours besoin de l'invoquer pour être secouru: souvent elle tire secrètement du danger des personnes sur qui elle a les yeux, et envoie ensuite Benoîte le leur dire. Bien mieux, elle a quelquefois recours, contre la maladie, à des remèdes naturels, préférablement à un acte rapide de sa puissance, comme si des moyens lents répondaient à un plus grand nombre de pulsations de son cœur maternel. Ainsi, elle voit, dans les environs du Laus, un pauvre prieur qui, depuis huit jours, souffre sans secours et sans témoin, d'une perte de sang qui le mène rapidement à sa fin. Elle lui envoie la Bergère avec mission de le consoler, de le rassurer, et surtout de lui préparer un breuvage avec des plantes qu'elle-même a désignées. Ce breuvage, ordonné par la Reine des fleurs, fit merveille: le malade reprit rapidement des forces, et vécut encore longtemps. Qui sait, du reste, si le remède n'était pas, dans l'esprit de la très-douce Vierge, un moyen de cacher sa puissance?

Cependant, le mal physique étant si souvent une grâce, elle ne pouvait toujours le faire disparaître: mais alors elle avait la bonté d'en avertir le suppliant. Elle n'aurait pas voulu aggraver son mal en

le laissant douter de la bonté d'une Mère ; puis, elle ne voulait pas plus recevoir ses vœux inutiles que lui laisser ignorer le prix caché de ses souffrances. Ainsi elle fait avertir un jeune homme, devenu boiteux, que cette infirmité lui est salutaire, parce que la vanité lui eût ouvert la voie du désordre. Ainsi, une jeune fille apprend qu'une maladie l'a privée de la beauté de sa figure, afin que la beauté de l'âme lui fut conservée. Ainsi, Benoîte déclare que sa propre nièce est morte avant l'âge des passions, parce que les passions l'eussent égarée.

Encore la douce Bergère savait-elle faire violence à sa *Bonne Mère* dans ces cas exceptionnels où les infirmités, la maladie, même la mort sont des bienfaits. Un jour, comme l'une de ses compagnes était malade, elle en parla à la sainte Vierge, qui lui dit que la jeune fille ne relèverait pas de sa maladie, et que, bien disposée par les souffrances, elle mourrait bientôt. Mais Benoîte aimait sa compagne, et, dût-elle retarder pour celle-ci l'entrée dans la gloire, elle désirait la voir plus longtemps sur la terre. « Si c'était votre bon plaisir, dit-elle à son aimable Souveraine, j'oserais vous prier qu'elle ne meure pas encore. » — Que va faire Marie?... Eh bien, elle sourit, et la malade se trouve guérie subitement. Oh ! que Marie est bonne !

Personne, du reste, ne le savait mieux que celle qui l'avait surnommée sa *Bonne Mère*. Benoîte poussait la confiance aux complaisances de Marie — qui le croirait ? — jusqu'à ne pas toujours lui obéir. Un jour, son directeur s'en étonnant, lui qui la connaissait si humble et si soumise; elle lui fit cette réponse, qui restera comme la preuve la plus touchante des affabilités de la sainte Vierge : « Lorsque la Mère de Dieu me commande quelque « chose, dit-elle, elle le fait avec tant de douceur « et un visage si riant, que je ne crois pas qu'elle « s'offense, si je ne lui obéis pas de suite, surtout « lorsqu'il s'agit de reprendre le pécheur de son « péché ; et j'attends souvent un second comman- « dement. »

N'avions-nous pas raison de dire qu'en venant au Laus, Marie oublie qu'elle est Reine, puisqu'elle ne sait pas même commander à la plus humble bergère, et que, pour lui faire connaître ses volontés, elle prend le sourire et le langage de la supplication ?

Des reproches véhéments et amers sont sortis de la bouche de Jésus-Christ ; il est entré une fois dans une sainte colère ; il a pleuré, et il n'a jamais ri. La divine Vierge est toujours souriante, toujours aimable, toujours gracieuse. C'est une sœur et une mère ; elle ne sait qu'être bonne ; il n'y a place dans son cœur pour rien de ce qui ressemble à la sévérité. Oh ! que l'Eglise a raison de la saluer

pleine de grâce ! Et qu'avons-nous fait jusqu'ici, sinon de raconter ses ineffables bontés ?

Le royaume de Marie est au Ciel ; le Laus est un fief dont elle est suzeraine, et qu'elle tient à gouverner par elle-même. Aussi, ne se contente-t-elle pas d'y établir une vierge selon son cœur et d'y envoyer ses Anges ; elle y vient souvent en personne. — Elle a donc hanté ce pauvre vallon ; elle y a parlé, prié, respiré, souri, brillé, répandu ses enivrants parfums ; elle y a tenu une haute-cour de miséricorde ; elle y a vécu, en un mot..., et cela, pendant cinquante-trois ans ! En sorte qu'on peut raconter la VIE DE LA SAINTE VIERGE SUR LA TERRE AU XVII[e] SIÈCLE...... Or, c'est ce que nous faisons depuis le commencement de ce volume : l'*Histoire des Merveilles du Laus* n'est autre que l'histoire de la sainte Vierge, en tant qu'elle a vécu de sa vie de béatitude et d'amour dans l'heureux vallon !

Les Évangélistes n'ont parlé que quatre fois de la Vierge admirable, et les traditions n'ont gardé que des souvenirs confus de son passage sur la terre d'Israël..... Qu'elle soit donc à jamais bénie de s'être manifestée à nous si clairement, si abondamment, et dans des temps si modernes, à nous, peuple de l'Aquilon, jadis barbare, aujourd'hui la gloire de l'Église, enfants pieux de Marie, qui, en rêvant d'elle, l'avions devinée aussi bonne, aussi belle qu'elle s'est enfin montrée.

FORME DÉFINITIVE

DU PÈLERINAGE

CHAPITRE XXIII

CE QUI ARRIVE AU LAUS APRÈS LA MORT DE BENOITE

I. M. BERTET. — II. ESPRIT DE BENOÎTE AU LAUS. — III. BONNES ODEURS

I. M. Bertet

BENOITE savait qu'après sa mort le Laus serait encore plus fréquenté que pendant sa vie. La sainte Vierge le lui avait prédit souvent pour la consoler, pendant ces jours d'épreuves, où les pécheurs, pour qui elle versait du sang jusque par les yeux, en étaient repoussés par des prêtres dont l'hérésie avait glacé le cœur. Or, ce qu'elle espérait, ce qui faisait sa consolation, n'était certes pas probable.

selon les vues humaines. Les ennemis domestiques du pèlerinage calculaient tout autrement; ils pensaient qu'il tomberait de lui-même, après la mort de celle qui leur semblait en être l'unique soutien. Ils avaient déjà mis tout en œuvre, sinon pour la faire mourir, du moins pour l'enlever et la faire disparaître. Et, comme ils n'avaient pas réussi, comme toujours une petite difficulté imprévue les arrêtait au moment décisif, ils finirent par s'en fier à la mort naturelle de la Bergère pour triompher. Ils tenaient déjà le poste depuis plusieurs années, et Benoîte vieillissait : c'est alors qu'on la trouva trop avancée en âge pour être décemment transportée dans un monastère. D'un autre côté, ils ne se contentaient pas de rebuter les pécheurs, en leur rendant le pardon impossible, ils les repoussaient ouvertement : « Que venez-vous faire ici ? leur disaient-ils ; restez dans vos paroisses. » En même temps ils abattaient les petits oratoires que la piété des fidèles avait élevés çà et là sur les chemins du Laus. Il est évident après cela, que les concours devaient diminuer. En les voyant décroître graduellement, on pouvait donc être fondé à croire qu'ils cesseraient un jour complétement, le jour, qui était proche, où la Bergère cesserait elle-même d'étonner le monde.

Insensés, qui ne comprennent pas qu'après la Bergère, Marie, Vierge puissante, restera devant

eux. Marie se préoccupe bien de leurs calculs ! Si elle les a soufferts si longtemps près du trône de ses miséricordes, ce n'a été que pour faire voir qu'ils étaient impuissants à le renverser. Mais leur tour est venu : c'est le moment où ils se croient le plus forts, où Benoîte est le plus faible, où l'avenir du pèlerinage paraît le plus compromis. Marie ne les honorera pas même d'un acte de sa puissance pour les humilier en les rejetant : ils se retireront banalement, sur l'ordre de l'autorité qui les avait envoyés ; ils se retireront, déclarés indignes, pour faire place à de pauvres prêtres inconnus. Et l'humble fille inoffensive qu'ils persécutaient lâchement et qu'ils souhaitaient voir mourir, les verra s'en aller. Elle vivra même assez pour assister au lever de ces beaux jours qui lui sont prédits, et qui doivent mettre fin à l'*éclipse* du Laus.

Pierre Gaillard reposait doucement à l'ombre de ce Sanctuaire qu'il avait vu bâtir et qu'il avait courageusement soutenu. Avec lui était tombé le dernier soutien visible de la pauvre et sainte Bergère. Pour le remplacer, Marie appela Laurent-Dominique Bertet, qui fut, dans son temps, l'apôtre des Alpes.

En 1666, la même année où l'on creusait les fondations de l'église du Laus, l'Evêque de Carpentras consacrait, sur les limites de son diocèse et près d'Avignon, la chapelle du nouveau pèlerinage

de Notre-Dame de Sainte-Garde, en un lieu qu'avait désigné l'apparition souvent répétée de globes de feu. Dans le même temps, on vit, sur des signes non équivoques, s'élever, en divers lieux, d'autres sanctuaires à la Mère des miséricordes : ce qui prouve, pour le dire en passant, combien le monde avait alors besoin de secours dans sa misère. Quelques prêtres dévoués allèrent se fixer dans la solitude de Sainte-Garde, pour offrir leur ministère à cette foule que le besoin de conversion agite toujours en pareille circonstance. A l'œuvre, leur zèle s'enflamma : ils devinrent missionnaires sous la conduite de M. Bertet. Lorsque le nombre des pécheurs qui venaient à eux ne suffisait pas à leur ardente charité, ils allaient les chercher de village en village, leur digne Supérieur se réservant toujours les courses les plus longues et les plus difficiles.

C'est ce digne chef que la sainte Vierge appelle au Laus pour en réparer les désastres, consoler Benoîte, lui fermer les yeux, et fonder l'édifice moral du pèlerinage, comme Pierre Gaillard en avait fondé l'édifice matériel. L'élu de Marie n'était pas novice ; il avait fait ses preuves sur un autre théâtre, mais sous le même drapeau. Si Notre-Dame du Laus l'enlève à Notre-Dame de Sainte-Garde, c'est qu'il n'y a entre les sanctuaires de Marie, comme au service de Dieu en général,

que de nobles rivalités. Le saint missionnaire en était si convaincu, qu'il venait de fondre sa congrégation naissante avec celle de Sainte-Croix, de Sisteron, afin, d'organiser par cette réunion de forces, des missions capables de répondre à tous les besoins. Le Ciel bénissait ses desseins, puisqu'il lui donnait un nouveau champ, et le plus vaste où le zèle d'un missionnaire pût s'exercer.

Frappé, dès le premier jour, des grandes choses qui s'étaient passées dans le sacré vallon ; en admiration devant les vertus de la sainte Bergère, qui semblait prolonger son exil pour l'attendre et lui transmettre l'héritage des promesses qu'elle avait reçues, Laurent-Dominique Bertet comprit bientôt ce que Dieu demandait de lui : arracher et planter. Avec l'autorisation de Mgr de Genlis, qui vivait encore et qui, en prêtant la main à ces réformes tardives, racheta la faute peut-être, d'avoir été trompé plus d'une fois touchant l'œuvre merveilleuse du Laus, il remplaça les prêtres jansénistes par des Pères de Sainte-Garde (1712), et mit ainsi un terme à ce long mécontentement que les premiers entretenaient autour d'eux. Tout aussitôt, l'élan des peuples, trop longtemps comprimé, reprit une nouvelle vigueur ; les chemins du Laus se couvrirent de pèlerins comme aux meilleurs jours. Pour réparer le temps perdu, le digne réformateur ne multipliait pas seulement ses

prières et ses prédications, il prodiguait aussi son sang : souvent il s'enfermait seul, la nuit, dans la Sainte-Chapelle, où il renouvelait sur son corps la flagellation sanglante de Jésus-Christ. Combien, sous un tel chef, et pendant que Benoîte combattait ses derniers combats, la dévotion ne dut-elle pas refleurir ! Cependant la tâche lui semblait trop facile dans ce Sanctuaire charmé ; il reprit ses courses apostoliques, pendant les hivers surtout, qui apportent aux missionnaires du Laus des repos forcés. Appelé de tous côtés par les Evêques de différents diocèses, il parcourut la Provence, le Dauphiné, le Piémont, sans se laisser arrêter par aucune fatigue : aussi, mourut-il dans le cours d'une mission. Il affectionnait surtout les populations les plus abandonnées, les plus sauvages des hautes montagnes. « Je suis dans un pays, écrivait-il du diocèse de Glandèves, où les aigles me cèdent le haut du pavé. » L'hiver ne lui faisait point chercher les climats tempérés ; il se plaisait, malgré le froid, les neiges, les dangers, dans les plus tristes vallées des Alpes. « Je sens, écrivait-il encore de quelque coin glacé des frontières du Piémont, que ma vie est en péril, n'éprouvant rien, à mon âge, de plus contraire que le froid ; mais je ne crains rien, et ma vie n'est pas plus précieuse que mon salut. Il me suffit que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère de la parole que

j'ai reçu. Quelle consolation pour moi de penser à la mort, qui doit me réunir à Jésus-Christ, pour qui seul je vis et je respire ! » Il mourut au Puget, diocèse de Glandèves (de Digne aujourd'hui). Pour ramener son corps et le rendre à sa chère communauté de Sisteron, il fallut user de ruse et l'enlever pendant la nuit.

Cependant, le ministère ecclésiastique avait au Laus sa forme définitive : quatre ou cinq missionnaires étaient toujours prêts à recevoir les pèlerins durant la belle saison, et à se rendre, l'hiver, partout où ils seraient appelés, dans les pauvres paroisses surtout. Nous nommons cette forme, *définitive ;* elle était, sans doute, dans les desseins de Marie, puisqu'elle s'est maintenu jusqu'à nos jours, malgré les révolutions. Des noms ont pu changer ; les fonctions et le but ont toujours été et sont encore les mêmes.

Certes, ce n'est pas sans quelque admiration que nous voyons une institution si faible, si petite, se relever après la tempête qui a renversé pour jamais tant de grandes choses. Ne demandons pas le secret de cette vitalité extraordinaire à l'institution elle-même ; les hommes n'y sont pour rien... ; Marie est là. Elle y est en Souveraine, et personne n'ignore qu'elle seule a le droit d'y commander. Il est évident qu'après avoir rempli l'heu-

reux vallon de prodiges pendant un demi-siècle. pour y attirer les pécheurs, elle voulait que les pécheurs continuassent à y venir ; et elle s'obligeait par là-même à y rester, pour les attendre et les recevoir. Ce demi-siècle de prodiges n'a même été que le prélude et l'annonce des grandes choses qui devaient suivre ; et les Merveilles du Laus ne semblent être que des voix destinées à faire connaître au loin le nom du Laus et les chemins qui y conduisent. Nous sommes si près encore de ces solennités, que nous ne pourrions rien répondre à celui qui demanderait si, avec le temps, la douceur de Marie ne se serait point lassée, si elle n'aurait pas déserté le refuge ouvert un jour par elle aux pécheurs. Il vaudrait autant demander si les miséricordes de l'auguste Vierge sont taries, ou si les hommes ont cessé d'offenser Dieu. Quoi ! tant de préparatifs, tant de zèle, tant d'amour, pour si peu ! Si la main pleine de grâces s'ouvre encore, après huit ou dix siècles de persévérance, sur les chrétiens fervents que rassemblent l'une ou l'autre des antiques images miraculeuses de Notre-Dame ! Que de bénédictions sont promises à ces foules appelées par Marie, électrisées par Marie, sur la terre sacrée où Marie est descendue en personne, dans nos temps modernes ! Quelle sève et quelle force doit posséder encore ce grand pèlerinage, établi sur tant de prodiges, fortifié par tant d'épreuves ?

Loin de tomber, à la mort de la Bergère qui, certes, contribua à le fonder et à le soutenir, il commence, au contraire, depuis ce moment, à vivre de sa vie propre, à étendre toutes ses racines, tous ses rameaux, et à donner tous ses fruits : il prend un essor tel, qu'il paraît défier les siècles. Après Benoîte, la sainte Vierge reste... ; nous le répétons : Marie est là... D'innombrables prodiges prouvent sa présence. Et les beaux jours du pèlerinage qui suivirent précisément la mort de la Bergère ne permettent pas de penser que, pour continuer sa douce mission, la sainte Vierge ait besoin de l'aide d'un bras humain. Il s'établit désormais entre elle et le peuple, en l'absence de l'intermédiaire accoutumée, des relations intimes et directes, auxquelles on s'habitue et qu'on aime. Plus les fidèles y mettent d'abandon, plus Marie laisse pénétrer l'abîme de ses tendresses. Un charme inouï, même au Laus, s'empare de toutes les âmes ; les conversions subites, éclatantes, deviennent plus fréquentes que jamais. Toutes les anciennes passions soulevées contre l'oratoire du désert s'apaisent ; le démon est enchaîné. Au milieu de ce calme, les hommes, venant interroger le cœur de l'aimable Souveraine, sont tellement ravis qu'ils ne savent plus, à l'exemple de Benoîte, l'invoquer que sous le nom de *Bonne Mère.* Ainsi est devenu populaire, dans la vallée, ce titre imaginé d'abord par la naïve

élève de la sainte Vierge. Il y est aujourd'hui si bien enraciné dans les mœurs et le langage, que personne n'en soupçonne l'étrangeté pas plus que l'origine.

Parmi les guérisons miraculeuses qui signalèrent, dès son début, la seconde période du pèlerinage, nous pouvons raconter celle qui eut lieu en faveur de Mlle Dépréaux, Ursuline, en 1720, deux ans à peine après la mort de Benoîte.

Mlle Dépréaux, sœur de M. Dépréaux, conseiller au Parlement d'Aix en Provence et seigneur de la baronnie d'Avançon, était affectée d'une maladie grave, inconnue et incurable, de l'avis des médecins qui l'avaient abandonnée. Après huit années de langueur et de souffrances continues, elle devint paralytique de la moitié de son corps, absolument muette, et affligée d'un tremblement si vif et si pressé, qu'on ne pouvait la regarder sans pitié et sans frayeur. En 1720, toute sa famille quitta la Provence, où une contagion pestilentielle s'était déclarée, et vint s'établir à Gap, dans un air plus pur; mais elle fut astreinte à faire quarantaine à Jarjayes avant de pénétrer dans la ville. On y transporta la pauvre infirme dans une litière, pour, de là, la porter jusqu'au Laus, à une petite lieue de Jarjayes. Dans le trajet, elle tomba au fond de sa chaise, sans qu'on s'en fut aperçu, de sorte que, à

l'arrivée, on la trouva pelotonnée sur elle-même, sans connaissance, sans mouvement et froide. Elle n'était pourtant pas morte, mais on ne pensait pas qu'elle passât la nuit. Cependant, sa sœur, son frère, sa belle-sœur furent promptement au Laus, implorer pour elle la Vierge, Salut des infirmes. Ils y firent leurs dévotions, et en rapportèrent de l'huile de la lampe pour en oindre la malade. Le lendemain, à neuf heures du matin, et pendant qu'on disait la messe pour elle dans la chapelle du château, elle fut complétement guérie de tous ses maux. Elle prend alors ses habits, se lève et marche dans sa chambre sans aucun appui. Sa sœur survenant, la voyant marcher, l'entendant parler, court, folle de joie, avertir son père qui ne peut l'en croire. Il se précipite à son tour dans la chambre de sa fille, où il est bientôt suivi de toute la famille, des domestiques et du curé. Après que tout le monde se fut rempli les yeux et le cœur d'une guérison aussi miraculeuse, on retourna à la chapelle chanter un *Te Deum*. Après cela, M. Dépréaux dépêcha au Laus un exprès, pour inviter le Prieur à venir être témoin de la grâce obtenue. Toute la famille alla ensuite au Laus rendre ses actions de grâces. Mgr de Malissolle, évêque de Gap, confirma le miracle, après une enquête juridique. Et un peu plus tard, l'Ursuline offrait au vénéré Sanctuaire un ornement d'autel, or et soie, avec cette légende : ***Manus, Deiparæ,***

paralysi liberata, contexit, obtulit. Ce qui signifie : Brodé et offert à la sainte Vierge par une main guérie de paralysie.

II. Esprit de Benoîte au Laus

Les destinées de Benoîte n'étaient point rompues par la mort : elle alla au Ciel continuer sa mission devenue glorieuse. Au Ciel, elle ne pleure plus, mais elle prie encore ; elle ne peut souffrir dans la béatitude, mais elle peut aimer toujours ; le temps de ses martyres est fini ; mais son sang, recueilli dans un vase d'or et placé sur l'autel des holocaustes, devant Dieu, prie seul inénarrablement ; il priera perpétuellement, car il prie dans l'éternité.

La communion des saints unit intimement cette sainte (le lecteur connaît nos réserves sur ce titre) au Laus, où elle a passé sa vie pleine de mérites, et où reposent ses os : sa tombe marque le lieu sur la terre où doit descendre avec le plus d'abondance la vertu de ses suffrages. Ce lieu est le champ de ses combats.

Et comment ne reviendrait-elle pas aussi elle-même, en esprit, visiter ce vallon qui lui rappelle tant de souvenirs ? et cette chapelle où Marie la charmait ? et ce désert où la démon la transportait ? et tous les lieux où elle a tant prié ? et sa cellule,

témoin de tant de souffrances? et ces sentiers où elle a si souvent passé, et où cheminent encore, en parlant d'elle, d'innombrables pèlerins?

Comment ne reverrait-elle pas cette solitude devenue chère à Marie? Quel bonheur pour elle de descendre du Ciel à son tour, et de se prosterner encore devant l'autel de la Reine des Anges!

Aussi, Benoîte n'est point morte pour le Laus; elle lui appartient dans sa vie glorifiée comme auparavant, plus peut-être; personne désormais ne pourra la lui enlever. Les destinées du pèlerinages sont, sans doute, dans les vues de Dieu, attachées à son tombeau: et la mesure comblée de ses mérites ne se videra jamais. Seulement, Benoîte se cache maintenant derrière la sainte Vierge, comme la sainte Vierge s'était d'abord cachée derrière Benoîte. Ses os qui, selon la promesse, font des miracles, nous n'en doutons certes point, les font silencieusement, afin que l'honneur en retourne tout à l'autel qu'on ne peut s'empêcher de voir devant soi, alors même qu'on ne voudrait se prosterner que sur la tombe. Aussi, nous semble-t-il que cette tombe modeste est allée harmonieusement se placer là où on la voit pour y rester jusqu'au jour, où il plairait à l'Eglise de la relever. Si la tombe est modeste, elle ne l'est pas plus, après tout, que l'autel dont elle forme le marchepied. Disons plutôt que la Bonne Mère et la bienheureuse fille luttent encore d'humilité, par

amour pour cette vertu ; et qu'elles se cachent également pour répandre avec plus de facilité leurs bénédictions sur nous. Quoi qu'il en soit, ce petit Sanctuaire, ni riche, ni pauvre, où Benoîte a sa tombe, où la sainte Vierge est si souvent venue, où le Fils de Marie réside également, humble, doux et caché, ce Sanctuaire, disons-nous, ne laisse rien à désirer. Nulle part il ne fait meilleur prier. Hormis le Ciel, il n'est aucun lieu où l'on se trouve aussi bien.

Cependant, après la mort de Benoîte, bien des prodiges ont cessé : on n'a plus entendu dire que la sainte Vierge se soit montrée, qu'elle ait parlé ; et personne n'a rencontré ces Anges charmants qui étaient si familiers avec la servante de Marie. Partant, il en était fait de ces avertissements émanés du Ciel et qui impressionnaient si vivement ceux à qui ils étaient adressés. Le Laus, privé de sa Bergère, n'avait plus d'oracle ; les consciences pouvaient donc s'y promener sans redouter le regard qui les pénétrait. Enfin, plusieurs merveilles s'étaient évanouies en même temps que Benoîte, qui était elle-même un miracle multiple et vivant. Après cela, qu'est-ce qui peut désormais attirer la foule au Laus ? Il semble que les pèlerins doivent se refroidir et se lasser. Ils n'en est rien pourtant. Les concours, loin de diminuer, sont plus nombreux qu'auparavant. Nous l'avons dit et nous le répétons,

car c'est un grand fait : grand par le temps, il dure encore ; grand par lui-même, il prouve jusqu'à la démonstration trois choses majeures : 1° que les merveilles du Laus sont vraies ; le peuple qui continue de se rassembler sur le lieu où elles ont cessé de se faire voir, les a bien vues, les croit fermement, et doit être cru à son tour ; 2° que les mêmes grâces, peut-être de plus grandes, découlent toujours de ce Sanctuaire enchanté, guérisons miraculeuses, conversions éclatantes ; puisque les premières merveilles ont disparu, il faut bien que celles-ci restent pour expliquer l'empressement des peuples ; 3° que la sainte Vierge connaissait à fond nos misères et nos besoins, lorsqu'elle a fait du Laus le refuge des pécheurs, puisque des foules immenses répondent perpétuellement à son appel.

III. Bonnes odeurs

Cependant, toutes les anciennes merveilles n'ont point disparu. Dans la première édition de cet ouvrage, nous disions que les bonnes odeurs qui prouvaient ordinairement la présence de la sainte Vierge sur la terre seraient encore perçues de temps en temps par diverses personnes ; que le fait ne serait pas improbable, Benoîte ayant plusieurs fois senti les parfums de la rose mystérieuse sans la voir ; que, du reste, il repose sur le témoi-

gnage de personnes dignes de foi; mais que nous n'osions le garantir, attendu que nous n'avions pu suffisamment nous éclairer auprès de ces personnes. Il faut dire que nous penchions vers le doute : il nous semblait qu'un prodige aussi excellent avait dû remonter au Ciel. Il n'en est rien; un fait récent est venu nous en convaincre et lever tous nos doutes à cet égard.

M. l'abbé Sevez, curé de Bellecombe, en Savoie, s'en revenait de Digne, où il avait été appelé pour y prêcher le carême. Pendant sa station, l'histoire des Merveilles du Laus lui était tombée sous la main, et il avait résolu de ne point repasser par Gap sans s'y arrêter, pour aller au Laus. Or, le 16 avril (1857), il était au pied de l'autel de Marie, prêt à commencer la messe, lorsque tout à coup il se trouve plongé dans une atmosphère enivrante qui semblait venir du fond du sanctuaire. — Il va nous raconter lui-même ce qu'il éprouva en ce moment. — « Surpris tout d'abord, je regarde autour de moi s'il n'y a point quelque vase de fleurs; mais l'odeur qui m'arrive est si suave, si pénétrante; elle parfume tellement mes sens ; mon cœur surtout en est si délicieusement embaumé, que je ne puis méconnaître les émanations de la bonne et douce Marie.

« Alors mon âme se fond de bonheur, mes yeux se remplissent de larmes qui coulent en abondance.

Je voudrais cependant commencer la sainte messe, mais l'émotion que j'éprouve est si forte que je n'ai plus de voix. Cependant, je conjure Marie de suspendre ses faveurs : et ce ne fut qu'au bout de quelques instants que je pus commencer l'adorable sacrifice, mais à voix basse, entrecoupée, faisant souvent des poses pour retenir mon émotion, et m'essuyant maintes fois les yeux toujours pleins de douces larmes.

« Le céleste parfum est revenu me visiter à la communion ; mais avec moins d'intensité. Je dois dire que, malgré le bonheur ineffable qu'il me faisait éprouver, je m'en défendais pour pouvoir achever le saint sacrifice.

« Je ne saurais à quoi comparer ces bonnes odeurs : c'est comme le parfum d'un bouquet de jasmin et d'oranger ; avec cette différence que ces senteurs terrestres n'affectent que l'odorat, tandis que les parfums de Notre-Dame du Laus plongent l'âme dans la béatitude et le ravissement.

« Mon bonheur n'a pas fini au Laus ; il m'a accompagné jusqu'à Gap : tout le long du chemin, je n'ait fait que pleurer. »

SEVEZ, curé de Bellecombe (*Savoie*).

A son retour du Laus, M. Sevez passa à l'évêché de Gap où nous avons pu le voir, l'entendre et l'interroger. Après nous avoir raconté de vive voix le

contenu de la précédente déposition, il ajouta : « Ce que je viens de dire, je suis prêt à l'affirmer « sous la foi du serment ; s'il le fallait, je donne- « rais ma vie pour en soutenir la vérité : c'est « dire que j'en suis assuré comme de ma propre « existence. » Le bonheur extraordinaire qui rayonnait sur sa figure était encore plus persuasif que ses paroles.

Il partit en disant à Monseigneur : « Je laisse mon cœur au Laus. »

Nous avons appris depuis qu'une heureuse transformation s'est faite et persévère dans l'âme de M. Sevez.

CHAPITRE XXIV

ÉTAT PRÉSENT DU PÈLERINAGE

I. CE QUI SE PASSE APRÈS LA RÉVOLUTION. MÊMES GRACES. CONSTRUCTION D'UN CLOCHER. — II. CONCOURS ET PROCESSIONS. — III. TRÉSOR PARTICULIER. — IV. LETTRES A LA SAINTE VIERGE. — V. PLEURS. — VI. PÈLERINAGE A PIEDS NUS. — VII. CONSOLATIONS. — VIII. LE MATÉRIEL.

I. Ce qui se passe après la révolution. Mêmes grâces. Construction d'un clocher

Ce n'est pas assez de dire que la vertu qui réside au Laus a été grande par le passé ; nous affirmons, en présence de tout un peuple pour témoin, qu'elle est grande encore aujourd'hui. Nous l'affirmons, sans craindre autre chose sinon de ne pouvoir le faire comprendre assez, par là même que nous ne pouvons sonder toutes les profondeurs de ce mystère d'amour. En effet, quel est l'œil assez perçant pour suivre tout ce qui se passe entre

une âme et Dieu, dans ces moments de crise où celle-là est rétablie dans l'ordre qui est sa vie sublime ? Le phénomène s'appelle une grâce ; mais, pour en dire davantage, il faudrait connaître toutes les misères auxquelles les grâces correspondent ; et ces misères sont un abîme. A ce titre, elles ne peuvent être mesurées que par un autre abîme : celui des miséricordes de Dieu. Il ne faut donc pas penser à rendre compte de ce qui se passe au Laus sous ce rapport. Ceux mêmes en qui le phénomène se produit ne sauraient l'expliquer. Un long soupir, un cri échappé du fond des entrailles, de grosses larmes brûlantes ; voilà tout ce qui indique un renouvellement subit, et les seuls signes qui puissent l'exprimer.

Nous ne parlons ici de l'action de Dieu que dans l'ordre spirituel. Quant aux prodiges d'un autre genre, si remarqués ailleurs, ils passent au Laus presque inaperçus, tant on y est habitué. Les prêtres mêmes, gardiens du Sanctuaire, ne prennent pas plus que leurs devanciers, le soin de les enregistrer, en sorte que, à cet égard, ils vivent dans une admiration continue, mais silencieuse. Et que personne ne les accuse de négligence, parce que personne n'a besoin, pour croire à l'existence d'une vertu extraordinaire au Laus, d'entendre raconter des guérisons extraordinaires qu'il n'a pas vues. Ce qu'il a vu et senti lui-même l'éclaire assez.

Ces mœurs religieuses sont traditionnelles dans le saint vallon ; le peuple y est fait. En conséquence, aujourd'hui comme autrefois, celui qui reçoit quelque faveur particulière, l'emporte paisiblement dans son cœur, sans se montrer au prêtre selon l'ancienne loi. Il faut bien dire aussi que souvent, et surtout les jours de grandes assemblées, le prêtre est introuvable, même pour recevoir les dons offerts par la reconnaissance à l'autel de la *Bonne Mère.* De là, des réserves nécessaires imposées à l'historien. Loin de nous en plaindre, nous ne rappellerons pas même plusieurs miracles authentiques échappés à l'oubli. Que feraient ici quelques guérisons surnaturelles, opérées sur les corps, auprès de tant de guérisons spirituelles, non moins merveilleuses, et que, pour d'autres raisons, nous pouvons moins encore énumérer ? Ce n'est pas qu'au Laus, comme ailleurs, le prêtre n'ait eu le désir de rechercher, pour les écrire, toutes les grâces tombées de la main de Marie, ne fût-ce que par un sentiment de piété et d'amour ; mais les loisirs lui ont toujours fait défaut. Du reste, quelques-unes de ces grâces sont si frappantes, qu'elles restent toutes vivantes dans les souvenirs du peuple. Telle est, par exemple, la délivrance d'une fille possédée du démon à un degré effroyable.

Cette fille, des environs de Grenoble, fut amenée

au Laus, en 1818, par son père et un petit frère qui avait sur elle une singulière puissance. La figure de la malheureuse était livide ; une bave immonde s'écoulait de ses lèvres brûlées, pendant que ses yeux roulaient effarés hors de leur orbite. Elle ne parlait que pour vomir contre la Vierge des vierges d'exécrables blasphèmes, ou reprocher, en se jouant, à quelques personnes de l'assistance, leurs péchés les plus secrets et souvent les plus honteux. A part cela, elle restait dans un mutisme farouche ou elle jetait des hurlements qui d'avaient rien d'humain. Tantôt on la voyait soulevée de terre à plusieurs mètres de haut, et tantôt elle demeurait fixée au sol, comme un rocher, de façon que six hommes ne pouvaient la soulever ni la faire avancer. Il fallut la porter à bras, de Gap au Laus, et l'attacher avec de grosses cordes à la balustrade du Sanctuaire, pour la retenir pendant les exorcismes. Elle crachait sa bave contre l'autel et sur le prêtre et répondait distinctivement en latin aux questions qui lui étaient faites dans cette langue. — Tout ceci se passa en présence d'une foule nombreuse de pèlerins qui en furent terrifiés.

Au bout de quatre jours, cette fille fut délivrée. Le calme revint avec un peu de confusion ; la prostration des forces vitales succéda à ses fureurs diaboliques, et bientôt on la vit passer sous l'em-

pire d'un sentiment de vive reconnaissance qui ne la quitta plus et la rammena souvent au Laus.

Certes, des prodiges de ce genre sont dignes d'être rappelés pour l'honneur de l'autel de Marie. Mais des bornes nous sont imposées ; il faut nous contenter de jeter, en finissant, un simple coup d'œil général sur cette terre de merveilles.

La révolution de 93 trouva les Pères de Sainte-Garde à leur poste : ils étaient bien décidés à ne l'abandonner que devant la force brutale. Déjà, depuis deux ans, ils continuaient leur pieux ministère, en bravant menaces et décrets, lorsqu'une foule armée envahit le Laus. Ils furent surpris à l'église même, pendant un office ; c'était un jour de fête. Mais ils n'eurent pas la consolation de mourir sur le marchepied de l'autel ; on leur laissa la vie, et ils durent s'éloigner en emportant seulement un bréviaire avec eux. L'église fut pillée, fermée, vendue. Une horde, partie d'Embrun, commit l'attentat. Jamais les populations environnantes ne s'en fussent rendues coupables. Elles n'eurent que le regret de n'avoir pu se railler à temps pour l'empêcher.

On peut chasser des chrétiens d'une église ; mais il n'est pas aussi facile d'arracher de leur cœur la foi, disons mieux, l'amour d'une mère : le pèleri-

nage continua. On venait se prosterner au seuil de ce temple fermé, et on s'en retournait rempli de courage. Une paroisse tout entière y vint même processionnellement, bannières déployées, en plein règne de la Terreur : Réalon. Ces rudes montagnards, dont les pères avaient disputé le passage de leur vallée à César, firent préalablement connaître leur dessein au comité révolutionnaire, bien plus pour lui intimer leur volonté que pour lui demander une autorisation quelconque. Ils partirent donc, et donnèrent, sur la route, qui est longue de Réalon au Laus, le spectacle magnifique de leur foi. Ils venaient demander la pluie pour leurs récoltes. Il est presque inutile d'ajouter qu'ils furent exaucés.

Les grâces qu'on recevait toujours au Laus prouvaient donc que la sainte Vierge ne l'avait pas abandonné un instant dans ces temps malheureux. Aussi, dès que les églises furent rouvertes, avec quel empressement ne revint-on pas prier dans la sienne ! L'un des Pères de Sainte-Garde, qui avait vécu caché dans les environs de la sainte solitude, espérant d'y rentrer un jour, reparut aussitôt. Il faut dire, à leur décharge, que les émissaires d'Embrun étaient plus voleurs que méchants ; ou, du moins, ils trouvèrent quelque résistance sur les lieux, car ils pillèrent, et ne saccagèrent rien ; l'autel et les confessionnaux étaient restés debout :

la statue de la sainte Vierge occupait sa niche ; les boiseries et les tableaux n'avaient pas une égratignure. En sorte que le Père Jouvent, avec sa foi, n'eût à se procurer qu'un surplis pour recommencer immédiatement son apostolat. Deux autres prêtres, MM. Jacques et Izoard, vinrent bientôt se joindre à lui. Puis, une société de missionnaires, semblable à celle de Sainte-Garde, s'étant formée en Provence, sous le nom d'Oblats de Marie Immaculée, le saint temple de la Mère de Dieu leur fut confié par Mgr Miolis, évêque de Digne (1819), sous la juridiction duquel le Laus était tombé, par suite du concordat de 1802. Ceux-ci furent dignes de leurs prédécesseurs, et tout prospéra autour d'eux, la piété aussi bien que le matériel de l'établissement. Ils se trouvèrent même assez riches, Dieu aidant, pour doter l'église d'un beau clocher (1), qui lui avait manqué jusqu'alors. Enfin, ils furent remplacés par une société de missionnaires du diocèse de Gap (1841), lorsque celui-ci, qui avait été supprimé par la révolution, fut rétabli en 1822 : l'unité administrative le demandait ainsi. Telle est la dernière transformation du Laus.

(1) Dans une quête, faite à cette occasion, la première offrande fut une pièce d'or, due à la générosité d'une pauvre femme de Briançon : ce qui fut d'un bon augure, puisque la même chose, comme on se le rappelle, s'était produite lors de la construction de l'église.

Ce saint lieu est donc devenu l'héritage des Evêques de Gap, leur consolation et leur gloire, en récompense de la piété dont cette bonne ville honora toujours la céleste Protectrice des Alpes.

Mais les pèlerins ne se préoccupent pas de ces questions : il leur suffit de pouvoir venir librement se reposer auprès de leur *Bonne Mère*, de trouver son temple ouvert le jour et la nuit. Avec cela, ils sont contents, et chacun sent qu'il touche une terre amie, où il n'y a d'autre juridiction que celle de la sainte Vierge. Puis, on use sans facon de ces libertés religieuses. Par exemple, on s'empare d'un coin de l'église, et on y chante des cantiques, à son gré et à toute heure, sans l'avis préalable de l'un des directeurs. Un jour on fit mieux : on organisa, en famille et d'inspiration, une sorte d'exorcisme. C'était la veille de la Pentecôte, sur le soir ; l'église était pleine de monde. Tout à coup on entend, vers la porte du saint temple, des cris étranges. C'était une fille énergumène, (autre que celle dont nous avons parlé plus haut), qu'on apportait de force, liée sur une civière, à Celle qui est la terreur des démons. Les rangs s'ouvrent pour laisser passer le cortége. On va déposer l'infortunée derrière le Sanctuaire. On la rapporte sur la tombe de Benoîte, où elle crie, en blasphémant, qu'elle brûle. Alors un homme se tourne

vers l'assemblée et dit à haute voix : « Récitons le chapelet pour elle. » En même temps, il tombe à genoux, tout le monde l'imite, et il commence le chapelet, auquel l'assistance répond avec un accord et un recueillement admirables. — Cela suffit ; Rosalie, (chacun sut bientôt son nom) était délivrée. Et pendant huit jours qu'elle passa au Laus en actions de grâces, elle donna autant d'édification qu'elle avait naguère causé d'effroi par ses blasphèmes.

Au Laus, il n'y a point d'étrangers : la même foi, le même amour, les mêmes besoins font de tous ces chrétiens, inconnus les uns aux autres, une seule assemblée de frères. L'ordre le plus parfait, un ordre auquel personne ne préside, règne parmi eux. Point de rivalités entre les diverses paroisses, dont les bannières flottent librement à côté l'une de l'autre, en plein air, puisque l'église n'est pas assez vaste pour les recevoir. Les chants, partis de vingt chœurs différents, se croisent et se heurtent ; mais toutes les âmes sont doucement réunies dans la louange de Marie. Pas plus de préoccupation pour les besoins matériels : chacun apporte son pain ; la fontaine du vallon complète le repas ; et la terre offre des siéges et des lits au pèlerin fatigué de la route.

II. Concours et processions

Il faut aller au Laus un jour de concours, pour juger de l'état présent du pèlerinage. Ces concours ne sont pas moins prodigieux qu'autrefois. A certains jours, que rien ne distingue dans le calendrier, toutes les populations des Alpes, pauvres et riches, pasteurs et brebis, s'ébranlent à la fois : guidées par un sentiment qui tient du charme, elles partent, et, des points les plus reculés, se rapprochent, en convergeant vers le même centre. Un air de fête, mais de fête religieuse, les accompagne ; ils cheminent paisibles, recueillis, priant, chantant. Ceux-ci sont divisés par groupes ; ceux-là suivent, sur deux rangs, la bannière de leur église. Plusieurs viennent de loin, et tous sont à pied. Il y a bien d'humbles montures à la suite des pieuses caravanes, mais les unes portent des provisions de bouche, et les autres de petits enfants que leurs mères viennent offrir à Marie pendant qu'ils sont encore innocents : et disons en passant que ces offrandes sont bien accueillies ; plusieurs vocations à l'état religieux leur sont attribuées. On n'attend pas le lever du jour pour se mettre en marche : les masses réunies en procession partent aux différentes heures de la nuit, et joignent à la privation du sommeil celle de la nourriture,

car la plupart gardent le jeûne eucharistique.

Lorsqu'une procession se montre dans le vallon, le bourdon de Notre-Dame annonce son arrivée, et la croix du Sanctuaire, suivie d'un Père en habit de chœur, s'empresse à sa rencontre, comme pour lui dire qu'elle est la bienvenue. Le Père embrasse le pasteur, qui manque rarement de se trouver à la tête de son troupeau, et le cortége s'avance en chantant les litanies traditionnelles ; il entre dans l'église, fait le tour de la sainte Chapelle, et sort comme il est entré, pour laisser la place à d'autres. Puis, les pénitents, qui forment toujours le corps d'élite dans ces saintes milices, plantent leur bannière au premier endroit libre autour de l'église, et, sans chercher un repos, si chèrement acheté par de longues marches, ils se mettent à genoux pour commencer l'office de la sainte Vierge, non loin d'une autre confrérie qui en déroule les psaumes ou en récite les leçons. En même temps, des chants de jeunes filles s'avancent du nord ; des voix d'homme se font entendre au midi ; de nouvelles processions débouchent de tous côtés, et le bourdon, sans cesse agité, mêle son grave murmure à toutes ces harmonies un peu agrestes, mais saisissantes. Les voix sont rudes, les chantres haletants, couverts de poussière, et ruisselants de sueurs ; mais quelle énergie dans leur foi ! quelle tendresse dans leur piété !

La nuit où voyagent des processions, d'autres pèlerins, arrivés de la veille en grand nombre, la passent tout entière dans l'église. Les uns attendent leur tour pour se confesser ; les autres ont du plaisir à se reposer le plus longtemps possible dans la maison de leur *Bonne Mère ;* et, plus pauvres encore que la sainte Vierge et saint Joseph, qui, à Bethléem, ne se retirèrent dans une étable qu'après avoir frappé en vain aux portes des hôtelleries, la plupart n'ont pas le moyen de se procurer un autre gîte. Tous sont là avec le désir de prier sans cesse ; mais, gagnés par la fatigue du voyage, ils succombent au sommeil et dorment. Ils dorment, et les Pères, qui veillent, n'y voient aucun mal ; ils dorment paisiblement, devant Dieu et sa sainte Mère, à la place où l'abattement les a vaincus sur le pavé : heureux ceux qui ont rencontré une chaise, un banc, un mur pour appui, un marchepied pour oreiller ! Mais c'est le petit nombre ; les dalles sont jonchées. Le spectacle qu'offre alors l'église, où brûlent quelques petits cierges, est saisissant : ceux qui en ont joui vingt fois ne peuvent s'y habituer. Cependant on ne s'abandonne pas au sommeil sans lutte : les jeunes filles chantent des cantiques durant la veillée, et, vers minuit, s'organise une procession aux flambeaux à travers le vallon. A cette heure, tous les Pères sortent du confessionnal, se rassemblent dans le Sanctuaire et

entonnent les litanies de la sainte Vierge. A ce signal, tout le monde se lève; un immense cortége s'écoule de l'église, et, par une nuit fraîche et sereine, se déroule dans les sentiers tortueux de la solitude, en répondant tout d'une voix aux litanies. Tous les échos répètent les chants sacrés. Cette procession est un spectacle qu'on ne voit qu'au Laus, et qu'il est impossible de décrire. Au retour à l'église, un Père monte en chaire et adresse une homélie au peuple. Puis tous les Pères rentrent au confessionnal pour n'en plus sortir, jusqu'à ce que, le jour venu, ils aillent se reposer un instant à l'autel.

Dans la matinée, leur pénible labeur est partagé par les prêtres venus de toutes parts à la tête des processions. Il faut dire que la besogne s'est accrue avec le nombre des ouvriers : la plupart des nouveaux arrivants veulent aussi faire leur confession. Alors tous les coins de la nef, des chapelles et du Sanctuaire se transforment en confessionnaux improvisés : trente à quarante prêtres sont là pour donner la paix de Dieu. Pasteur et fidèle auraient pu s'acquitter à loisir vis-à-vis l'un de l'autre, dans leur paroisse respective, avant de se mettre en route ; mais le charme du Laus, ce charme connu et si souvent éprouvé, leur eût fait défaut au moment le plus précieux.

En même temps, le saint sacrifice de la Messe

se célèbre sans interruption à l'autel de Marie, et des communions sans nombre sont distribuées.

La sainte communion est le complément du pèlerinage. Après l'avoir reçue, on accorde quelque chose au corps, un peu de nourriture et de repos ; puis chacun pense à repartir, en sanctifiant le reste de la journée durant la longue route. Point de festins, point de réjouissances profanes au milieu de ces fêtes éminemment religieuses. Les groupes divers se reforment, et, après un cantique d'adieu, chanté devant la sainte Chapelle, ils s'écoulent en priant.

Nous le répétons, ces concours ne sont pas moins imposants qu'autrefois. Benoîte vit un jour jusqu'à trente-cinq processions arriver au Laus ; elle en eût compté quarante-deux en 1847. Ainsi s'est vérifiée la promesse qui lui avait été faite, que *le pèlerinage serait plus florissant après sa mort que pendant sa vie.*

Lorsque trente-cinq mille âmes se réunissent dans un désert, après de longues marches et beaucoup de privations, pour y recevoir deux sacrements qui leur sont offerts partout avec la même valeur, il est évident qu'un motif secret les détermine..... Il n'est pas moins évident que ce motif est puissant, puisqu'il rassemble de telles masses... Mais l'histoire ne décrit point ce mobile ; il appartient au domaine profond de la grâce, dont Dieu

seul possède les mystères : l'histoire se borne à en rappeler les signes extérieurs. Or, il nous a semblé que les concours du Laus, tels qu'ils se présentent de nos jours, sont un beau signe de la vertu qui réside dans ce saint lieu.

En voici d'autres.

III. Trésor particulier

Il y a, dans le trésor de l'église, une cassette à part, toute pleine de ces bijoux que les femmes destinent à leur parure : anneaux, pendants d'oreilles, chaînes, croix, colliers, bracelets. Tous ces bijoux ont été portés. Mais comment sont-ils venus s'enfouir dans cette cassette? Ah! s'ils pouvaient le dire, que de choses touchantes ils nous apprendraient! Tout ce que nous savons, c'est que, dans l'église du Laus, au milieu d'une prière, d'une confession surtout, on se trouve parfois pris de consolations telles que toutes les puissances de l'âme en sont ébranlées. Dans ces moments, une femme s'arrache ses parures et les jette aux pieds de la divine Consolatrice..... Quelle autre chose pourrait-elle offrir? Son cœur? Marie vient de le lui enlever. De l'argent? C'est trop vil!

L'écrin de la sainte Vierge est touchant, à la simple inspection : les dons du pauvre y dominent. Le jour où nous l'avons visité, il ne contenait

qu'un seul bracelet, rareté aussi remarquable par la matière que par le travail, et évidemment tombée d'un bras aristocratique, mais à côté de ce bracelet et parmi de nombreux réseaux de chaînes, nous vîmes beaucoup de bagues très-communes, rustiques même, usées par le travail : saintes alliances longtemps portées, et l'unique richesse, sans doute, de pauvres femmes des montagnes ! peut-être aussi le dernier et cher souvenir laissé à la veuve, trésor du cœur, que rien ne devait lui ravir, pas même la mort..... Quelques-unes de ces bagues étaient de simple argent, et ce sont celles qui nous émurent le plus.

Ces pauvres bijoux sont les mieux accueillis dans l'église du Laus ; trop de richesse serait noblement, mais gracieusement refusé. Un écrin magnifique et d'une grande valeur y fut offert il y a quatre ans. C'était le seul débris d'une belle fortune. Prendre son cadeau de noces, devenu doublement précieux, et l'offrir à la sainte Vierge, plutôt que de le porter chez le joailler, cela se conçoit d'une femme. Comme l'offrande partait de loin, elle fut adressée avec une lettre explicative à l'Evêque de Gap, Mgr Depéry. Lecture faite de la missive, Monseigneur ouvre le précieux coffret, et en tire, pièce par pièce, toute une parure de bal, étincelante de pierreries : une rivière, un peigne, un camée, bracelets, épingles, broches, boucles

d'oreilles. C'était nouveau et charmant. Lorsqu'il eut bien admiré toutes ces choses, il les remit en place en souriant, referma le coffret, le plia comme s'il dût faire un long voyage, et, au lieu de l'envoyer au Laus, il le fit déposer aux messageries, avec l'adresse de Mme P., la donatrice elle-même, en lui écrivant de son côté. Nous ne savons ce que Monseigneur dit dans sa lettre à la noble et malheureuse inconnue ; lui-même ne se le rappelle pas. Il ne se doutait pas même d'avoir accompli une belle action. Nous croyons, quant à nous, qu'il a été, dans l'occurrence, le digne interprète de Notre-Dame du Laus. — Il y aurait bien autre chose à dire : il est évident que les joyaux repartirent chargés de bénédictions. Nous le savons, du reste, sûrement, mais vaguement. Si cette page vous tombe sous les yeux, parlez vous-même, femme généreuse, qui devez garder religieusement dans votre cœur le souvenir de tout ce qui s'est passé.

A côté des dons improvisés, il y a les cœurs en argent, en vermeil, en or, que l'on voudrait bien suspendre au cou de la sainte Vierge pour les faire reposer toujours sur son cœur, mais qui, trop nombreux s'arrangent autour de son image. Tous ces cœurs se sont ouverts pour recevoir un écrit. C'est une consécration, une prière, un ex-voto. Parmi les consécrations, plusieurs sont collectives

et comprennent tout un pensionnat de jeunes filles, toute une communauté de religieuses, tout un séminaire. — Régnez, Marie, régnez sur tous les cœurs !

IV. Lettres à la sainte Vierge

Il existe au Laus un trésor d'une autre nature : les lettres écrites à la sainte Vierge.

Disons d'abord que le nombre de ces lettres est considérable, que toutes supposent une certaine éducation et surtout une foi très-éclairée. Aucun des signataires n'aurait eu besoin qu'on lui apprît que la sainte Vierge est au Ciel, et qu'on peut toujours, de tous les points du globe, s'adresser à elle de vive voix. Ecrire à la sainte Vierge est donc un acte réfléchi. Nous le trouverons aussi peut-être un acte beau. C'est, au moins, un acte de confiance et d'amour, inspiré par le cœur d'une mère. Le procédé est si intime, toutefois, que plusieurs personnes, croyant l'avoir inventé et le pratiquer seules, seront surprises d'avoir tant de rivales. Nous espérons qu'elles ne seront point fâchées de l'apprendre : on ne peut se rencontrer ainsi, sans s'être cherché, qu'en marchant sous l'influence d'un noble sentiment.

Les lettres adressées à la sainte Vierge sont ordinairement portées par les personnes mêmes qui les

ont écrites, et déposées par elles sous la nappe de l'autel, ou mieux encore, s'il est possible, sous le manteau de la *Bonne Mère*. Quelques-unes, au bout d'un moment, sont retirées et brûlées sur place ; les autres sont abandonnées. Parmi celles-ci, plusieurs ne sont pas cachetées. Cachetées ou non, toutes ces lettres sont closes pour nous ; en sorte que nous ne pourrions rien en dire, si nous n'étions renseigné d'autre part.

En général, le plus grand mystère préside à la rédaction de ces pièces : le mot principal est remplacé par des points ; c'est un assemblage de phrases tronquées, ou bien une série indéchiffrable de simples initiales. Quelques plis ne voient même jamais le jour ; ils sont cachés sur le sein qui doit recevoir l'Eucharistie ; et, dans ce cas, la supplique est au Fils et à la Mère. Qu'on ne se figure pas que tant de précautions recouvrent des secrets compromettants pour l'Etat : ce sont des secrets de jeunes filles, pour la plupart..... Cœur pur et candide, mais délicat, lorsqu'il s'ouvre à la vie comme un bouton de rose, et qu'il répand les parfums d'Eden, parfois il se contracte douloureusement sous le souffle du monde, et prend envie de se refermer, non sans regretter le plaisir d'abondonner à l'air ses suaves effluves. Qui peut comprendre ses jeunes angoisses et y compatir ? Ni un directeur, ni une mère, dont la parole posi-

tive lui est connue, ne sauraient y condescendre, pense la jeune fille ; une amie ne serait pas assez grave pour recevoir de telles confidences. A qui peut-elle donc recourir, si ce n'est à la Vierge Immaculée ? Son cœur lui dit qu'elle ne peut mieux rencontrer. Recueillant aussitôt ses doutes singuliers, ses perplexités étranges, et s'enveloppant de mystère, elle les écrit, car elle ne saurait les prononcer, même à voix basse ; et elle va porter le pli à l'autel de la nouvelle Eve. — C'est bien, enfant, c'est bien ! Marie pénètre de son regard limpide toutes les profondeurs d'une âme de jeune fille ; elle compatit à toutes ses douleurs ; et, pour répondre à ses doutes mystérieux, elle a des inspirations plus mystérieuses encore.

Mais les vagues chagrins du jeune âge ont bientôt fait place à des douleurs réelles et profondes. Aussi vient-on déposer sur l'autel de la sainte Consolatrice des écrits d'autant plus graves, d'autant plus solennels, que moins de mystères les enveloppent. A peine rassurée sur les premières contradictions de son cœur, la femme se trouve bientôt en face de deux voies bien différentes, entre lesquelles, forcément, elle doit choisir. La virginité a ses combats ; la maternité, ses angoisses.

Les fils et les pères se mêlent à leurs mères et à leurs filles dans l'expression touchante de la même foi : toutes les conditions sont représentées

là, sous ces plis accumulés, aux pieds de la sainte Vierge. Les uns, rédigés avec tout le soin que réclame la dignité d'une reine, sont de vraies suppliques ; les autres présentent des serments, des consécrations, et sont écrits avec du sang ; beaucoup portent cette contraction particulière qu'une larme laisse sur le papier en y séchant. Nul doute que bon nombre de mères n'aient passé là. Enfin, on dépose aux pieds de Marie des lettres pleines de prières, afin que les prières restent à ses pieds, après que le suppliant est parti.

Ainsi, plus on examine le sentiment qui fait prendre à la piété envers Marie la forme arrêtée de l'écriture, plus on le trouve digne d'un chrétien : c'est l'instinct d'un cœur pris d'amour ou dévoré de chagrins ; le respect, la confiance, la générosité, la tendresse l'inspirent à l'envi.

Mais, quand on voit ce sentiment prendre une telle expansion dans un lieu, il faut bien que ce lieu possède une grande vertu. Après avoir répandu toute son âme devant la sainte Mère de Dieu en la priant du cœur et des lèvres, on lui écrit encore. On lui écrit au Laus, parce que, nulle part, elle ne s'est montrée aussi puissante, aussi bonne.

Puis on pleure.

V. Pleurs.

Que de larmes on a versées sur le pavé de cette église ! Que de larmes on y verse encore tous les jours ! Qui donc n'a pas pleuré au Laus ? Ces confessionnaux surtout ne sont-ils pas baignés, le jour et la nuit, de cette exubérante sève de l'âme qui efface les iniquités ? On se cache pour pleurer : mais, à la fin d'une retraite, ou lorsqu'une procession se dispose à reprendre le chemin de ses foyers, on entre une dernière fois à l'église, pour faire ses adieux à la *Bonne Mère* en lui adressant un cantique ; les pleurs éclatent ; toute l'assemblée sanglote ; ce n'est plus un chant, mais un concert de pleurs : concert sans nom et sans analogue, et le plus ravissant qu'il soit donné à l'homme déchu d'entendre ou de produire sur la terre ! Une procession des Basses-Alpes (de Barles) donna naguère cet émouvant spectacle à minuit : c'était l'heure de son départ. Ces fervents chrétiens pleuraient encore en sortant de l'église. Et que regrettaient-ils ? Rien d'humain. La nuit précédente, au matin, ils avaient reçu la sainte communion ; dans le milieu du jour, ils avaient dormi sur la terre, car un trajet de quinze lieues, à travers d'affreuses montagnes, les avait fatigués. Et ils s'en retournaient plus légers, car les larmes qu'ils versaient

étaient des larmes de joie, reprendre le fardeau de leur vie pauvre et laborieuse.

VI. Pèlerinage à pieds nus

Il faut aussi venir au Laus pour être témoin d'une pratique religieuse qu'on croirait passée avec la foi de nos pères : nous voulons parler des pèlerinages à pieds nus. Ce genre de pèlerinage, sur les graviers anguleux et les cailloux roulants que les chemins rapides du Laus présentent de tous côtés, est une vraie souffrance ; d'autant plus que les distances à franchir sont ordinairement fort longues. N'importe, riches et pauvres s'y vouent courageusement, en vue d'une grâce... Et bienheureux celui qui se trouve dans l'obligation de rendre son vœu ! La distance de Gap au Laus n'a point effrayé, dans l'occasion, des femmes délicates.

Il est mort dernièrement dans le Champsaur un homme qui, chaque année, le jour de la Fête-Dieu, venait par vœu en pèlerinage au Laus, marchant nu-pieds à la tête de la procession de sa paroisse et portant la bannière. Il quittait ses souliers à l'église, avant le départ, et les laissait là pour être forcé de ne les reprendre qu'au retour, après un trajet de douze heures. Chaque fois, en

rentrant chez lui, ses pieds étaient enflés et sanglants. Pendant douze années consécutives, c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie, il accomplit ce douloureux pèlerinage. A défaut d'or, il offrait cela en ex-voto. Quelle grâce avait-il reçue? Nous l'ignorons.

Le pèlerinage à pieds nus, pour une femme de condition, est singulièrement méritoire; sa modestie souffre autant que ses pieds délicats. Cette femme va jusqu'à redouter pour ses pieds nus, et en pleine solitude, la lumière du soleil. — Allez sans crainte, belle âme, la vénération que vous inspirez dans l'accomplissement de votre vœu vous protégera suffisamment aux yeux des hommes; les Anges mêmes se recueilleront en vous voyant passer.

VII. Consolations

Nous ne parlons ici que des choses extérieures; ce qui se passe dans les âmes ne peut se raconter, mais tous les directeurs d'aujourd'hui s'accordent à dire, comme ceux d'autrefois, que le ministère laborieux du prêtre, dans le Sanctuaire de Marie, abonde de consolations. Ces consolations, du reste, sont visibles sur leur figure. Quelquefois le corps succombe, mais l'âme est contente, bien des déchirements lui sont épargnés. Au Laus, jamais

pécheur ne résiste jusqu'au bout. S'il recule devant un aveu, s'il hésite en face d'une résolution, le prêtre s'arrête et l'envoie faire une prière devant le trois fois saint Sanctuaire. Lorsque le pénitent revient, il est transformé ; on dirait qu'il a rencontré Benoîte. Il a, au moins, vu sa tombe ; et la *Bonne Mère* est toujours là. Tous les prêtres qui ont vécu quelque temps au Laus, conservent jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort, une admirable dévotion envers la sainte Vierge.

L'assistance de l'aimable Souveraine se fait connaître à bien d'autres signes encore. Pour n'en citer plus qu'un, en finissant, parlons du matériel.

VIII. Le Matériel

Le Sanctuaire n'a plus les champs que lui avaient donnés ses premiers serviteurs : la Révolution les a aliénés. Privés de revenus, les bons Pères comptent sur la Providence, et l'obole tombe toujours à-propos pour tous les besoins. La sainte Vierge avait promis à Benoîte qu'il en serait ainsi : elle tient parole. Aussi arrête-t-on résolument une entreprise, un achat quelconque, sans se mettre en peine du moyen d'en couvrir la dépense. S'agit-il d'une affaire considérable ? on fait appel au public ; et les secours abondent. C'est ainsi que fut racheté par le clergé des Alpes, et

agrandi à ses frais, le couvent qui sert aujourd'hui, comme par le passé, de logement aux directeurs du Sanctuaire et d'hôtel aux pèlerins hommes. De simples quêtes ont suffi pour élever le clocher de l'église et construire la vaste hôtellerie, connue sous le nom de Sainte-Marie, pour recevoir les femmes. On donne à la sainte Vierge, on lui donne avec bonheur, parce qu'on la sent présente là. Si elle n'y était pas, elle l'a dit elle-même à Benoîte autrefois, la source des aumônes serait tarie.

A tant de signes remarquables, il est donc manifeste que la sainte Vierge réside toujours au Laus par sa grâce, et que le pèlerinage suit maintenant, à travers les siècles, la marche qu'elle lui a imprimée dès l'origine.

CHAPITRE XXV

MONUMENTS

BIEN QUE plus d'un siècle et une grande révolution aient déjà passé sur la tombe de Benoîte, les Merveilles qu'elle a vues et dont elle faisait partie ont laissé sur les lieux des traces si profondes, qu'on croit y assister encore. Les monuments sont debout ; le temps a respecté les constructions et la Révolution n'a pu effacer le moindre souvenir. De tous côtés, on rencontre quelque chose qui parle de la sainte Bergère, de ses frères célestes et de sa *Bonne Mère*, devenue la nôtre.

Voici d'abord l'église telle que la sainte Vierge l'a laissée, après en avoir choisi l'emplacement, fixé les dimensions, conduit tout l'ensemble et, par

dessus tout, l'avoir habitée et embaumée pendant cinquante ans. Ces mêmes voûtes, ces mêmes murs ont été illuminés de son éclat et imprégnés de ses aromes. Elle a marché sur ce même pavé, en procession avec ses Anges, elle a fait le tour du Sanctuaire et suivi ce même couloir étroit où, depuis, passent toutes les processions de chrétiens. Ce Sanctuaire n'est aussi que la petite chapelle primitive que la Reine des Cieux vint habiter : mêmes bases, même mesure, même orientation insolite, mêmes matériaux. Comme il a été dit, on n'a touché au pauvre monument que pour l'embellir. L'autel poudreux sur lequel Marie se fit voir pour la première fois, est là toujours sous l'autel de marbre qui le recouvre et le protége. Ces confessionnaux sont ceux où se sont assis les trois saints prêtres appelés les premiers par Marie, où tant de pécheurs se sont convertis, autour desquels si souvent les démons sont venus rugir. Bien mieux, la porte de l'édifice, quoique plus exposée à périr, par sa matière et sa destination, n'a été ni changée ni restaurée ; c'est la même porte qui s'ouvre, depuis l'origine, devant des flots de peuples accourus de toutes parts et confondus, au terme de leur pèlerinage, dans d'unanimes sentiments d'admiration. La multitude de ces chrétiens a aussi laissé sa trace : voyez ces dalles, comme elles sont usées ! C'est là qu'ils se sont reposés,

qu'ils ont prié, pleuré, dormi. Usées sous des genoux, combien ces pierres sont vénérables ! Ici, nous demandons grâce pour elles, dans le cas où quelque zélateur inconsidéré voudrait les remplacer par un pavé neuf. Toutes ces pierres sont saintes : la plus belle mosaïque en marbre ne pourrait nous consoler de leur perte.

Quels souvenirs Benoîte n'a-t-elle pas aussi imprimés de toutes parts ?

Cette église, bâtie sous ses yeux et d'après ses révélations, était pour elle un lieu de délices. Elle y passait les jours et les nuits, veillant à tout, aussi bien à la décence des autels qu'à l'état des consciences. Il n'y a pas un coin de ce temple mystérieux où elle n'ait médité, gémi, souffert ; où une vision, une extase ne l'ait consolée et ravie. Au dehors, tout parle également d'elle : on entend la cloche de Benoîte ; on se désaltère à la fontaine de Benoîte ; on passe devant la chambre de Benoîte. Cette chambre modeste est fermée depuis que Benoîte n'y est plus : qui donc oserait habiter un lieu sanctifié par tant de prodiges, et dormir sur le théâtre où un triple martyre s'est accompli en une seule victime ? L'œil n'y plonge même, à travers une grille étroite, qu'avec crainte et respect. Et que ne dit pas cette petite porte seule, dont le bois ridé au soleil annonce l'ancienneté ? Plus d'une fois, devant cette chétive cloison, l'Ange de

lumière a lutté avec l'ange de ténèbres, et, plus d'une fois aussi, des personnages graves et sérieux ont attendu, dans l'anxiété du remords, comme un arrêt, un mot tombé des lèvres de la Bergère.

Le nom de Benoîte devait rendre également célèbre sa maison natale à Saint-Etienne. Bien que cette pauvre masure fût une propriété privée, les pèlerins venaient la visiter, et s'arrêtaient devant une petite statue de la sainte Vierge, placée contre un mur, dans l'alcôve où l'enfant de bénédiction était venue au monde. Les poutres d'un plancher assez bas, entaillées en mille manières, témoignaient assez de la vénération qu'inspirait ce lieu. Riche de souvenirs, la foi se contentait de cet état modeste des choses, lorsqu'en 1850, un incendie, qui ruina presqu'entièrement le village, gagna la maison de Sœur Benoîte. Les flammes s'arrêtèrent toutefois, comme par respect, devant le petit oratoire, qui resta suspendu au milieu des décombres. Cependant, une bonne femme, ne trouvant pas le miracle assez grand, se plaignit de ce que Benoîte n'avait pas protégé complétement son ancienne demeure sur la terre. Mgr Depéry, qui était accouru sur les lieux pour distribuer des consolations et des aumônes, entendit le propos et, se retournant, il dit : « Patience, ma brave femme : Benoîte pourrait faire un

miracle plus grand que celui que vous demandez. » En même temps, il tourne son cœur vers la céleste Bergère qu'il honore, depuis son arrivée dans les Alpes, d'une tendre dévotion, et, l'invoquant en silence, il lui promet de rebâtir sa maison d'une manière digne d'elle, si elle le délivre d'une peine dont son cœur d'Evêque est accablé. Il repartit. Le jour même, il se vit exaucé : une démarche importante, qu'il nous a confiée, venait de s'accomplir, à sa grande joie et contre toute espérance humaine. Il eut bientôt mis la main à l'œuvre : et le zèle avec lequel il s'est acquitté de son vœu prouve le bonheur qu'il éprouvait à faire quelque chose pour sa douce Bergère. Aujourd'hui, la maison de Sœur Benoîte, relevée de ses ruines, est la plus élégante du village. Un petit campanile annonce qu'elle est sortie du domaine privé : c'est à la fois une école pour les petites filles, une pharmacie pour les pauvres, et une bibliothèque édifiante pour toute la vallée. Une religieuse, qui portera toujours le nom de Benoîte, préside à cette triple institution. L'alcôve, épargnée par les flammes, est transformée en une gracieuse chapelle, où tout prêtre peut dire la sainte messe tous les samedis. Enfin, dans son ingénieuse bonté, Monseigneur a voulu que la nouvelle sœur Benoîte eût toujours une chèvre, comme l'ancienne, et, de plus, un jardinet où elle pût cultiver des fleurs, pour en parer le petit

sanctuaire, dont elle est aussi l'unique gardienne.

On éprouve un tel plaisir à faire quelque chose pour le Laus, qu'on est heureux de rencontrer de nouvelles occasions de témoigner son zèle à la Souveraine du lieu. Mgr Depéry éprouva cet attrait ; et les occasions ne lui manquèrent pas. Il releva bientôt la chapelle de l'Érable qui tombait en ruines. Maintenant le pèlerin est heureux de saluer, en passant, le petit sanctuaire, confié jadis à la garde d'un saint ermite, et dont un Ange ouvrait la porte à la Bergère, pour la recueillir et prier avec elle, pendant ces nuits mauvaises où le démon la transportait sur le toit du monument solitaire.

Voici un souvenir plus touchant encore. On conservait un petit crucifix en cuivre que Benoîte avait porté toute sa vie, si on en juge par l'état du métal : tous les angles, tous les reliefs en sont usés et arrondis ; Benoîte avait baisé des milliers de fois l'image de son Sauveur. Monseigneur prit la relique, la fit enfermer dans une croix en vermeil, pour en faire une croix pectorale. Ainsi le crucifix d'une bergère a passé sur la poitrine du Pontife, qui se trouve fier de le porter.

Le crucifix de Benoîte nous rappelle le voile de dentelle dont elle se couvrait la tête en allant à la

communion : filet magnifique, qui lui fut donné, sans doute, et qu'elle accepta pour honorer son divin Époux. Cette pièce, doublement précieuse, est conservée à Saint-Étienne, dans la petite chapelle de la maison de Benoîte.

Nous devons aussi rappeller ici, comme monument historique, l'*ex-voto* du peintre sicilien, c'est-à-dire le tableau (1) où Benoîte a été représentée, *de son vivant*, à genoux aux pieds de sa *Bonne Mère*. Nous avons dit qu'il ne fallait pas chercher dans cette peinture toute la beauté religieuse de la Bergère : on y voit, au moins, le costume de tertiaire de sœur Benoîte, et de plus, dans la composition générale du dessin, le type que la gravure et la médaille se sont plu à reproduire jusqu'à ce jour pour perpétuer le souvenir des apparitions de la sainte Vierge à Benoîte.

Le pèlerin n'a pas oublié deux autres monuments célèbres, situés aux deux avenues orientales du saint vallon : l'oratoire du Pindrau, qui marque le lieu où Marie a posé les pieds dans une occasion mémorable, et la croix d'Avançon, aujourd'hui

(1) Ce tableau se voit encore dans l'église du Laus, avec cette inscription : *Gratiam accepit, gratiam egit. Jbus Dego Durial. Sicilianus. oriundus ex urbe.... ensi 1688.*

renfermée dans sa jolie chapelle. De plus, il sait que le calvaire par lequel on monte jusqu'au sommet du coteau qui domine le village à l'orient, est aussi ancien que le pèlerinage. Mais que ne lui disent pas ces petits chemins tortueux qui viennent de toutes parts aboutir à l'église ? Les rochers vifs qu'ils traversent ne sont-ils pas aussi des monuments ? Toutes les pierres qui les bordent ne semblent-elles pas autant de *témoins* ? Car les améliorations modernes ont respecté ces voies sacrées ; et les voilà aussi rudes, aussi étroites, aussi raboteuses que les ont laissées les premiers concours. Cent fois Benoîte a foulé ce granit qui se montre à fleur de sol ; un Ange a frôlé de sa robe cette berge formée d'une roche brute ; sur cette pierre un chrétien s'est reposé, et il a versé des larmes ; un autre chrétien a prié sur celle-ci ; bien des pécheurs ont gravi cette côte, accablés du poids de leur misère : une heure plus tard, ils l'ont descendue avec la joie dans le cœur ; voilà bientôt deux siècles que les générations charmées par le Laus, se succèdent entre ces petits murs informes, tout en priant, chantant ou méditant. Ailleurs, on passe pour plaisir ou pour affaire ; on ne songe, en marchant ici, qu'à l'éternité ; et, pour ne point trembler devant cet abîme, on invoque la *Bonne Mère*. Toutes ces pierres roulant sous les pieds, tous ces blocs relevés sur les deux bords, toutes

ces roches enracinées dans les profondeurs de la terre, sont témoins, depuis deux siècles, de l'empressement avec lequel toutes les populations des Alpes accourent aux pieds de leur divine Protectrice.

Mais voici des monuments beaucoup plus fragiles et non moins durables que le granit de ces montagnes.

On se rappelle comment le titre de *Bonne Mère*, donnée à la sainte Vierge dans son vallon, est resté en souvenir de ses entretiens fréquents avec la Bergère; on a vu également que les litanies de l'auguste Vierge sont chantées plus souvent ici que partout ailleurs, en mémoire de ce qu'elle les enseigna elle-même un jour à l'humble enfant du village, en les lui répétant plusieurs fois. Après cela, les concours de la Pentecôte et de la Fête-Dieu sont des témoignages imposants des *Merveilles* du Laus, puisque, ayant commencé précisément avec ces merveilles, ils n'ont plus discontinué depuis. C'est, en effet, à cette époque du printemps que la Reine du Ciel a commencé à se manifester au monde par les signes que nous avons dit: et toutes les populations environnantes d'accourir et de se prosterner dans la poussière. Ce premier mouvement s'est renouvelé chaque année, aux mêmes jours, sous la forme solennelle de processions. En

sorte que les trente processions qui reviennent encore annuellement visiter le Sanctuaire de Marie, au temps fixé par les premiers concours, ne sont rien moins que trente assemblées de témoins qui se succèdent éternellement et perpétuent la même foi, en conservant les mêmes souvenirs. Le marbre et le bronze seraient-ils plus sûrs ? Bien mieux, tous ces chrétiens, en se fortifiant dans la justice, ou en rentrant en eux-mêmes, sous l'influence de la vertu qui réside au Laus, perpétuent encore le miracle que Marie avait le plus à cœur de produire et de multiplier, à savoir : *la persévérance des justes et la conversion des pécheurs.*

Ces deux sortes de prodiges firent du Laus un lieu de retraite perpétuelle. Des retraites régulières de huit jours s'organisèrent bientôt. Ces retraites se font encore deux fois par an, et sont un monument de plus que le temps a respecté. L'une commence le premier dimanche de mai, et l'autre, le dimanche du Saint-Rosaire.

Ainsi les règlements, les pratiques, les coutumes, les hommes et les choses, tout, jusqu'aux pierres des chemins, s'accorde pour rendre témoignage aux ineffables bontés de Marie, pour en éterniser le souvenir, et relier à jamais le présent au passé.

CHAPITRE XXVI

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DU LAUS

QUELQUE grandes, quelque innombrables que soient les grâces dont Marie nous ait comblés, il semble que notre reconnaissance les égale. Que de bénédictions lui sont adressées depuis deux siècles dans la vallée où elle s'est montrée si miséricordieuse ! Y a-t-il dans les Alpes un hameau, duquel on ne tourne les yeux avec amour vers son Sanctuaire ? Ces concours, ces chants, ces prières, ces larmes, cette confiance universelle, en un mot, qu'est-ce autre chose qu'une immense louange adressée à la Souveraine du Laus ? Cependant cette louange n'était pas complète, tant qu'il y manquait la voix de Rome, une larme de Pie IX, un hommage rendu par le

chef de l'Eglise. — Depuis le 22 mai 1855, nous n'avons plus rien à désirer.

Dieu préparait ce beau jour.

Comme la dévotion des pèlerins du Laus, un moment contrariée par la Révolution, reprenait un nouvel élan, la Providence envoya dans les Alpes un Evêque que la sainte vallée devait séduire. Puisque Pierre Gaillard a parlé, dans ses récits, de Mgr Marion, auprès duquel il remplissait les fonctions de vicaire général, et raconté, du vivant de Sa Grandeur, comme elle s'est empressée auprès de l'illustre transfuge d'Embrun, nous pouvons bien dire, à notre tour, comment Mgr Depéry aime la divine Protectrice de son diocèse. Nous n'avons pas, à la vérité, les dignités de Pierre Gaillard pour imposer, mais nous avons un titre pour être bien renseigné, à savoir : l'hospitalité. Empêché par les devoirs et les sollicitudes de son redoutable ministère de compulser les manuscrits et d'écrire lui-même l'histoire des Merveilles du Laus, ce qu'il eût tenu à grand honneur, Mgr Depéry a du moins voulu abriter sous son toit celui entre les mains duquel il s'est démis de la tâche sainte, tout humble que fût ce dernier.

Le Laus est tout pour Mgr Depéry : il y va pour s'y reposer, pour y prier, pour y travailler, pour se guérir s'il souffre, pour recevoir force et lumière dans ses découragements et ses doutes. Epris, dès

l'origine, d'une belle amitié pour la sainte Bergère, il cause familièrement avec elle, lui confie avec naïveté ses peines et ses projets. Monseigneur a sa chambre au Laus, pour s'y croire chez lui. Il y a aussi ornements et vases sacrés, pour y officier pontificalement dans les grands jours. C'est là qu'est sa plus belle crosse ; c'est là aussi qu'est la croix pectorale renfermant le petit crucifix de Benoîte (1). Monseigneur a même au Laus sa pierre sépulcrale ; il désire s'y faire enterrer, même y tomber malade pour y mourir. En descendant la montagne, on rencontre, sur le bord du sentier, un gros bloc erratique qu'il destine à recouvrir sa tombe : « Voilà ma pierre, » nous a-t-il dit, en frappant la masse de son bâton de pèlerin, la première fois que nous eûmes l'honneur de l'accompagner à sa chère solitude.

Or, lorsque Monseigneur entreprit le voyage de Rome pour rendre compte de son administration au Chef des pasteurs, pouvait-il ne point parler au souverain Pontife, du Laus, de la Bergère et de la *Bonne Mère* ? Evidemment, il ne le pouvait pas. Mais il arriva que Pie IX fut ému jusqu'aux larmes, en entendant les récits du bon Evêque de France.

---

(1) L'intention de Monseigneur est que ces objets et bien d'autres passent à ses successeurs et leur servent, lorsque ceux-ci viendront au Laus.

Et, l'interrompant, il lui dit : « Et moi, que puis-je faire pour Notre-Dame du Laus ? » Sans attendre de réponse, il offrit des diadèmes d'or. Puis, ne pouvant venir lui-même en couronner la Mère et l'Enfant, il nomma son délégué, pour accomplir EN SON NOM la grande cérémonie, celui qui avait su le charmer en lui parlant du Laus et des Alpes, et qui était là à ses pieds, muet de reconnaissance et de bonheur.

Voilà comment Dieu qui conduit tout, préparait le Couronnement de Notre-Dame du Laus.

Faut-il décrire maintenant cette solennité sans égale dans l'histoire des *Merveilles ?* Qui donc n'en a pas été témoin ? et qui a pu l'oublier ? Si nous en retraçons ici les principaux traits, que ce soit pour rendre à Marie un nouvel hommage.

Un beau jour du mois de mai et du mois de Marie, comme les montagnes reprenaient leur parure, et que la végétation naissante mêlait ses émanations balsamiques à celle des fleurs nouvelles, les avenues du Laus étaient littéralement couvertes de pèlerins qui arrivaient de tous les points à la fois, avec leurs habits de fête, la joie dans le cœur, et des chants sacrés sur les lèvres. Toutes les Alpes étaient là ; et jamais, dans aucun temps, on ne vit pareil concours. Les bannières, conduisant les diverses processions, venaient se ranger autour d'un trône de fleurs,

élevé en plein air, sous des arceaux de verdure, à Celle qui a rempli le vallon de ses divines odeurs. L'église, du reste, ne saurait contenir une pareille assemblée. Un autel se dresse devant le trône de la Vierge admirable, et le divin sacrifice va s'accomplir sous la voûte des cieux. On ne sait qu'admirer le plus dans ce concours, ou le nombre des pèlerins, ou leur recueillement, ou ce concert de chants qui s'élève de toutes parts, ou la variété des costumes. Toutes les conditions sont mêlées ; on voit la soie côté de la serge, l'épaulette à côte de la soutane, l'habit brodé du fonctionnaire civil à côté de l'hermine du prélat. Sept pontifes vénérables sont accourus de différents diocèses. Fidèle à ses antécédents, la ville de Gap s'est distinguée dans ce concours : elle a prodigué les guirlandes, les fleurs, les cantiques, et jamais si longue procession n'est sortie de ses murs pour franchir la montagne.

Mais d'où viennent tous ces illustres Prélats ? Qui les a conduits dans cette solitude ? Qui les a comptés et choisis ? — Digne, Grenoble, Turin, formant un vaste triangle dans lequel sont inscrites ces montagnes rendues si célèbres par Marie, envoient leur premier pasteur. Le Métropolitain de la province paraît dans la personne de Mgr l'Archevêque d'Aix. Avignon, d'où fut venu Pie IX, si le séjour des Papes dans cette ville eût continué jusqu'à nos jours,

devait aussi envoyer le chef de son Église. Un cardinal eût manqué à la sacrée pléïade : il arrive des bords de l'Océan avec les titres d'Archevêque de Bordeaux et de Sénateur. Enfin, paraît l'heureux gardien du Sanctuaire fameux, Mgr l'Evêque de Gap, effaçant par sa qualité de délégué du Pape tous les titres, — moins peut-être celui que l'exil imprime sur le front chauve et résigné du vénérable Archevêque de Turin, proscrit pour la cause de Dieu. D'autres appels furent faits ; Dieu voulut ce nombre et ce choix (1).

L'heure de la cérémonie est proche : une armée de prêtres se range devant l'autel ; les fonctionnaires se groupent à la suite du Préfet du département ; et la pente de la montagne disparaît sous les flots mouvants d'un peuple innombrable. En même temps, les couronnes apparaissent, escortées par les sept Pontifes, qui vont se placer sur l'estrade. Une longue vallée, remplie de vapeurs bleues ; des monts arrondis et boisés, au-dessus desquels se découpent, à l'horizon, des crêtes blanchies de neige, forment le fond de la scène.

Alors le délégué du Pape s'avance sur le bord de l'estrade, et tourné vers le peuple, il lui explique le sens de la cérémonie. Le Cardinal-Archevêque offre

(1) Voir leurs noms dans l'inscription commémorative, à la fin du volume.

le saint Sacrifice, et, s'arrêtant après l'Evangile, il parle à son tour, électrisé par cette magnifique assemblée..... ; il parle de Marie, il publie ses grandeurs. Le peuple lui répond en chantant le *Credo* tout d'une voix. Trente-cinq mille âmes font retentir la magnifique profession de foi, qui ébranle la solitude, comme les roulements du tonnerre.

Le divin sacrifice est accompli. Les Prélats, la crosse à la main, la mitre en tête, s'avancent, précédés des couronnes, vers le trône de Marie. Le délégué du Pape prononce les oraisons prescrites par le cérémonial. Le moment solennel est venu. Un silence profond se fait..... Après quelques secondes, où chacun retient pour ainsi dire sa respiration, un frisson de bonheur court dans l'assemblée ; on sent que quelque chose de divin vient de s'accomplir.... Notre-Dame du Laus est couronnée par l'Eglise ! Les cloches et les instruments de musique éclatent à la fois, et le peuple chante *Regina Cœli, lætare :* Reine du Ciel, réjouissez-vous ! Il se réjouit lui-même en modulant la belle antienne, dont les notes et les paroles expriment si bien les saintes allégresses d'une assemblée de chrétiens devant la Reine du Ciel et du Laus.

Un nouveau silence s'établit. Une voix de père et de pasteur prie : c'est Mgr l'Évêque de Gap se consacrant à Marie, lui consacrant son clergé et

tout son diocèse, et conjurant le Ciel, au nom de ce Couronnement qui a dû lui plaire, de bénir les Alpes, la France et l'Eglise.

Les prélats quittèrent la scène vers midi. C'était l'heure du repas. Que va devenir cette foule ? Qui va l'accueillir, l'héberger, la nourrir ?..... Tout est prévu : on ne vient dans ce désert que pour y goûter les joies de l'âme ; aussi chacun s'est-il pourvu du nécessaire. L'assemblée, se divisant donc en petits groupes de parents et d'amis, s'étend paisiblement au large ; on s'assied par terre, et, à voir la décence et la douce cordialité qui règnent partout, on croit contempler les agapes des premiers temps de la foi. Il n'y a, dans cette foule, ni conflits, ni clameurs, ni excès. L'ordre le plus inviolable y est constamment gardé sans la moindre contrainte. Il y a bien là des gendarmes, mais ils ont oublié leurs armes, et ils ne figurent à travers la foule que pour leur propre compte et en simples chrétiens.

A deux heures après midi, les rangs se reforment autour de l'estrade, comme le matin : c'est l'heure des vêpres. Le sacrifice du soir, complément nécessaire d'une si belle journée, est présidé par le noble exilé, Mgr l'Archevêque de Turin, qui, de la place qu'il occupe en ce moment, peut voir blanchir à l'horizon les sommets élevés des montagnes de son cher diocèse et de son infortunée

patrie. Après le chant des psaumes, un orateur s'avance sur le bord de l'estrade, et regarde le peuple. — Le peuple croyait que le spectacle était tout sous les arceaux de verdure, et tout pour lui. Il ne se doutait pas que lui-même, vu du point où il portait ses regards, était un magnifique spectacle : M. l'abbé Reynaud va le lui apprendre. Le Vicaire général d'Aix a trop bien exprimé nos propres pensées pour que nous ne le laissions pas parler un instant :

« Les grands concours, lorsque c'est la foi qui en est le mobile et qui les produit, ont toujours été regardé comme un témoignage glorieux...... Et voilà pourquoi, mes frères, frappé jusqu'au ravissement, du magnifique spectacle que présente l'immense multitude qui se presse en ce moment autour de Marie, j'ai dû le signaler comme la première gloire que lui donne cette fête. Quelles louanges, quels panégyriques pourraient, en effet, valoir à cette Reine des Cieux et du monde une plus grande glorification? Que vous êtes innombrables ici, mes frères ! Et c'est le nom de Marie qui vous a amenés !..... Tout est dit, et je pourrais déjà me taire..... Marie est grande ; et ses grandeurs sont assez racontées. Si vous vous regardiez, vous ne m'écouteriez plus. Dans l'extase de votre admiration, vous seriez tout entiers à la contemplation de cette ravissante scène et du sublime concert

qui, du sein de vos rangs pressés, envoie au cœur de Marie ses mélodies mystérieuses. Et vraiment, lorsque je vois les flots de cette assemblée se répandre à une distance qui désespérerait le plus puissant organe, je me console de ne pouvoir faire arriver ma faible voix jusqu'à vos rangs les plus reculés, en pensant que le coup d'œil, que le seul aspect de cette immense assistance a pour eux une éloquente voix qui parle, les émeut, les transporte, les béatifie. »

« Oh ! ce spectacle ne peut être nommé que dans le Ciel, dont il nous présente une image. Non, mes frères, vos multitudes en ces lieux aimés de Marie ne peuvent être comparées qu'aux multitudes d'Anges et d'élus qui s'empressent perpétuellement autour de son trône céleste. C'est vraiment ici une vision de l'immensité ! Et je ne crains pas de dire que vous accomplissez un des plus mémorables actes de rivalité de la terre avec le Ciel pour glorifier la Vierge Marie. »

La bénédiction du saint Sacrement vint mettre fin à cette fête digne du Ciel, et faire déborder de bien des cœurs les émotions de la journée ; que de douces larmes ont coulé pendant que les têtes se courbaient sous l'Eucharistie ! On songeait au départ....., et on se trouvait si bien là, que chacun eût voulu y rester et mourir. Aussi, plusieurs n'eurent pas le courage de s'éloigner : ils voulurent finir

la journée sur les lieux où elle avait commencé si belle, et passer une nuit au Laus. Au Laus, toutes les nuits sont belles ; celle-ci l'emporta sur toutes. Des feux de joie brillaient sur les montagnes ; toutes les maisons du village étaient illuminées ; l'église scintillait de feux au dedans et au dehors ; une procession aux flambeaux se déroula plus nombreuse que jamais dans les sentiers tortueux du vallon ; et jamais le sommeil ne fut plus doux sur les dalles de l'église de la sainte Vierge (1).

A un an de distance, celui qui avait couronné la Vierge du Laus au nom du souverain Pontife, se demandait quel présent il ferait à Marie le jour anniversaire de son Couronnement. L'idée d'une croix de procession lui vint. Le présent fut magnifique. Une croix en argent, enrichie de ciselures, de pierreries et d'émaux, est maintenant prête à aller recevoir toutes les processions qui viendront au Laus. La somme de 3,000 fr. voulue pour la croix fut dépassée, et, du surplus, on put acquérir une lampe digne de cette huile bénie par Marie, et qui, en se consumant devant le Sanctuaire, veille pour nous nuit et jour.

---

(1) Un *Précis historique* et un *Poëme* ont été publiés sur le couronnement de Notre-Dame du Laus.

Enfin, Mgr Depéry n'a pas survécu bien longtemps au Couronnement de N.-D. du Laus : Il est mort à son poste en 1861, et il a eu le bonheur d'être enterré au Laus, comme il le désirait. Sa tombe se voit dans l'église même, à fleur de sol, devant la barrière du Sanctuaire, à quelques pas du tombeau de la vénérable Sœur Benoîte : place d'honneur qui lui sera souvent enviée dans la suite des siècles.

FIN

Inscriptions relatives au Couronnement

D. O. M.

AUCTORITATE ET NOMINE. PII IX. PONT. MAX.
DEIPARÆ. VIRGINIS. IMAGINEM.
IN. ÆDE. LACENSI.
INDE. AB. AN. MDCLXIV. AB. INCOLIS. ET ADVENIS.
MIRA. FREQUENTIA. ET RELIGIONE. CULTAM
IRENÆUS. DEPERY. EPISCOPUS VAPENCENSIS
AUREA. CORONA. SOLEMNI. RITU
DECORAVIT
X. KALEN. JUNII. AN. CHRISTI. MDCCCLV.

POUR EN PERPÉTUER LA MÉMOIRE

EN VERTU D'UNE LETTRE APOSTOLIQUE DU 6 AVRIL 1854
Mgr JEAN-IRÉNÉE DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP,
COURONNAIT SOLENNELLEMENT LA STATUE DU
SANCTUAIRE DU LAUS, AU NOM DE S. S. LE PAPE PIE IX,
LE 23 MAI 1855, EN PRÉSENCE DE :
S. E. Mgr DONNET, CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX ;
Mgr DARCIMOLES, ARCHEVÊQUE D'AIX ;
Mgr DÉBELAY, ARCHEVÊQUE D'AVIGNON ;
Mgr FRANSONI, ARCHEVÊQUE DE TURIN
Mgr MEIRIEU, ÉVÊQUE DE DIGNE ;
Mgr GINOULHIAC, ÉVÊQUE DE GRENOBLE ;
Mgr BOURDON, CAMÉRIER DU PAPE ;
M. LAUNAY LE PROVOST, PRÉFET DES HAUTES-ALPES ;
DE SIX CENTS PRÊTRES ET DE QUARANTE MILLE FIDÈLES.

INSCRIPTION MONUMEMTALE

Composée par l'historien JUVENIS

QUISQUIS IMMACULATÆ DEIPARÆ CULTORES

HUC ACCEDE !

NEC HORRORE LOCI DETERREARE !

COLUMBA EST

IN FORAMINE PETRÆ ET IN CAVERNA MACERIÆ.

HIC CUM HEBETI HORRIDAQUE OPPILIONE

CONSUESCIT SAPIENTIÆ MATER

NE MIRERE !

INSIPIENTIBUS LOQUITUR IPSA SAPIENTIA.

PAUPERUMQUE ILLUMINATRIX EST.

PROBAT IPSA OPTIMA PARENS PRÆSENS NUMEN SUUM

DIVINO THYMIAMATE QUO SACELLUM INTERDUM PERFUNDITUR

CONFESTIM CURRERUNT IN ODOREM FREQUENTES POPULI

ETIAM DISSITISSIMI :

PANCHRÆSTUMQUE INVENERUNT.

AQUÆ MULTÆ NON POTUERUNT EXTINGUERE CARITATEM.

ETSI QUANDOQUE ISTHIC NONNULLORUM RESTINXERINT INCREDULITATEM

ODORÆ COLUMBÆ OCULI IN HAC ARIDA HÆSEBONE

PISCINÆ SALUBERRIMÆ SUNT :

BONIS QUA ÆGRIS OMNIGENIS PRODEST ·

QUIN EXPISCATI QUAM PLURIMI NOCENTES

TANTA VERBI HAMI ILLECEBRA.

PIENTISSIMÆ GENITRICI HUC NUPER LOCATA SEDES

QUAM HYPAPANTES LEMMATA

PRÆCIPITI VOTO

UT CUMQUE POSUERUNT LAUDENSES

CÆCA PRÆSENTIUM SPE.

QUÆ TANDEM EFFUSISSIME ILLUXIT ;

CUM HIC DIUTIUS LATERE

IMMORTALIS SOLIS LUMEN ILLUD NEQUIVERIT.

MACTE ERGO ! PROPERA ! FRUERE DELICIIS

QUEIS HÆC SANCTA SEDES

PRÆSENTIA TANTÆ BENEFICIÆ SCATET.

An. Repar. Salut. M. DC. LXVII.

TRADUCTION DE L'INSCRIPTION CI-CONTRE

Par l'Abbé X. KŒNIG

Par les rudes sentiers de notre âpre vallée,
Venez, venez au Laus avec joie et bonheur,
O vous qui vénérez la Mère du Sauveur,
La Vierge Immaculée !
Au creux du vieux rocher,
Aux flancs du mur qui tombe,
L'éclatante Colombe
Se plaît à se cacher ;
Et du Verbe éternel l'auguste et sainte Mère.
Au Laus, voulut instruire une jeune bergère.
Comme en Judée, on vit les simples, les enfants
Recueillir de Jésus les doux enseignements.
Aux divines senteurs dont la Reine immortelle
Souvent, par sa présence, embauma sa chapelle.
Les peuples vers nos monts de loin sont accourus.
Sûrs d'être en tous leurs vœux par Marie entendus
Des grandes eaux, jamais, la vague mugissante
Ne put éteindre, au Laus, l'ardente charité ;
Mais, en ces lieux bénis, plus d'une âme incroyante
Soudain, laissa tomber son incrédulité.
Dans ces champs d'Hésébon, sur cette terre aride,
Pour l'humble pèlerin du Laus,
L'œil de notre Colombe est cette onde limpide
Qui charme toute peine et guérit tous les maux.
Ebranlés et séduits par la parole sainte,
Ainsi qu'en un filet se jette le poisson.
Combien de fois, dans cette enceinte,
Des pécheurs ont trouvé la paix et le pardon !
Avant que ce désert brillât de tant de gloire.
Entraînés par la voix de leurs pressentiments,
A l'Étoile des mers ses pieux habitants
Naguère avaient construit un rustique oratoire
Port tranquille du naufragé,
Abri toujours ouvert aux pleurs de l'affligé,
Aujourd'hui ce temple rayonne
Des splendeurs qu'y versa notre aimable patronne
Venez donc, pèlerin !
Venez cueillir les fleurs et les fruits que vous montre
En ce mystique Eden,
Notre-Dame de Bon-Rencontre.

INDULGENCES

DONT EST ENRICHI LE BÉNI SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DU LAUS

1° Indulgence plénière aux principales fêtes de N. S. J.-C. : Nativité, Circoncision, Epiphanie, Pâques, Ascension ;

2° Indulgence plénière aux principales fêtes de la sainte Vierge : Immaculée Conception, Nativité, Présentation, Annonciation, Visitation, Purification, Assomption ;

3° Indulgence plénière le 23 mai, fête anniversaire du Couronnement de la Vierge de Notre-Dame du Laus ;

4° Indulgence plénière à toutes les fêtes des SS. Apôtres ;

5° Indulgence plénière à la Nativité et à la Décollation de saint Jean-Baptiste et à la fête de saint Joseph ;

6° Indulgence plénière à chaque dimanche du Carême ;

7° Indulgence plénière à chaque dimanche du mois de Marie ;

8° Indulgence plénière à la visite de l'église du Laus, une fois par an, le jour choisi par le pèlerin ;

9° Indulgence plénière le jour de la communion à la clôture des retraites générales données au Laus ;

10° Indulgence plénière le jour où l'on est agrégé à l'une des Confréries établies au Laus et dont la liste est plus bas ;

11° Une indulgence de 300 jours à la récitation des Litanies de la sainte Vierge ;

12° Une indulgence de 40 jours à chaque visite qu'on fera à l'église du Laus.

CATALOGUE

DES CONFRÉRIES ÉRIGÉES DANS L'ÉGLISE DU LAUS

1° La Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus ;
2° — du Saint-Scapulaire ;
3° — du Saint-Rosaire ;
4° — de N.-D. des Sept Douleurs ;
5° — du Saint-Cœur de Marie ;
6° — de la Bonne vie et de la Bonne mort ;
7° L'Association de la Doctrine chrétienne ;
8° La Confrérie du Scapulaire rouge ou de la Passion ;
9° La Confrérie réparatrice des blasphèmes et de la violation du dimanche.

ERRATA

Pages	Lignes	
58	2	*Au lieu de :* en sont un, *lisez :* en font un.
81	3 et 4	*Au lieu de :* hysope chanté, *lisez :* hysope chantée.
181	23	*Au lieu de :* élèvent, *lisez :* enlèvent.
182	1	*Au lieu de :* dégageait des parfums, *lisez :* dégageait de parfums.
186	6	*Au lieu de :* mais témoignage, *lisez :* mais précieux témoignage.
190	12	*Au lieu de :* caractères romains, *lisez :* caractères romans.
312	24	*Au lieu de :* les Anges était, *lisez :* les Anges étaient.
358	22	*Au lieu de :* railler, *lisez :* rallier.
370	20	*Au lieu de :* la nuit précédente, au matin, *lisez :* la nuit précédente, ils l'avaient passée à se confesser, le matin.

TABLE DES MATIÈRES

NOTRE-DAME DU LAUS.

LA SAINTE VIERGE.

FORME DÉFINITIVE DU PÈLERINAGE.

Gap — Impr. J.-C. Richaud.